a1

MÉMOIRES

DE

M. GOLDONI.

TOME TROISIEME.

MÉMOIRES
DE
M. GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET

A CELLE DE SON THÉATRE.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

MÉMOIRES DE M. GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET

A CELLE DE SON THÉATRE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ma route du bord du Var *à* Paris. *Ma premiere couchée à* Vidauban. *Courte dissertation sur le souper & sur la soupe. Vue de* Marseille. *Vue* d'Avignon. *Quelques mots sur* Lyon. *Lettre de Paris. Union de l'Opéra-Comique à la Comédie Italienne. Réflexions sur moi-même. Mon arrivée à Paris.*

A l'entrée du Royaume de France, je commençai à m'appercevoir de la politesse Fran-

çoiſe; j'avois ſouffert quelques déſagrémens aux douanes d'Italie, je fus viſité en deux minutes à la barriere de Saint-Laurent, près du *Var*, & mes coffres ne furent point dérangés.

Arrivé à Antibes, que d'honnêtetés, que de politeſſes n'ai-je pas reçues du Commandant de cette place frontiere? J'allois lui faire voir mon paſſe-port; je vous en diſpenſe, Monſieur, me dit-il, partez bien vîte, on vous attend avec impatience à Paris; je continuai ma route, & je m'arrêtai pour ma premiere couchée à *Vidauban*.

On nous ſert à ſouper; il n'y a pas de ſoupe ſur la table; ma femme en avoit beſoin, mon neveu en deſiroit une; ils en demandent; c'eſt inutile; on n'en ſert pas en France le ſoir: mon neveu ſoutient que c'eſt la ſoupe qui donne le nom au ſouper, & qu'il ne doit pas y avoir de ſouper ſans ſoupe; l'Aubergiſte n'y entend rien, tire ſa révérence & s'en va.

Mon jeune homme dans le fond n'avoit pas tort, & je m'amuſai à lui faire une petite diſſertation ſur l'étymologie du ſouper, & ſur la ſuppreſſion de la ſoupe.

Les anciens, lui dis-je, ne faiſoient qu'un repas par jour; c'étoit la *cêne* qu'on ſervoit le ſoir; & comme ce repas commençoit toujours

par la ſoupe, les François changerent le mot de *cène*, en celui de ſouper : le luxe & la gourmandiſe multiplierent les repas ; la ſoupe fut tranſportée de la *cène* au dîner, & la *cène* n'eſt plus chez les François qu'un ſouper ſans ſoupe.

Mon neveu qui avoit entrepris un petit Journal de notre voyage, ne manqua pas de placer dans ſes tablettes mon érudition, qui toute biſarre qu'elle paroît, n'eſt pas deſtituée peut-être, de quelques principes de fondement.

Nous partîmes le jour ſuivant de très-bonne heure de Vidauban, & nous arrivâmes le ſoir à Marſeille. M. Cornet, Conſul de Veniſe dans cette Ville, vint nous voir ſur-le-champ ; il nous offrit un appartement chez lui, nous le refuſâmes par diſcrétion ; mais tourmentés pendant la nuit par cette vermine inſupportable qui pique & infecte en même tems, nous fûmes obligés d'accepter l'offre généreuſe du frere de nos bons amis de Veniſe.

Nous jouîmes pendant ſix jours de la vue de Marſeille : ſa poſition eſt agréable ; ſon commerce eſt très-riche, ſes habitans très-aimables, & ſon port eſt un chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

En continuant notre route, nous paſſâmes par Aix ; nous ne fîmes que traverſer en voiture cette ſuperbe promenade, appellée le

Cours, & nous arrivâmes de bonne heure à Avignon.

Je reconnus à l'entrée de cette Ville les clefs de Saint Pierre, ſurmontées de la thiare Pontificale.

J'étois curieux de voir ce Palais qui a été pendant ſoixante-deux ans le ſiege du chef de la Religion Catholique; j'allai rendre viſite au Vice-Légat; ce Prélat m'invita à dîner pour le lendemain, & je vis cet ancien édifice ſi bien conſervé, que ſi le Pape avoit envie d'y venir, il trouveroit encore de quoi s'y loger commodément.

Il y avoit quatre mois que j'étois parti de Veniſe; j'avois été malade à Bologne, mais je m'étois beaucoup amuſé depuis, & je commençois à craindre que la lenteur de mon voyage ne me fît quelque tort dans l'eſprit de ceux qui m'attendoient à Paris.

Arrivé à Lyon, je trouvai une lettre de M. Zanuzzi avec des reproches, à la vérité un peu vifs, mais pas auſſi forts que je les avois mérités.

L'homme eſt un être inconcevable, indéfiniſſable; je ne ſaurois rendre compte moi-même des motifs qui me font agir quelquefois contre mes principes & contre mes projets.

Avec la meilleure volonté du monde d'être

entierement à la chose qui m'intéresse ; je trouve dans mon chemin des miseres, des inepties qui m'arrêtent ou qui me détournent.

Un plaisir innocent, une complaisance honnête, une curiosité ; un conseil amical, un engagement sans conséquence ne sont pas des habitudes vicieuses ; mais il est des cas, il est des circonstances où chaque distraction peut être dangereuse, & c'est de ces distractions dont je n'ai jamais pu me garantir.

La lettre que je venois de lire en arrivant à Lyon, auroit dû me faire partir sur-le-champ ; mais pouvois-je quitter une des plus belles villes de France sans y donner un coup-d'œil ? Pouvois-je ne pas voir de près ces manufactures qui fournissent l'Europe de leurs étoffes & de leurs desseins ? Je pris mon logement au Parc Royal, & j'y restai dix jours : falloit-il dix jours de tems, me dira-t-on, pour examiner les curiosités de Lyon ? Non, mais ce n'étoit pas trop pour accepter tous les dîners, & tous les soupers que ces riches fabriquans m'offroient à l'envie.

D'ailleurs je ne faisois de tort à personne ; mes honoraires à Paris ne devoient commencer que du jour de mon arrivée, & en supposant que les Comédiens Italiens eussent besoin de

moi; j'étois sûr que l'activité de mon travail les auroit dédommagés en arrivant.

Mais ce besoin avoit cessé : on avoit uni pendant mon voyage l'Opéra-Comique à la Comédie Italienne, le nouveau genre l'emportoit sur l'ancien, & les Italiens qui faisoient la base de ce Théâtre n'étoient plus que les accessoires du Spectacle.

Je fus instruit à Lyon de cette nouveauté, mais pas assez pour concevoir tout le désagrément que j'en devois ressentir; je crus au contraire que mes compatriotes piqués d'honneur, profiteroient de l'émulation de leur nouveau camarades, & je les croyois en état de soutenir le combat.

Animé par cette confiance, je pris avec ma gaieté & mon courage ordinaires le chemin de la Capitale; & la beauté de la route & la fertilité des plaines que je traversois ne faisoient que me fournir des idées riantes & des espérances flatteuses.

Arrivé à Villejuif, je trouvai M. Zanuzzi, & Madame Savi, premiere Actrice de la Comédie Italienne: ils nous firent passer ma femme & moi dans leur voiture; mon neveu nous suivit dans la mienne, & nous allâmes descendre au Faubourg Saint-Denis où ces deux Acteurs

avoient dans la même maison leurs appartemens.

Mon arrivée fut fêtée le même jour par un souper fort galant & fort gai ; une partie des Comédiens Italiens y étoit invitée ; nous étions fatigués, mais nous soutinmes avec plaisir les agrémens d'une société brillante qui réunissoit les saillies Françoises au bruit des conversations Italiennes.

CHAPITRE II.

Mon premier coup-d'œil sur la Ville de Paris. Mes premieres visites. Charmant dîner. Vue de l'Opéra-Comique. Quelques mots sur ce Spectacle & sur ses Acteurs.

FATIGUÉ du voyage, & restauré par ce nectar délicieux qui peut faire nommer la Bourgogne la terre de Promission, je passai une nuit douce & tranquille.

Mon réveil fut pour moi aussi agréable que l'avoient été les rêves de mon sommeil ; j'étois à Paris, j'étois content, mais je n'avois rien vu, & je mourois d'envie de voir.

J'en parle à mon ami & mon hôte. Il faut commencer, dit-il, par faire des visites ; attendons la voiture. Point du tout, lui dis-je, je ne verrai rien dans un fiacre. Sortons à pied. — Mais c'est loin. — N'importe ! — Il fait chaud. — Patience.

Effectivement, la chaleur cette année-là étoit aussi forte qu'en Italie : c'étoit égal pour moi ; je n'avois alors que cinquante-trois ans,

j'étois fort, ſain, vigoureux, & la curioſité & l'impatience me prêtoient des aîles.

Je vis en traverſant les Boulevarts un échantillon de cette vaſte Promenade qui environne la Ville, & offre aux paſſans la fraîcheur de l'ombre en été, & la chaleur du ſoleil en hiver.

J'entre au Palais - Royal. Que de monde! quel aſſemblage de gens de toutes eſpeces! quel rendez-vous charmant! quelle promenade délicieuſe?

Mais quel coup-d'œil ſurprenant frappa mes ſens & mon eſprit à l'approche des Tuileries! Je vois ce jardin immenſe, ce jardin unique dans l'Univers; je le vois dans toute ſa longueur, & mes yeux ne peuvent pas en meſurer l'étendue; je parcours à la hâte ſes allées, ſes boſquets, ſes terraſſes, ſes baſſins, ſes parterres; j'ai vu des jardins très-riches, des bâtimens ſuperbes, des monumens précieux, rien ne peut égaler la magnificence des Tuileries.

En ſortant de cet endroit enchanteur, voilà un autre ſpectacle frappant. Une riviere majeſtueuſe, des ponts très-commodes & multipliés, des quais très-vaſtes; une affluence de voitures, une foule de monde perpétuelle; j'étois étourdi par le bruit, fatigué par la courſe, épuiſé

par la chaleur exceſſive ; j'étois en nage, & je ne m'en appercevois pas.

Nous traverſons le Pont-Royal, nous entrons dans l'Hôtel d'Aumont. M. le Duc étoit chez lui ; ce premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, qui étoit dans ſon année d'exercice, m'avoit fait venir ; il me reçut avec bonté, & m'honora toujours de ſa bienveillance.

Il étoit tard, il ne nous reſtoit pas aſſez de tems pour faire les viſites que nous avions projettées ; nous prîmes une voiture, & nous allâmes chez Mademoiſelle Camille Veroneſe, où nous étions attendus pour dîner.

Il n'eſt pas poſſible d'être plus gaie & plus aimable que Mademoiſelle Camille ne l'étoit. Elle jouoit les Soubrettes dans les Comédies Italiennes ; elle faiſoit les délices de Paris ſur la ſcene, & celles de la ſociété par-tout où l'on avoit le bonheur de la rencontrer.

Nous fûmes ſervis. Les convives étoient nombreux, le dîner fort délicat, la compagnie très-amuſante. Nous prîmes le café à table, & nous ne la quittâmes que pour aller à la Comédie.

La Salle das Italiens étoit alors rue Mauconſeil, à l'ancien Hôtel de Bourgogne, où Moliere avoit déployé les lumieres de ſon eſ-

prit & de ſon art. C'étoit un jour d'Opéra Comique, & on donnoit le Peintre amoureux de ſon modele, & Sancho Pança.

Ce fut pour la premiere fois que je vis ce mêlange ſingulier de proſe & d'ariettes ; je trouvai d'abord que ſi le drame muſical étoit par lui-même un ouvrage imparfait, cette nouveauté le rendoit encore plus monſtrueux.

Cependant je fis des réflexions depuis ; je n'étois pas content du récitatif Italien, encore moins de celui des François ; & puiſqu'on doit dans l'Opéra-Comique ſe paſſer de regles & de vraiſemblance, il vaut mieux entendre un dialogue bien récité, que ſouffrir la monotonie d'un récitatif ennuyeux.

Je fus très-content des Acteurs de ce Spectacle. Le jeu de Madame la Ruette égaloit la beauté de ſa voix. M. Clerval, Acteur excellent, très-agréable dans le comique, très-intéreſſant dans le pathétique, plein d'eſprit, d'intelligence & de goût, ne faiſoit alors qu'annoncer ſes talens ; il les porta par la ſuite au dernier degré de perfection, & jouit toujours du même crédit & des applaudiſſemens du Public.

M. Caillot étoit auſſi un de ces perſonnages rares, auxquels rien ne manque pour ſe faire applaudir. M. la Ruette, ſupérieur dans les

rôles de charge, toujours vrai, toujours exact; ſe faiſoit eſtimer par ſon jeu, malgré la contrariété de ſon organe. Madame Bérard & Mademoiſelle Deſglands, l'une par ſa vivacité, l'autre par ſa belle voix, brilloient également dans les rôles de Duegnes.

Tous ces ſujets admirables, eſtimables, ne pouvoient pas manquer de me plaire; mais je n'étois pas dans le cas de profiter de leurs talens, puiſque l'inſpection à laquelle j'étois deſtiné ne les regardoit pas.

Pour être mieux à portée de connoître mes Acteurs Italiens, je louai un appartement près de la Comédie, & je rencontrai dans cette maiſon une charmante voiſine, dont la ſociété m'a été très-utile & très-agréable.

C'étoit Madame Riccoboni, qui, ayant renoncé au Théâtre, faiſoit les délices de Paris, par des Romans, dont la pureté du ſtyle, la délicateſſe des images, la vérité des paſſions, & l'art d'intéreſſer & d'amuſer en même-tems, la mettoient au pair avec tout ce qu'il y a d'eſtimable dans la Littérature Françoiſe.

C'eſt à Madame Riccoboni que je m'adreſſai pour avoir quelques notices préliminaires ſur mes Acteurs Italiens. Elle les connoiſſoit à fond, & elle m'en fit un détail que je trouvai par la ſuite très-juſte, & digne de ſon honnêteté & de ſa ſincérité.

CHAPITRE III.

Suite du Chapitre précédent. Quelques détails ſur les Acteurs Italiens de Paris. Mon premier voyage à Fontainebleau. Quelques mots ſur la Cour. Signature de la paix entre la France & l'Angleterre. Les Italiens donnent ſur le Théâtre de Fontainebleau l'Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé. *Cette Piece déplaît à la Cour. Danger des Pieces à canevas. Mes Projets contrariés.*

MONSIEUR *Charles Bertinazzi, dit Carlin*, qui eſt le diminutif de Charles en Italien, étoit un homme eſtimable par ſes mœurs, célebre dans l'emploi d'Arlequin, & jouiſſoit d'une réputation qui le mettoit au pair de *Dominique* & de *Thomaſſin* en France, & *de Sacchi* en Italie; la nature l'avoit doué de graces inimitables; ſa figure, ſes geſtes, ſes mouvemens prévenoient en ſa faveur; ſon jeu & ſon talent le faiſoient admirer ſur la ſcene autant qu'il étoit aimé dans la ſociété.

Carlin étoit le favori du Public ; il avoit ſu ſi bien gagner la bienveillance du Parterre, qu'il lui parloit avec une aiſance & avec une familiarité qu'aucun autre Acteur n'auroit pu ſe permettre. Devoit-on haranguer le Public ? y avoit-il des excuſes à faire ? C'étoit lui qui en étoit chargé, & ſes annonces ordinaires étoient des entretiens agréables entre l'Acteur & les Spectateurs.

Mademoiſelle Camille étoit une excellente Soubrette, bien aſſortie à l'Arlequin dont je viens de parler ; pleine d'eſprit & de ſentiment, elle ſoutenoit le comique avec une vivacité charmante, & jouoit les ſituations touchantes avec ame & avec intelligence ; elle étoit ſur la ſcene ce qu'elle étoit dans ſon particulier, toujours gaie, toujours égale, toujours intéreſſante, ayant l'eſprit orné, & les qualités du cœur excellentes.

M. Collalto étoit un des meilleurs Acteurs d'Italie ; c'étoit le Pantalon pour lequel j'avois beaucoup travaillé chez moi, & dont j'ai beaucoup parlé dans la deuxieme partie de mes Mémoires.

Cet homme qui étoit Comédien dans l'ame, avoit l'art de faire parler ſon maſque, mais c'étoit à viſage découvert qu'il brilloit encore davantage : il avoit joué en Italie une de mes

Pieces, intitulée les deux *Jumeaux Vénitiens*, dont l'un étoit balourd & l'autre ſpirituel ; il y donna à ce ſujet une tournure nouvelle, & il ajouta un troiſieme Jumeau bruſque, emporté ; il rendit les trois différens caracteres en perfection ; il fut extrêmement goûté & applaudi, & je me fis un vrai plaiſir de lui abandonner tout le mérite de l'imagination.

M. Ciavarelli jouoit ſous le nom de Scapin les rôles de nos briguelles Italiens ; c'étoit un excellent pantomime & d'une exécution très-exacte. M. Rubini rempliſſoit *par interim* l'emploi du Docteur de la Comédie Italienne.

J'ai parlé de ces cinq perſonnages avant d'entrer dans les détails des Amoureux & des Amoureuſes, parce que c'étoit là la baſe de la Comédie Italienne à Paris.

M. Zanuzzi étoit le premier Amoureux ; je le connoiſſois depuis long-tems ; il étoit conſidéré en Italie, on l'appelloit par ſobriquet *Vitalbino*, diminutif de *Vitalba*, Comédien Italien très-célebre, & dont j'ai fait une mention honorable dans la premiere partie de mes mémoires.

C'étoit M. Balletti qui le ſecondoit ; cet Acteur fils d'un pere Italien & d'une mere Françoiſe, poſſédoit également les deux langues, & en connoiſſoit le génie ; des accidens fâcheux

avoient affoibli ſon eſprit & altéré ſa ſanté, mais on reconnoiſſoit toujours dans ſon jeu l'école de *Silvia* qui l'avoit mis au monde, & de Lelio & de Flaminia qui avoient contribué à ſon éducation.

Madame Savi, premiere Actrice, & Madame Piccinelli qui étoit la ſeconde, n'avoient pas de diſpoſitions heureuſes pour la Comédie, mais elles étoient jeunes, & l'une par ſa bonne volonté, & l'autre par l'agrément de ſon chant, pouvoient parvenir avec le tems à ſe rendre utiles; la premiere mourut quelque tems après, & la derniere quitta le Théâtre comique pour reparoître ſur celui de l'Opéra en Italie.

Je voyois les jours d'Opéra-Comique une affluence de monde étonnante, & les jours des Italiens la Salle vuide; cela ne m'effrayoit pas; mes chers compatriotes ne donnoient que des Pieces uſées, des Pieces à canevas du mauvais genre, de ce genre que j'avois réformé en Italie. Je donnerai, me diſois-je à moi-même, je donnerai des caracteres, du ſentiment, de la marche, de la conduite, du ſtyle.

Je faiſois part de mes idées à mes Comédiens. Les uns m'encourageoient à ſuivre mon plan, les autres ne me demandoient que des farces; les premiers étoient les Amoureux qui deſiroient des Pieces écrites; les derniers, c'é-

toient

toient les Acteurs comiques, qui, habitués à ne rien apprendre par cœur, avoient l'ambition de briller ſans ſe donner la peine d'étudier ; je me propoſai d'attendre avant que de commencer. Je demandai quatre mois de tems pour examiner le goût du Public, pour m'inſtruire dans la maniere de plaire à Paris, & je ne fis pendant ce tems-là que voir, que courir, que me promener, que jouir.

Paris eſt un monde. Tout y eſt en grand ; beaucoup de mal, & beaucoup de bien. Allez aux Spectacles, aux promenades, aux endroits de plaiſirs, tout eſt plein. Allez aux Egliſes, il y a foule par-tout. Dans une ville de huit cens mille ames, il faut de toute néceſſité qu'il y ait plus de bonnes gens & plus de vicieux que par-tout ailleurs, on n'a qu'à choiſir. Le débauché trouvera facilement de quoi ſatisfaire ſes paſſions, & l'homme de bien ſe verra encouragé dans l'exercice de ſes vertus.

Je n'étois ni aſſez heureux pour me placer dans la claſſe de ces derniers, ni aſſez malheureux pour me laiſſer entraîner dans l'inconduite. Je continuai à Paris ma maniere de vivre ordinaire, aimant les plaiſirs honnêtes, & faiſant cas des perſonnes qui ſont faites pour édifier.

Mais plus j'allois en avant, plus je me trou-

vois confondu dans les rangs, dans les classes, dans les manieres de vivre, dans les différentes façons de penser. Je ne savois plus ce que j'étois, ce que je voulois, ce que j'allois devenir. Le tourbillon m'avoit absolument absorbé; je voyois le besoin que j'avois de revenir à moi-même, & je n'en trouvois pas, ou pour mieux dire, je n'en cherchois pas les moyens.

Heureusement pour moi la Cour alloit à Fontainebleau. Les Comédiens devoient s'y rendre pour y donner leurs représentations. Je les suivis de près avec ma petite famille, & je retrouvai dans ce séjour délicieux, le repos, la tranquillité que j'avois sacrifiés aux amusement de la Capitale.

Je voyois tous les jours la Famille Royale, les Princes du Sang, les Grands du Royaume, les Ministres François, les Ministres Etrangers. Tout le monde se rassembloit au Château, on alloit aux levers, aux dîners dans les appartemens, on suivoit la Cour à la Messe, à la chasse, au Spectacle sans embarras, sans gêne, sans confusion.

Fontainebleau n'est ni grand, ni riche, ni décorée; mais sa position est agréable. La forêt offre des points de vue rustiques admirables, & le Château Royal, fort vaste & fort commode,

eſt un monument précieux d'ancienne architecture, très riche & très-bien conſervé.

C'eſt dans ce Château de plaiſance, & dans celui de Compiegne, qu'on termine pour l'ordinaire les grandes affaires de l'Etat, & ce fut à Fontainebleau que, dans l'année 1762, dont je parle actuellement, la paix fut ſignée entre l'Angleterre & la France.

Les Italiens donnerent dans le courant de ce voyage, l'*Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé*. Cette Piece qui avoit eu beaucoup de ſuccès à Paris, n'en eut aucun à Fontainebleau. Elle étoit à canevas; les Comédiens y avoient mêlé des plaiſanteries *du Cocu imaginaire*; cela déplut à la Cour, & la Piece tomba.

Voilà l'inconvénient des Comédies à ſujet. L'Acteur qui joue de ſa tête parle quelquefois à tort & à travers, gâte une ſcene & fait tomber une Piece. Je n'étois pas attaché à cet Ouvrage, au contraire, j'en ai aſſez dit dans la premiere Partie de ces Mémoires, pour prouver le peu de cas que j'en faiſois; mais j'étois fâché de voir tomber à la Cour la premiere Piece que l'on y donnoit de moi.

Cet événement fâcheux me prouvoit encore davantage la néceſſité de donner des

Pieces dialoguées. Je revins à Paris avec une volonté ferme & vigoureuſe ; mais je n'avois pas affaire à mes Comédiens d'Italie, je n'étois pas le maître ici comme je l'étois chez moi.

CHAPITRE IV.

Mon retour à Paris. Mes observations & mes projets. Mon logement sur le Palais-Royal. L'Amour Paternel, *ma premiere Comédie. Petit extrait de cette Piece. Son peu de succès. Pieces données à la Comédie Italienne pendant le cours de deux années. Nouvelles observations sur l'Opéra-Comique. Quelques mots sur la Comédie Françoise.*

DE retour à Paris, je regardai d'un autre œil cette Ville immense, sa population, ses amusemens & ses dangers; j'avois eu le tems de la réflexion, j'avois compris que la confusion que j'y avois éprouvée n'étoit pas un défaut du physique, ni du moral du pays; je décidai de bonne foi que la curiosité & l'impatience avoient été les causes de mon étourdissement, & qu'on pouvoit jouir & s'amuser à Paris sans se fatiguer, & sans sacrifier son tems & sa tranquillité; j'avois fait en arrivant trop de connoissances à la fois; je me proposai de les conserver.

mais d'en profiter ſobrement ; je deſtinai mes matinées au travail, & le reſte du jour à la ſociété.

J'avois loué un appartement ſur le Palais-Royal ; mon cabinet donnoit ſur ce jardin qui n'avoit pas la forme & les agrémens qu'il a aujourd'hui, mais qui offroit à la vue des beautés que quelques-uns ne ceſſent de regretter.

J'avois beau être occupé, je ne pouvois me paſſer de donner de tems en tems un coup-d'œil à cette allée délicieuſe qui raſſembloit à toute heure tant d'objets d'ifférens.

Je voyois ſous mes fenêtres les déjeûners *du Café de Foi*, où des gens de tout étage venoient ſe repoſer & ſe rafraîchir.

J'avois devant moi ce fameux *maronier* que l'on appelloit *l'Arbre de Cracovie*, antour duquel les Nouvelliſtes ſe raſſembloient, débitant leurs nouvelles, traçant ſur le ſable avec leurs cannes des tranchées, des camps, des poſitions militaires, & partageant l'Europe à leur gré.

Ces diſtractions volontaires m'étoient utiles quelquefois ; mon eſprit ſe repoſoit agréablement, & je revenois au travail avec plus de vigueur & plus de gaieté.

Il s'agiſſoit de mon début ; je devois paroître ſur la Scène Françoiſe, avec une nouveauté qui

répondît à l'opinion que ce Public avoit conçue de moi ; les avis de mes Comédiens étoient toujours partagés ; les uns persistoient en faveur des Pieces écrites, les autres pour les canevas : on tint une assemblée sur mon compte : j'y étois présent, je fis sentir l'indécence de présenter un Auteur sans dialogue ; il fut arrêté que je commencerois par une Piece dialoguée.

J'étois content, mais je voyois de loin que les Acteurs qui avoient perdu l'habitude d'apprendre leurs rôles m'auroient sans malice & sans mauvaise volonté mal servi ; je me vis contraint à borner mes idées, & à me contenir dans la médiocrité du sujet pour ne pas hazarder un ouvrage qui demanderoit plus d'exactitude dans l'exécution, me flattant que je les amenerois peu-à-peu à cette réforme à laquelle j'avois conduit mes Acteurs d'Italie.

Je composai donc une Comédie en trois actes intitulée *l'Amour Paternel*, ou la *Suivante reconnoissante*.

Pantalon a deux filles qu'il aime tendrement ; il leur a donné l'éducation la mieux soignée ; Clarice a fait des progrès en belles-lettres, & Angélique est devenue bonne Musicienne ; le pere s'est épuisé pour ses enfans, & la mort de son frere qui lui fournissoit les moyens d'en-

tetenir honorablement sa famille, le met hors d'état de la soutenir.

Camille, qui est à son aise, & qui avoit été Femme-de-chambre des deux filles de Pantalon, prête tous les secours possibles à son ancien maître & à ses anciennes maitresses, & parvient à les rendre heureuses; voilà un petit Extrait qui vaut peut-être mieux que la Piece; elle n'eut que quatre représentations.

Je voulois partir sur-le-champ, mais pouvois-je quitter Paris qui m'avoit enchaîné? J'avois un engagement pour deux ans, j'étois tenté d'y rester: la plupart des Comédiens Italiens ne me demandoient que des canevas; le Public s'y étoit accoutumé, la Cour les souffroit; pourquoi aurois-je refusé de my conformer? Allons, dis-je, faisons des canevas, s'ils en veulent; tout sacrifice me paroît doux, toute peine me paroît supportable pour le plaisir de rester deux ans à Paris.

On ne peut pas dire cependant que les amusemens m'aient empêché de remplir mon devoir; je donnai dans l'espace de ces deux années vingt-quatre Pieces dont les titres & les succès bons ou mauvais se trouvent dans l'Almanach des Spectacles.

Huit de ces Pieces resterent au Théâtre,

& me coûterent plus de peine que si je les eusse écrites en entier: je ne pouvois plaire qu'à force de situations intéressantes, & d'un comique préparé avec art, & à l'abri des fantaisies des Acteurs; je réussis plus que je ne croyois: mais quel que fût le succès de mes Pieces, je n'allois gueres les voir, j'aimois la bonne Comédie, & j'allois au Théâtre François pour m'amuser & pour m'instruire.

J'avois mes entrées à ce Spectacle; on m'avoit fait l'honneur de me les offrir à mon arrivée à Paris; c'étoit d'autant plus flatteur pour moi, que personne n'auroit cru que je parviendrois un jour à entrer dans le Catalogue de leurs Auteurs.

Je trouvai ce Spectacle de la nation également bien monté pour le tragique & pour le comique. Les Parisiens me parloient avec enthousiasme des Acteurs célebres qui n'étoient plus; on disoit que la nature avoit cassé les moules de ces grands Comédiens, on se trompoit. La nature fait le moule & le modele, & l'original tout à la fois, & elle les renouvelle à son gré. C'est l'ordinaire de tous les tems: on regrette toujours le passé, on se plaint du présent; c'est dans la nature.

Pouvoit-on desirer deux Actrices plus accomplies que Mademoiselle Duménil & Made-

moiſelle Clairon ? L'une repréſentoit la nature dans la plus grande vérité, l'autre avoit pouſſé l'art de la déclamation au point de la perfection.

Pouvoit-on moins eſtimer, moins admirer dans la Comédie, la nobleſſe & la fineſſe du jeu de Madame Préville, & la naïveté charmante de Mademoiſelle d'Oligny ?

Cette derniere a rendu un grand ſervice aux femmes de ſon état. Elle leur a prouvé que les ſimples profits du Spectacle peuvent aſſurer en France une retraite agréable & décente.

M. le Kain étoit un homme prodigieux ; il avoit contre lui ſa figure, ſa taille, ſa voix. L'art l'avoit rendu ſublime, & M. Briſard jouiſſoit de tous les avantages de ſon perſonnel, & du mérite de ſon talent.

M. Molé jouoit alors les Amoureux. On a beau faire des comparaiſons, on a beau remuer les cendres des anciens Acteurs, je ne crois pas qu'il y en eût un dans ce genre plus brillant, plus agréable que lui. Noble dans la paſſion, vif dans la gaieté, original dans les rôles chargés ; c'étoit un Prothée toujours beau, toujours vrai, toujours ſurprenant.

A l'égard de M. Préville, je vis d'abord que tout le monde lui rendoit juſtice ; je n'entendis pas faire de comparaiſons ſur ſon compte,

aussi est-ce un Acteur qui n'a imité personne, & que personne ne pourra jamais imiter. Notre siecle a produit trois grands Comédiens presqu'en même-tems. *Garrik*, en Angleterre. *Préville*, en France, *Sacchi*, en Italie. Le premier a été conduit au lieu de sa sépulture par des Ducs & Pairs. Le second est comblé d'honneur & de récompenses. Le troisieme, tout célebre qu'il est, ne finira pas sa carriere dans l'opulence.

CHAPITRE V.

Je vais à la Comédie Françoise pour la première fois. Je vois le Misantrope. *Quelques mots sur cet Ouvrage & sur les Acteurs. Le Pere de Famille de M. Diderot. Anecdotes qui regardent cet Auteur & moi.* Les Dominiqueaux, *Société Littéraire.*

LA premiere fois que j'allai à la Comédie Françoise, on y donnoit le Misantrope, & c'étoit M. Grandval qui jouoit le rôle d'Alceste.

Cet Acteur très-habile, très-aimé, très-estimé du Public, avoit fini son tems, s'étoit retiré avec pension; au bout de quelques années l'envie lui prit de remonter sur le Théâtre, & c'étoit ce jour-là qu'il reparoissoit sur la scene.

Il fut extrêmement applaudi à sa premiere entrée; on voyoit le cas que le Public faisoit de lui; mais à un certain âge, *spiritus promptus est caro autem infirma*; il ne resta pas longtems à la Comédie, & c'est par cette raison que je n'ai pas parlé de lui dans le chapitre précédent.

Quant à moi je le trouvois excellent, & je

le préférois à bien d'autres à cauſe de ſa belle voix ; mon oreille ne s'étoit pas encore familiariſée avec le langage François ; je perdois beaucoup dans les ſociétés & encore plus au Théâtre.

Heureuſement je connoiſſois le Miſantrope ; c'étoit la Piece que j'eſtimois le plus parmi les Ouvrages de Moliere, Piece d'une perfection ſans égale qui, indépendamment de la régularité de ſa marche & de ſes beautés de détail, avoit le mérite de l'invention & de la nouveauté des caracteres.

Les Auteurs comiques, anciens & modernes avoient mis juſqu'alors ſur la ſcene les vices & les défauts de l'humanité en général ; Moliere fut le premier qui oſât jouer les mœurs & les ridicules de ſon ſiecle & de ſon pays.

Je vis avec un plaiſir infini repréſenter à Paris cette Comédie que j'avois tant lue & tant admirée chez moi ; je n'entendois pas tout ce que les Comédiens débitoient, & ceux encore moins qui brilloient par une volubilité que je voyois applaudir, & qui étoit fort génante pour moi, mais j'en comprenois aſſez pour admirer la juſteſſe, la nobleſſe & la chaleur du jeu de ces Acteurs incomparables.

Ah ! me diſois-je alors à moi-même, ſi je pouvois voir une de mes Pieces jouée par des

pareils ſujets; la meilleure de mes Pieces ne vaut pas la derniere de Moliere, mais le zele & l'activité des François la feroient valoir bien plus qu'elle n'a valu chez moi.

C'eſt ici l'école de la déclamation: rien n'y eſt forcé ni dans le geſte, ni dans l'expreſſion; les pas, les bras, les regards, les ſcenes muettes ſont étudiées, mais l'art cache l'étude ſous l'apparence du naturel.

Je ſortis du Théâtre enchanté; je ſouhaitois de deux choſes l'une, ou de parvenir à donner une de mes Pieces aux François, ou de voir mes compatriotes en état de les imiter: quelle étoit la plus difficile à voir réaliſer? il n'y avoit que le tems qui pût décider ce problême.

En attendant je ne quittois pas les François; ils avoient donné l'année précédente le *Pere de Famille* de M. Diderot, Comédie nouvelle qui avoit eu du ſuccès. On diſoit communément à Paris, que c'étoit une imitation de la Piece que j'avois compoſée ſous ce titre, & qui étoit imprimée.

J'allai la voir, & je n'y reconnus aucune reſſemblance avec la mienne. C'étoit à tort que le Public accuſoit de plagiat ce Poëte Philoſophe, cet Auteur eſtimable, & c'étoit une feuille de l'Année Littéraire qui avoit donné lieu à cette ſuppoſition.

M. Diderot avoit donné quelques années auparavant une Comédie intitulée *le Fils Naturel*; M. Freron en avoit parlé dans son Ouvrage Périodique ; il avoit trouvé que la Piece Françoise avoit beaucoup de rapport avec *le vrai ami de M. Goldoni* ; il avoit transcrit les scenes Françoises à côté des scenes Italiennes. Les unes & les autres paroissoient couler de la même source, & le journaliste avoit dit en finissant cet article, que l'Auteur du Fils Naturel promettoit un Pere de Famille, que Goldoni en avoit donné un, & qu'on verroit si le hasard les feroit rencontrer de même.

M. Diderot n'avoit pas besoin d'aller chercher au-delà des monts des sujets de Comédie, pour se délasser de ses occupations scientifiques. Il donna au bout de trois ans un Pere de Famille qui n'avoit aucune analogie avec le mien.

Mon Protagoniste étoit un homme doux, sage, prudent, dont le caractere & la conduite peuvent servir d'instruction & d'exemple. Celui de M. Diderot, étoit au contraire, un homme dur, un pere sévere, qui ne pardonnoit rien, qui donnoit sa malédiction à son fils..... C'est un de ces êtres malheureux qui existent dans la nature, mais je n'aurois jamais osé l'exposer sur la scene.

Je rendis juſtice à M. Diderot, je tâchai de déſabuſer ceux qui croyoient ſon Pere de Famille puiſé dans le mien ; mais je ne diſois rien ſur le Fils Naturel. L'Auteur étoit fâché contre M. Freron & contre moi ; il vouloit faire éclater ſon courroux, il vouloit le faire tomber ſur l'un ou ſur l'autre, & me donna la préférence. Il fit imprimer un Diſcours ſur la Poéſie Dramatique, dans lequel il me traite un peu durement.

Charles Goldoni, dit-il, *a écrit en Italien une Comédie, ou plutôt une Farce en trois Actes.....* Et dans un autre endroit. *Charles Goldoni a compoſé une ſoixantaine de Farces.....* On voit bien que M. Diderot, d'après la conſidération qu'il avoit pour moi & pour mes Ouvrages, m'appelloit Charles Goldoni, comme on appelle Pierre le Roux dans *Roſe & Colas*. C'eſt le ſeul Ecrivain François, qui ne m'ait pas honoré de ſa bienveillance.

J'étois fâché de voir un homme du plus grand mérite indiſpoſé contre moi. Je fis mon poſſible pour me rapprocher de lui ; mon intention n'étoit pas de me plaindre, mais je voulois le convaincre que je ne méritois pas ſon indignation. Je tâchai de m'introduire dans des maiſons où il alloit habituellement ; je n'eus jamais le

le bonheur de le rencontrer. Enfin, ennuyé d'attendre, je forçai sa porte.

J'entre un jour chez M. Diderot, escorté par M. Duni, qui étoit du nombre de ses amis; nous sommes annoncés, nous sommes reçus; le Musicien Italien me présente comme un homme de Lettres de son pays, qui desiroit faire connoissance avec les Athlètes de la Littérature Françoise. M. Diderot s'efforce envain de cacher l'embarras dans lequel mon introducteur l'avoit jetté. Il ne peut pas cependant se refuser à la politesse & aux égards de la société.

On parle de choses & d'autres; la conversation tombe sur les Ouvrages Dramatiques. M. Diderot a la bonne foi de me dire que quelques-unes de mes Pieces lui avoient causé beaucoup de chagrin; j'ai le courage de lui répondre, que je m'en étois apperçu. Vous savez; Monsieur, me dit-il, ce que c'est qu'un homme blessé dans la partie la plus délicate. Oui, Monsieur, lui dis-je, je le sais; je vous entends, mais je n'ai rien à me reprocher. Allons, allons, dit M. Duni, en nous interrompant: ce sont des tracasseries littéraires, qui ne doivent pas tirer à conséquence; suivez l'un & l'autre le conseil du Tasse.

» Ogni trista memoria omai si taccia ;
» E ponganси in obblio le andate cose ».

Qu'on ne rappelle pas des souvenirs fâcheux, & que tout ce qui s'est passé soit enseveli dans l'oubli.

M. Diderot, qui entendoit assez l'Italien, semble souscrire de bonne grace à l'avis du Poëte Italien ; nous finissons notre entretien par des honnêtetés, par des amitiés réciproques, & nous partons M. Duni & moi très-contens l'un & l'autre.

J'ai été toute ma vie au-devant de ceux qui avoient des raisons bonnes ou mauvaises pour m'éviter, & quand je parvenois à gagner l'estime d'un homme mal prévenu sur mon compte, je regardois ce jour-là comme un jour de triomphe pour moi.

En sortant de chez M. Diderot, je pris congé de mon ami Duni, & j'allai me rendre à une assemblée littéraire à laquelle j'étois associé, & où je devois dîner ce jour-là.

Cette société n'étoit pas nombreuse, nous n'étions que neuf. M. *de la Place*, qui faisoit le Mercure de France ; M. *de la Garde*, qui travailloit dans le même Ouvrage pour la partie des Spectacles ; M. *Saurin*, de l'Académie Françoise ; M. *Louis*, Secrétaire perpétuel de

l'Académie Royale de Chirurgie ; M. *l'Abbé de la Porte*, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature ; M. *Crébillon*, fils ; M. *Favart* & M. *Jouen*. Ce dernier ne brilloit pas par l'esprit, mais il se distinguoit par la délicatesse de sa table.

Chaque membre de la société recevoit à son tour chez lui ses confreres, & leur donnoit à dîner, & comme les séances se tenoient les dimanches, on les appelloit des *Dominicales*, & nous étions des *Dominicaux*.

Il n'y avoit parmi nous d'autres statuts que ceux de la bonne société, mais nous étions convenus que les femmes n'entreroient pas dans nos assemblées ; on connoissoit leurs charmes ; & on craignoit les douces distractions que cause le beau-sexe.

On tenoit un jour la Dominicale à l'Hôtel de Madame la Marquise de Pompadour, dont M. de la Garde étoit Sécrétaire. Nous allions nous mettre à table ; une voiture entre dans la cour ; on y voit une femme ; on la reconnoît; c'étoit une Actrice de l'Opéra, la plus estimée par son talent, la plus brillante par son esprit, la plus aimable dans la société.

Deux de nos confreres descendent & lui donnent le bras ; elle monte, elle nous demande à dîner en riant, en plaisantant ; pouvoit-on

lui refuser un couvert ? Chacun lui auroit donné le sien, & je n'aurois pas été le dernier.

Cette Demoiselle étoit faite pour plaire, pour enchanter ; dans le courant du repas elle demande une place dans la confrérie ; elle arrange sa peroraison d'une maniere si neuve & si singuliere, qu'elle est reçue avec acclamation.

Au dessert, on regarde à la pendule, il étoit quatre heures & demie. Notre nouvelle associée ne jouoit pas ce jour-là ; mais elle vouloit aller à l'Opéra, & les confreres étoient presque tous disposés à la suivre. Il n'y avoit que moi qui ne marquois pas la même disposition.

Ah ! Monsieur l'Italien, dit la belle en riant, vous n'aimez done pas la musique Françoise ? Je ne la connois pas trop, lui dis-je, je n'ai pas encore été à l'Opéra ; mais on chante partout, & je n'entends que des airs qui me font mal au cœur. Voyons, reprend-elle, voyons si je ne pourrois pas gagner quelque chose sur vous, en faveur de notre musique ; elle chante, je me sens ravi, pénétré, enchanté. Quelle charmante voix ! pas forte, mais juste, touchante, délicieuse ; j'étois en extase. Venez, me dit-elle, embrassez moi, & venez avec nous à l'Opéra. Je l'embrasse, & je vais à l'Opéra.

CHAPITRE VI.

La premiere fois que je vais à l'Opéra François. Mon attachement pour l'ensemble de ce Spectacle. Trait d'imprudence de ma part. Castor & Pollux *me raccommode avec l'Opéra François. Quelques mots sur Rameau, sur Gluk, sur Piccini & Sacchini.*

ME voilà enfin à ce Spectacle que plusieurs personnes auroient voulu que je visse le premier, & que je n'aurois pas vu peut-être de si-tôt sans l'occasion qui m'y avoit amené.

L'Actrice qui venoit d'être reçue dans notre société, monta dans sa loge avec trois de nos confreres, & je pris place avec deux autres à l'amphithéâtre ; cet endroit qui occupe une partie de la salle de Spectacle en France est en face du Théâtre, coupé en demi-cercle, & élevé en gradins bien garnis & très-commodes ; c'est la position la plus heureuse pour tout voir & pour bien entendre; j'étois content de ma place, & je plaignois le parterre qui étoit de-

bout, qui étoit ſerré, & qui n'avoit pas tort de s'impatienter.

Voilà l'Orcheſtre qui part ; je trouve l'accord & l'enſemble des inſtrumens d'un mérite ſupérieur & d'une exécution très-exacte ; mais l'ouverture me paroît froide, languiſſante ; ce n'étoit pas de Rameau, j'en étois sûr ; j'avois entendu de ſes ouvertures & de ſes airs de ballets en Italie.

L'action commence ; tout bien placé que je ſuis, je n'entends pas un mot ; patience, j'attendois les airs dont la muſique m'auroit au moins amuſé. Les Danſeurs paroiſſent ; je crois l'acte fini, pas un air ; j'en parle à mon voiſin, il ſe moque de moi, & m'aſſure qu'il y en avoit eu ſix dans les différentes ſcenes que j'avois entendues.

Comment, dis-je, je ne ſuis pas ſourd ; les inſtrumens ont toujours accompagné les voix ; tantôt un peu plus fort, tantôt un peu plus lentement, mais j'ai tout pris pour du récitatif.

Regardez, regardez, me dit-il, voyez Veſtris, voyez le Danſeur le plus beau, le mieux fait, le plus habile de l'Europe.

Effectivement je vois dans une danſe champêtre, ce Berger de l'*Arne* l'emporter ſur les Bergers de la Seine ; mais deux minutes après

trois perſonnages chantent tous les trois à la fois, c'étoit un *trio* que je confondis peut-être de même avec le récitatif; & le premier acte finit.

Comme il n'y a rien dans les entr'actes des Opéras François, on ne tarda pas à commencer le deuxieme acte; même muſique, même ennui: j'abandonne tout-à-fait le drame & ſes accompagnemens, je m'arrête à examiner, à admirer l'enſemble de ce Spectacle, & je le trouve ſurprenant; je vois les premiers Danſeurs, les premieres Danſeuſes d'une perfection étonnante, & leur ſuite très-nombreuſe & très-élégante; la muſique des chœurs me paroît plus agréable que celle du drame; j'y reconnois les Pſeaumes de *Corelli*, *de Biffi*, *de Clari*.

Les décorations ſuperbes, les machines bien ordonnées, parfaitement exécutées; des habits très-riches, beaucoup de monde ſur la ſcene.

Tout étoit beau, tout étoit grand, tout étoit magnifique, hors la muſique; il n'y avoit qu'à la fin du drame une eſpece de chacone, chantée par une Actrice qui n'étoit pas du nombre des perſonnages du drame, & qui étoit ſecondée par la muſique des chœurs & par des pas de danſe; cet agrément inattendu auroit pu égayer la Piece, mais c'étoit un hymne plutôt qu'une ariette.

On baiſſe la toile ; tous ceux qui me connoiſſent me demandent comment j'ai trouvé l'Opéra ; la réponſe part de mes levres comme un éclair ; *c'eſt le paradis des yeux, c'eſt l'enfer des oreilles.*

Cette répartie inſolente, inconſidérée, fait rire les uns, fait grincer les dents à d'autres ; deux Meſſieurs de la Chapelle du Roi la trouvent excellente. L'Auteur de la Muſique n'étoit pas loin de ma place, il m'avoit peut-être entendu, j'étois au déſeſpoir ; c'étoit un brave homme... *Requieſcat in pace.*

Je vis quelques jours après *Caſtor & Pollux* : ce drame parfaitement bien écrit, ſupérieurement décoré, me raccommoda un peu avec l'Opéra François, & je reconnus la différence qu'il y avoit entre la muſique de M. Rameau & celle qui m'avoit déplu.

J'étois fort lié avec ce célebre Compoſiteur, & j'avois la plus haute conſidération pour ſa ſcience & pour ſon talent; mais il faut être vrai; Rameau s'étoit diſtingué, & avoit produit une heureuſe révolution en France pour la muſique inſtrumentale, mais il n'avoit pas fait des changemens eſſentiels dans la muſique vocale.

On croyoit que la langue Françoiſe n'étoit pas faite pour ſe prêter au nouveau goût que l'on vouloit introduire dans le chant: Jean-

Jacques Rouſſeau le croyoit comme les autres, & fut étonné lorſqu'il crut voir le contraire dans la muſique du Chevalier Gluk.

Mais ce ſavant Muſicien Allemand n'avoit fait qu'effleurer le goût récent de la muſique Italienne, & il étoit réſervé à M. Piccini, & à M. Sacchini de perfectionner cette réforme, que les François ſemblent tous les jours goûter davantage.

Je me ſuis étendu dans cette petite digreſſion ſans m'en appercevoir.

Je ne ſuis pas Muſicien, mais j'aime la muſique de paſſion; ſi un air me touche, s'il m'amuſe, je l'écoute avec délice, je n'examine pas ſi la muſique eſt Françoiſe ou Italienne: je crois même qu'il n'y en a qu'une.

CHAPITRE VII.

L'incendie de l'Opéra. Le Concert Spirituel. Les deux années de mon engagement à Paris touchent à leur fin. Mon indécision. L'Ambaſſadeur de Veniſe veut me rapprocher de ma Patrie. Mort de ce Miniſtre. Heureux évènement pour moi. Je ſuis employé au ſervice de Meſdames de France. Je cours riſque de perdre la vue. Mes défauts. Mes ridicules dans la ſociété.

AUROIS-JE pu me douter, lorſque j'aſſiſtai à la repréſentation de Caſtor & Pollux, que ces planches & ces couliſſes qui avoient réſiſté aux flammes infernales de cet Opéra, ſeroient réduites en cendre avant la fin du mois?

C'eſt cependant ce qui eſt arrivé: une chandelle oubliée cauſa la deſtruction de la Salle du Palais-Royal, & l'Opéra en attendant la conſtruction d'un nouveau bâtiment, fut tranſporté au Château des Tuileries où eſt actuellement le Concert Spirituel.

Voici l'occaſion de parler de ce Spectacle pieux, conſacré aux louanges de Dieu, & qui n'eſt ouvert que les jours où les autres ſont fermés.

C'eſt un Concert compoſé de tout ce qu'il y a de mieux en voix & en inſtrumens ; on y chante des Pſeaumes, des Hymnes, des *Oratorios* ; on y exécute des Symphonies, des Concertos, & on y fait venir des Muſiciens les plus célebres de l'Europe.

Les Chanteurs étrangers dérogent pour ainſi dire à la premiere inſtitution de ce Concert qui ne faiſoit uſage autrefois que de la langue Latine, mais la prononciation Françoiſe eſt ſi différente de celle des autres nations, que l'Etranger le plus habile & le plus agréable ſe rendroit ridicule à Paris, s'il s'expoſoit à chanter un Motet Latin.

C'eſt donc de l'Italien que les Etrangers chantent; car il paroît que les autres nations n'ont pas une muſique particuliere, & la liberté qu'on leur accorde de changer de langage, entraîne celle de changer les ſujets de leur chant, de maniere qu'au milieu des Cantiques Spirituels on entend les Cantatilles, & ce ne ſont pas celles qui font le moins de plaiſir.

Il n'y a pas en Italie un Concert public, monté comme celui de Paris ; nous avons à

Venise les quatre Hôpitaux de Filles dont j'ai rendu compte dans la premiere partie de ces Mémoires : il y a à Naples les *Conservatoires* qui sont des Ecoles de Musique vocale & instrumentale ; les Peres de l'Oratoire donnent des *Oratorios* dans leurs Congrégations, & on trouve par-tout des Concerts de Professeurs ou d'Amateurs ; mais tous ces établissemens n'offrent pas la magnificence de celui de Paris.

Je rends compte des agrémens de cette Ville pour ceux qui ne la connoissent pas ; mes Mémoires pourroient être destinés à servir d'enveloppes, mais je les écris comme s'ils devoient être lus dans les quatre parties du monde.

Je connoissois tous les jours de mieux en mieux le mérite de cette Ville ; je m'y attachois toujours davantage, & les deux années de mon engagement touchoient à leur fin ; & je regardois comme indispensable la nécessité de changer de Ciel.

L'Ambassadeur de Portugal m'avoit fait travailler pour sa Cour : il m'avoit fait présent de mille écus pour un petit Ouvrage qui avoit réussi à Lisbonne ; j'avois lieu d'espérer que ma personne n'auroit pas été refusée dans un pays où les Spectacles dans ce tems-là fleurissoient, & les talens étoient récompensés.

D'un autre côté le Chevalier Tiepolo, Ambaſſadeur de Veniſe, ne ceſſoit de m'encourager à rentrer dans le ſein de ma Patrie qui me chériſſoit, qui me deſiroit; il étoit à la fin de ſon Ambaſſade, il m'y auroit reconduit lui-même; il m'auroit ſoutenu, protégé, mais il étoit ſérieuſement malade; il fit ſon entrée de congé accablé de douleurs & de peines; il alla à Geneve pour conſulter le fameux Tronchin; c'eſt-là où il finit ſes jours, au grand regret de ſa République & de la Cour de France qui l'eſtimoient également.

Pendant l'état d'indéciſion où j'étois, une heureuſe étoile vint à mon ſecours; je fis la connoiſſance de Mademoiſelle Sylveſtre, Lectrice de feue Madame la Dauphine, mere du Roi Louis XVI; cette Demoiſelle, fille du premier Peintre du Roi Auguſte de Pologne & Electeur de Saxe, avoit été employée à Dreſde pour l'éducation de ſon auguſte Maitreſſe, & jouiſſoit en France auprès d'elle du crédit que ſes talens & ſa conduite lui avoient mérité.

Mademoiſelle Sylveſtre qui ſavoit bien l'Italien, qui connoiſſoit mes Ouvrages, & qui étoit foncierement bonne, ſerviable, obligeante, eut la bonté de s'intéreſſer à moi; je lui avois parlé de mon attachement pour Paris, & du regret avec lequel je me voyois forcé de l'abandon-

ner; elle ſe chargea de parler de moi à la Cour, où je n'étois pas inconnu, & huit jours après elle me fit partir pour Verſailles; je m'y rends immédiatement, je deſcends aux petites écuries du Roi, où Mademoiſelle Sylveſtre vivoit en ſociété avec ſes parens, tous employés au ſervice de la Famille Royale.

Après l'accueil le plus gracieux, le plus aimable, le plus ſincere, voici le réſultat de notre premiere converſation, & voici nne affaire très-importante pour moi entamée & terminée dans cette heureuſe journée.

Madame la Dauphine me connoiſſoit; elle avoit vu jouer mes Pieces à Dreſde; elle ſe les faiſoit lire, & ſa lectrice ne manquoit pas de les embellir, & d'y mêler de tems en tems quelques propos en faveur de l'Auteur; elle réuſſit ſi bien auprès de ſa Maitreſſe, que cette Princeſſe lui promit de m'honorer de ſa protection, & de m'attacher à la Cour.

Madame la Dauphine auroit voulu m'employer peut-être auprès de ſes enfans, mais ils étoient trop jeunes pour s'occuper d'une langue étrangere; Meſdames de France, fille de Louis XV, avoient appris les principes de la langue Italienne de M. Hardion, Bibliothécaire du Roi à Verſailles; elles avoient du goût pour la littérature Italienne; Madame la Dau-

phine profita de cette circonſtance heureuſe, & m'envoya chez Madame la Ducheſſe de Narbonne qu'elle avoit prévenue en ma faveur pour que cette Dame me préſentât à Madame Adélaïde de France, dont elle étoit alors Dame d'Atours, & actuellement Dame d'honneur.

J'avois eu l'honneur de connoître Madame la Ducheſſe de Narbonne à la Cour de Parme; elle me reçut avec bonté, me préſenta le même jour à ſon auguſte Maitreſſe, & je fus inſtallé ſur-le-champ au ſervice de Meſdames de France.

Aucun traitement ne me fut propoſé. Je n'en demandai aucun; trop glorieux d'un emploi ſi honorable, & très-sûr des bontés de mes Auguſtes écolieres, je partis content; je fis part de mon aventure à ma femme qui en connut le prix auſſi bien que moi; je pris congé de la Comédie Italienne, qui n'étoit pas fâchée peut-être de ſe débarraſſer de moi, & je reçus de bon cœur les complimens de tous ceux qui s'intéreſſoient à moi.

Celui qui connoiſſoit mieux que perſonne à quoi cet heureux événement pouvoit me conduire, étoit M. le Chevalier Gradenigo, Ambaſſadeur de Veniſe, qui avoit ſuccédé à M. Tiepolo; cet illuſtre Patricien étoit l'ami intime de M. le Duc de Choiſeul; il me recom-

manda à ce Miniſtre qui avoit les deux départemens les plus conſidérables, celui des affaires étrangeres & celui de la guerre, & étoit à juſte titre l'homme le plus accrédité à la Cour de France, & le plus conſidéré dans l'Europe.

Avec un emploi ſi honorable & avec des protections ſi fortes, j'aurois dû faire une fortune brillante en France; c'eſt ma faute ſi je n'en ai qu'une modique; j'étois à la Cour, & je n'étois pas courtiſan.

Ce fut Madame Adélaïde qui m'occupa la premiere pour l'exercice de la langue Italienne. Je n'avois pas encore de logement à Verſailles; elle m'envoyoit chercher avec une chaiſe de poſte, & ce fut dans une de ces voitures que je manquai de perdre la vue.

J'avois la folie de lire en marchant; c'étoit les lettres de la montagne de Jean-Jacques Rouſſeau qui m'intéreſſoient dans ce moment-là.

Je perds un jour tout-d'un-coup l'uſage de mes yeux; le livre me tombe des mains, je n'y vois pas aſſez pour le ramaſſer; je me crois perdu.

Il me reſtoit cependant aſſez de faculté viſuelle pour diſtinguer la lumiere: je deſcends de ma chaiſe, je monte à l'appartement, j'entre déconcerté, agité, dans le cabinet de Madame: la Princeſſe s'apperçoit de mon trouble; elle a la

bonté

bonté de m'en demander la caufe: je n'ofe pas lui dire mon état; je me flatte de pouvoir tant bien que mal remplir mon devoir; je trouve le tabouret à fa place, je m'affieds comme à l'ordinaire; je reconnois le livre que je devois lire, je l'ouvre; oh, ciel! je ne vois que du blanc; je fuis forcé d'avouer mon malheur.

Il n'eft pas poffible de peindre la bonté, la fenfibilité, la compaffion de cette grande Princeffe; elle fait chercher dans fa chambre dés eaux falutaires pour la vue; elle permet que je baffine mes yeux; elle fait arranger les rideaux de maniere qu'il n'y refte qu'un petit jour pour diftinguer les objets. Ma vue revient petit à petit, j'y vois peu, mais j'y vois affez; ce ne furent pas les eaux qui firent le miracle, mais les bontés de Madame qui donnerent de la force à mon efprit & à mes fens.

Je reprends le livre, je me vois en état de lire; mais Madame ne le veut pas. Elle me renvoie, elle me recommande à fon Médecin; en peu de jours mon œil du côté droit reprend fa vigueur ordinaire, mais l'autre je l'ai perdu pour toujours.

Je fuis borgne, c'eft une petite incommodité qui ne me gêne pas infiniment, & qui ne paroît pas extérieurement, mais il y a des cas, où

elle ajoute à mes défauts & à mes ridicules. C'eſt, par exemple, à une table de jeu que je me rends incommode à la ſociété ; il faut que la lumiere ſoit placée de mon bon côté, s'il y a une Dame de la partie qui ſoit dans le même cas, elle n'oſe pas l'avouer, mais elle trouve ma prétention ridicule. Au brelan on place les bougies au milieu de la table, je n'y vois pas. Au wiſch on change de partenerre, au treſet, on change de compagnon, il faut que j'apporte le flambeau avec moi. Indépendamment du défaut de mes yeux, j'en ai encore des plus ſinguliers ; je crains la chaleur en hiver & la fraîcheur en été. Il me faut des écrans qui me garantiſſent du feu, & une fenêtre ouverte le ſoir m'enrhume dans les plus fortes chaleurs.

Je ne ſais pas comment des Dames que j'ai l'honneur de connoître, peuvent me ſouffrir & me faire tirer une carte pour être de leur partie ; c'eſt qu'elles ſont bonnes, c'eſt qu'elles ſont honnêtes, c'eſt que je joue à tous les jeux, que je ne refuſe aucune partie, que le gros jeu ne m'épouvante pas, que le petit jeu ne m'amuſe pas moins, que je ne ſuis pas mauvais joueur, & que, ſauf mes défauts, je ſuis le *bon diable* de la ſociété.

CHAPITRE VIII.

Mon logement au Château de Verſailles. Petit voyage de la Cour à Marly. Quelques obſervations ſur cet endroit charmant. Le grand voyage de la Cour à Compiegne. Quelques mots ſur cette ville & ſur les Camps de cette année là. Mort de l'Infant Don Philippe, Duc de Parme. Mon voyage à Chantilly.

AU bout de ſix mois de ſervice, j'eus mon logement au Château de Verſailles; on me donna l'appartement qui étoit deſtiné pour l'accoucheur de Madame la Dauphine, dont cette Princeſſe pouvoit diſpoſer, vu le mauvais état de la ſanté de Monſieur le Dauphin.

Il y eut dans le mois de Mai de la même année 1765 un petit voyage à Marly; je ſuivis Meſdames, & je jouis de ce ſéjour délicieux.

Après avoir vu le jardin des Tuileries & le parc de Verſailles, je croyois que rien dans ce genre n'auroit pu me ſurprendre; mais la poſition & les agrémens du jardin de Marly me

firent une telle impreſſion, que j'aurois donné la préférence à cet endroit enchanteur, ſi le ſouvenir de l'étendue & de la richeſſe des autres n'eût pas réglé mes comparaiſons : ceux qui ont vu ce château, ſon jardin, ſon parterre immenſe, ſes compartimens, ſes deſſeins, ſes jets-d'eau & ſes caſcades, doivent me rendre juſtice ; & les deſcriptions exactes que nous en avons, viennent à l'appui de mon jugement.

Mais ce qui augmente les plaiſirs & les agrémens de cette partie de campagne, c'eſt le ſallon du jeu ; tout le monde connu peut y entrer, & il y a des travées pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas pénétrer dans le cercle.

Je préférai une place dans les travées pour voir la premiere fois l'arrivée du Roi & de ſa ſuite dans ce ſallon ; c'eſt un coup d'œil frappant ; le Roi entre ſuivi de la Reine, des Princes, des Princeſſes & de tout ſon cortege, & prend ſa place à la grande table, environnée de tout ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume La Reine faiſoit ce jour-là ſa partie au cavagnol ; Madame la Dauphine & Meſdames de France tenoient différentes tables de jeu. On m'apperçoit à l'endroit où j'étois ; on me fait dire de deſcendre, & je me vois confondu dans la foule des Seigneurs, des Ducs, des Miniſtres, des

Magiſtrats. On jouoit au lanſquenet à la table du Roi, où chacun tenoit la main à ſon tour : on diſoit que Louis XV étoit heureux au jeu ; j'attendis que ce fût lui qui tînt la banque ; je donnai ſix louis à jouer pour mon compte en faveur de la banque, & je gagnai.

Le Roi part ; la famille Royale le ſuit. Le monde reſte ; on joue alors comme on veut, tant qu'on veut ; il y eut une Dame qui reſta un jour & deux nuits à la même table, faiſant venir du chocolat & des biſcuits pour nourrir en même tems ſon individu & ſa paſſion.

Malgré les plaiſirs qui faiſoient le but principal de cette agréable partie de campagne, j'avois tous les jours mes heures réglées pour travailler avec Meſdames ; je me trouvai un jour ſur le paſſage d'une de mes auguſtes Ecolieres qui alloit ſe mettre à table, elle me regarde, & me dit: *à tantôt.*

Tantoſto, en Italien veut dire *immédiatement*. Je crois que la Princeſſe veut prendre ſa leçon à la ſortie de ſon dîner ; je reſte & j'attends auſſi patiemment, que l'appétit me le permettoit, & enfin à quatre heures du ſoir la premiere femme-de-chambre me fait entrer.

La Princeſſe, en ouvrant ſon livre, me fait la queſtion qu'elle avoit l'habitude de me faire preſque tous les jours ; elle me demande où j'a-

vois dîné ce jour-là. Aucune part, Madame, lui dis-je.. Comment, dit-elle, vous n'avez pas dîné? — Non, Madame: — Etes-vous malade: — Non, Madame. Pourquoi donc n'avez-vous pas dîné? — Parce que Madame m'avoit fait l'honneur de me dire, à *tantôt.* — Ce mot prononcé à deux heures ne veut-il pas dire au moins à quatre heures de l'après-midi? — Cela ſe peut, Madame, mais ce même terme ſignifie en Italien, *tout-à-l'heure, immédiatement*: Voilà la Princeſſe qui rit, qui ferme ſon livre, & m'envoie dîner.

Il y a des termes François & des termes Italiens qui ſe reſſemblent, & dont l'acception eſt tout-à-fait différente; je donnois encore dans des *qui pro quo*, & je puis dire que le peu de françois que je ſais, je l'ai acquis pendant les trois années de mon emploi au ſervice de Meſdames; elles liſoient les Poëtes & les Proſateurs Italiens: je bégayois une mauvaiſe traduction en François; elles la répétoient avec grace, avec élégance, & le Maître apprenoit plus qu'il ne pouvoit enſeigner.

De retour à Verſailles, la ſanté de Monſeigneur le Dauphin paroiſſoit aller beaucoup mieux: il aimoit la muſique, & Madame la Dauphine en faiſoit chez elle pour l'amuſer.

Je compoſai une Cantate Italienne; je fis faire

la musique par un Compositeur Italien, & je la présentai à cette Princesse, qui, en l'acceptant, m'ordonna avec bonté d'aller en entendre l'exécution après son souper dans sa chambre.

J'appris dans cette occasion une étiquette de Cour que je ne connoissois pas : j'entre dans l'appartement sur les dix heures du soir, je me présente à la porte du cabinet des nobles ; l'Huissier ne m'empêche pas d'y entrer : Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine étoient à table ; je me range pour les voir souper ; une Dame de service vient à moi, & me demande, *si j'avois mes entrées du soir* ? Je ne sais pas, Madame, lui dis-je, quelle est la différence entre les entrées du jour & celles du soir ; c'est la Princesse elle-même qui m'a ordonné de venir dans sa chambre après son souper. Je suis venu trop tôt, peut-être, je ne savois pas l'étiquette........ Monsieur, reprit la Dame, il n'en est pas pour vous, vous pouvez rester ; j'avoue que mon amour-propre n'a pas été dans cette occasion mal satisfait.

Je reste. Le Prince & la Princesse rentrés, on me fait appeller, & ma Cantate est exécutée. Madame la Dauphine touchoit du clavecin, Madame Adélaïde accompagnoit avec le violon, & c'étoit Mademoiselle Hardy, (aujourd'hui Madame de la Brusse), qui chantoit. La mu-

ſique fit plaiſir, & l'on fit à l'Auteur des paroles, des complimens que je reçus très-modeſtement. Je voulois ſortir, Monſieur le Dauphin eut la bonté de me faire reſter; il chanta lui même, & j'eus le bonheur de l'entendre? Mais que chanta-t-il? Un air pathétique tiré d'un *Oratorio* intitulé *le Pélerin au Sépulchre.*

Ce Prince dépériſſoit tous les jours; mais il avoit du courage, & l'envie de tranquilliſer la Cour ſur ſon état, le faiſoit ſouffrir en ſecret, & lui donnoit des forces en Public.

Le Roi alloit régulierement tous les ans paſſer ſix ſemaines en été à Compiegne, & autant en automne à Fontainebleau. On appelle ces parties de campagne *les grands voyages*; parce que tous les départemens & tous les Bureaux des Miniſtres y vont, & les grands Officiers de la Couronne & les Miniſtres Etrangers s'y rendent auſſi.

On les fit l'un & l'autre dans cette année 1765, après le petit voyage de Marly; & celui de Compiegne, a été un des plus magnifiques & des plus brillans.

On fit venir pluſieurs Régimens François & Etrangers au ſervice de la Couronne de France. Chacun à ſon tour & dans différentes journées, formoit des Camps dans les environs de la ville. Ils faiſoient l'exercice à feu avec les

évolutions que la Tactique fait proportionner à l'emplacement & l'émulation, & la présence du Souverain rendoit encore l'exécution plus exacte.

Les revues étoient encore plus intéressantes par le cortege du Roi. Ce Monarque monté sur un superbe cheval, étoit suivi par une cohorte très-nombreuse de Cavaliers richement ornés. La Reine, la Dauphine, Mesdames, paroissoient dans des voitures de la plus grande magnificence. Les Princesses du Sang & les Dames de la Cour augmentoient la pompe de cette suite éclatante, & l'affluence du peuple qui arrivoit de tous les côtés, mettoit le comble à la grandeur du Spectacle.

M. le Dauphin, Colonel du Régiment des Dragons Dauphin, commanda lui-même la revue particuliere de son Régiment, la veille du jour qu'il devoit paroître devant le Roi.

Après l'exercice très-long & très-fatiguant dont j'avois été témoin, & dans lequel M. le Dauphin avoit fait des efforts qui me faisoient trembler, je revins au Château dans une voiture de la Cour, & je me mis tout seul dans l'embrâsure d'une porte pour voir rentrer ce Prince chez lui. Il arrive, il me voit; il me fixe avec une espece de fierté guerriere. Regardez-moi, paroissoit-il dire, je suis fort, je suis robuste,

je me porte bien ; c'étoit un eſprit vigoureux qui animoit un corps languiſſant.

Dans cette même année, & pendant ce voyage, un courier de Parme apporta la triſte nouvelle de la mort de l'Infant Don Philippe, mon Protecteur & mon Maître. La Cour de France prit le deuil pour trois mois ; je le portai bien plus long-tems, & je le porte encore dans mon cœur.

Ce n'étoit pas l'intérêt qui excitoit mes regrets ; je connoiſſois la bonté de l'Infant ſon fils, j'étois ſûr qu'il m'auroit continué ſa protection & ſa bienveillance ; mais je pleurois la perte d'un Prince bon, ſage, juſte, équitable ; les Parmeſans auroient été encore plus à plaindre, ſi leur Duc regnant n'eût pas réparé leur perte, en ſuivant les traces & les vertus de ſon pere. Je me rappelle avoir parlé de ce Prince avec les mêmes ſentimens dans la deuxième Partie de mes Mémoires, qu'on ne trouve pas cette répétition inutile ; on n'en dit jamais trop quand il s'agit de faire honneur à la vérité.

Je vis quelques jours après, à Compiegne, M. le Comte d'Argental, Miniſtre Plénipotentiaire de la Cour de Parme à Paris ; il m'aſſura que ma penſion me ſeroit continuée, & il la fit même tranſporter pour ma plus grande commodité ſur le tréſor de Parme à Paris.

C'eſt la moindre des obligations que j'aie à M. d'Argental, à cet ami de Voltaire, très-aimable, très-inſtruit, qui m'a toujours favoriſé, protégé, chez lequel il y eut toujours un couvert pour moi à ſa table; & une place à ce charmant Spectacle qu'il donne de tems en tems dans ſon petit Théâtre de ſociété, où j'admirai les Ouvrages & le jeu de M. le Chevalier de Florian, & les talens & les graces de Madame de Vimeux.

Le voyage de Compiegne avoit commencé avec une apparence de gaieté; mais il alloit finir avec une triſteſſe réelle. La ſanté de M. le Dauphin alloit de mal en pis; il croyoit que l'exercice lui auroit fait du bien, au contraire la fatigue l'avoit épuiſé.

J'avois perdu un Protecteur, & je me voyois à la veille d'en perdre un autre; j'étois triſte, & je ne trouvois rien dans l'endroit où j'étois qui pût m'égayer. La Forêt de Compiegne eſt ſuperbe; mais je la trouvois trop peignée, trop uniforme & trop éloignée de la ville.

Je ne manquois pas de ſociétés; mais tout le monde étoit triſte comme moi; je craignois moi-même pour ma ſanté; le foyer de mon ancienne mélancolie alloit ſe rallumer: je cherchois quelque diſtraction agréable, j'en trouvai une charmante à Chantilly.

Je pris cette route pour retourner à Verſailles ; je jouis pendant deux jours de ce Château délicieux, appartenant au Prince de Condé. Que de beautés ! que de richeſſes ! quelle poſition heureuſe ! quelle abondance d'eau ! je n'y ai pas perdu mon tems, j'ai tout vu, j'ai tout examiné, les jardins, les écuries, les appartemens, les tableaux, le cabinet d'hiſtoire naturelle.

Cette immenſe collection de ce qu'il y a de plus rare dans les trois regnes de la nature, eſt l'ouvrage de M. Valmont de Bomare, & c'eſt ce Naturaliſte célebre qui en eſt le Directeur & le Démonſtrateur.

Je partis de Chantilly très-content ; mon ame ſe trouva ſoulagée, & je revins à Verſailles en état de remplir mes devoirs à la Cour.

CHAPITRE IX.

Voyage de Fontainebleau. Quelques mots sur le Château & sur la ville. Mort du Dauphin. Le Duc de Berry prend le titre de Dauphin. Mon retour à Verſailles. Triſte compliment à mon arrivée. Mort de Madame la Dauphine, celle du Roi de Pologne & celle de la Reine de France ſa fille. Ma poſition douloureuſe. Préſent de Meſdames. Mon état fixé. Propos des Pariſiens ſur Verſailles.

LA Cour s'étoit à peine rendue à Verſailles, qu'on commençoit à parler du voyage de Fontainebleau; il étoit fixé pour le 4 Octobre, mais l'état de M. le Dauphin le rendoit incertain.

Ce Prince aimable, complaiſant, étoit au déſeſpoir que le Roi fût privé d'un plaiſir, & que les habitans de Fontainebleau perdiſſent les profits que la préſence de la Cour & l'affluence des étrangers pouvoient leur procurer, de maniere que tout malade & tout ſouffrant qu'il étoit, quand il s'agiſſoit de Fontainebleau, il

s'efforçoit d'être gai, & faisoit semblant de se bien porter.

Je n'en étois pas la dupe, & bien du monde pensoit comme moi; cependant le voyage fut décidé & exécuté : il seroit injuste & déraisonnable de croire que le Roi & la famille Royale fussent moins intéressés que les autres à la santé & à la tranquillité de ce Prince qui faisoit leurs délices & leur bonheur ; mais il est dans la nature que ceux qui sont les plus intéressés à la conservation d'un objet, voyent moins les dangers, & se flattent de contribuer à la santé du malade par le changement d'air & par des amusemens.

Nous partîmes donc pour ce Château de plaisance au commencement d'Octobre : la position du pays, & les agrémens qu'on y trouve rendirent pendant quelques jours ce voyage charmant.

Les Spectacles de Paris venoient y représenter à leur tour, & les Auteurs y donnoient de préférence leurs nouveautés,

Il y avoit Spectacle quatre fois par semaine ; & on y entroit moyennant des billets que le Capitaine des Gardes en exercice avoit droit de donner.

Je me présentai un jour avec un de ces billets à la porte d'entrée ; elle n'étoit pas encore

ouverte : j'étois un des premiers ; je me flattois avec raison d'entrer avec plus de facilité, & d'être dans le cas de choisir ma place : il n'est pas possible d'être plus pressé, plus foulé que je le fus en entrant, & arrivé à la salle, je la trouve remplie de monde, & je suis forcé de m'asseoir sur la derniere banquette.

Tout ce monde n'étoit pas entré par la porte où l'on présentoit les billets : je n'en voulus pas savoir davantage, je pris un autre parti, & je m'en trouvai bien ; j'avois de bonnes connoissances dans le corps diplomatique : on me permettoit d'entrer à la suite des Ministres étrangers ; j'étois bien placé, & je voyois le Spectacle à mon aise.

Le Chevalier Gradenigo, Ambassadeur de Venise, avoit toujours des bontés pour moi ; c'est par son moyen que j'eus l'honneur de faire la connoissance de S. E. Monsieur l'Estevenon de Berkenrod, Ambassadeur de Hollande, qui m'a toujours honoré de sa protection, & c'étoit dans ce corps respectable que je passois très-agréablement une bonne partie de mon tems.

Nous voilà donc dans la gaieté, dans les plaisirs, dans les amusemens ; mais tout change de face à la moitié du voyage ; Monseigneur le Dauphin ne peut plus soutenir avec indifférence le feu qui le mine intérieurement ; le courage lui

devient inutile, les forces l'abandonnent; il eſt alité; tout le monde tombe dans la conſternation; la maladie fait des progrès effrayans; la Faculté n'a plus de reſſources; on a recours aux prieres, Monſeigneur de Luynes, Archevêque de Sens, & maintenant Cardinal, va tous les jours en proceſſion, ſuivi d'un monde infini à la Chapelle de la Vierge qui eſt au bout de la Ville; on fait le vœu d'y élever un temple, ſi l'interceſſion de la Mere de Dieu rend la ſanté au Prince moribond; il étoit écrit dans les décrets de la Providence qu'il n'acheveroit pas ſa carriere; il mourut à Fontainebleau vers la fin de Décembre.

J'étois au Château dans ce moment fatal; la perte étoit grande, la déſolation générale. Quelques minutes après j'entends crier tout le long des appartemens, *Monſieur le Dauphin, Meſſieurs*; je reſte interdit, je ne ſais ce que c'eſt, je ne ſais où je ſuis; c'étoit le Duc de Berry, le fils aîné du défunt, qui devenu l'héritier préſomptif de la Couronne, venoit mouillé de ſes larmes, conſoler le peuple affligé.

Ce voyage qui devoit finir à la moitié de Novembre avoit été prolongé juſqu'à la fin de l'année; tout le monde étoit preſſé de partir; je l'étois auſſi; mais je cédai la place à ceux dont le ſervice étoit plus néceſſaire, & je partis le dernier.

L'année étoit des plus mauvaises ; il avoit tombé beaucoup de neige ; les chemins étoient glacés ; les chevaux ne pouvoient se tenir sur leurs pieds : j'employai deux jours, & une nuit dans cette route que l'on peut faire en sept heures de tems.

Arrivé à Versailles, je suis visité sur-le-champ par un valet du Concierge du Château, qui, de la part de son Maître, me demande la clef de mon appartement ; Monsieur le Dauphin étant décédé, l'accoucheur de Madame la Dauphine étoit censé supprimé ; cette Princesse n'avoit plus le droit d'en disposer ; je ne devois plus en jouir, & on l'avoit destiné apparemment pour quelqu'un qui valoit mieux que moi.

Je crus ne devoir pas dialoguer avec l'homme qui me parloit ; je le renvoyai, en lui disant que j'avois besoin de me reposer. Je fis mes réflexions pendant la nuit ; je vis que dans la circonstance où la Cour étoit, il n'étoit pas décent que j'allasse porter des plaintes, ni demander protection. Je louai tout bonnement un logement dans laville, & je rendis la clef de l'appartement.

Il n'étoit plus question d'Italien chez Mesdames ; cependant je n'osois pas m'éloigner de Versailles ; mes finances alloient mal ; j'avois

eu une gratification de cent louis ſur le Tréſor Royal, mais c'étoit pour une fois; j'avois beſoin de tout, & je n'oſois rien demander.

Je voyois de tems en tems mes auguſtes Ecolieres; elles me regardoient avec bonté; mais je ne travaillois plus avec elles; je ne ſavois comment m'y prendre pour leur faire concevoir mon état, & ces Princeſſes étoient trop affligées pour penſer à moi. Mes revenus d'Italie arrivoient lentement; mon ami *Sciugliaga* m'avança cent ſequins, & j'attendois patiemment que le trouble cédât la place à la ſérénité.

Mais la triſteſſe alla fort loin, & les malheurs ſe ſuccéderent l'un à l'autre. Madame la Dauphine ſuccomba à ſa douleur, & fut enterrée dans le même tombeau que ſon Epoux. La mort du Roi de Pologne, Pere de la Reine de France, arriva quelque tems après, & celle de ſon Auguſte Fille mit le comble à l'affliction publique.

Pouvois-je approcher de Meſdames, & leur parler de moi? Non. Et quand je l'aurois pu, je ne l'aurois pas fait; je reſpectois trop leur douleur, & j'avois trop de confiance en leurs bontés, pour ne pas ſouffrir en ſilence. Je ſavois meſurer mes deſirs & mes forces, & hors

les cent ſequins que je devois à un ami, je ne devois rien à perſonne.

Enfin les ſombres nuages commençoient à ſe diſſiper. Tous les deuils étoient ceſſés, & la Cour reprenoit peu-à-peu cette aménité qu'elle avoit perdue. Meſdames eurent la bonté de me faire appeller ; je reçus un préſent de cent louis dans une boîte d'or ciſelée, & il fut queſtion de m'aſſurer un état.

Meſdames demanderent pour moi le titre & les émolumens d'Inſtituteur d'Italien des Enfans de France. Le Miniſtre de Paris & de la Cour y trouva des difficultés. Ce ſeroit, diſoit-il, un nouvel emploi à la Cour, & une nouvelle charge pour l'Etat. Il y avoit mille choſes que j'aurois pu demander ; je ne demandai rien ; je continuai à ſervir, à attendre & à eſpérer. Ce fut au bout de trois ans que mes auguſtes Protectrices me procurerent un traitement annuel.

Elles envoyerent chercher le Miniſtre. Il ne s'agit pas, lui dirent-elles, de créer un nouvel emploi pour un homme qui devroit ſervir, il s'agit de récompenſer un homme qui a ſervi ; elles demanderent pour moi ſix mille livres par an. Le Miniſtre trouva que c'étoit trop. Je crois, dit-il, que M. Goldoni ſera content de

quatre mille francs d'appointemens. Mesdames le prirent au mot, & l'affaire fut faite sur-le-champ.

J'étois content ; j'allai remercier Mesdames, elles étoient encore plus contentes que moi ; elles eurent la bonté de m'assurer que, d'une maniere ou de l'autre, j'aurois eu pour Ecoliers leurs Neveux & leurs Nieces, & que le traitement que je venois d'obtenir, n'étoit que le commencement des bienfaits dont elles espéroient me faire jouir. Si je n'ai pas profité de cette faveur, c'est ma faute ; je ne savois pas demander ; j'étois à la Cour, & je n'étois pas courtisan.

La premiere fois que mon ordonnance me fut payée, on ne me donna au Trésor Royal que 3600 liv. on me retint 400 liv. pour le vingtieme. Si j'avois parlé, j'étois dans le cas, peut-être, de l'exemption de cet impôt ; je ne dis mot ; je suis resté là, toujours là.

Mon état n'étoit pas bien considérable, mais il faut se rendre justice. Qu'avois-je fait pour le mériter ? J'avois quitté l'Italie pour venir en France. La Comédie Italienne ne me convenoit pas, je n'avois qu'à retourner chez moi. Je suis attaché à la Nation Françoise ; trois ans d'un service doux, honorable, agréable,

me procurerent l'agrément d'y rester ; ne dois-je pas me croire heureux ? Ne dois-je pas me trouver content ?

D'ailleurs, Mesdames m'avoient dit : *vous aurez pour Ecoliers nos Neveux.* Il y avoit trois Princes & deux Princesses. Que de perspectives heureuses ! que d'espérances fondées ! N'étoit-ce pas assez pour mon ambition ? Pourquoi aurois-je brigué des emplois, des charges, des commissions, qui de droit, auroient mieux convenus à un national qu'à un étranger ? Je n'ai jamais demandé de graces pour moi ni pour mon neveu, que dans le cas où un Italien pouvoit être préférable à un François.

Aussi-tôt que mon traitement fut reglé, Mesdames cesserent de s'occuper de la Langue Italienne, & donnerent à d'autres études les heures qu'elles m'avoient destinées. J'étois maître alors d'aller par-tout ; j'avois envie d'aller rétablir mon séjour à Paris ; mais je m'amusois assez bien à Versailles, & j'y restai encore quelque tems. On dit communément à Paris que la vie de Versailles est fort triste, qu'on s'y ennuye, & que les particuliers ne savent que devenir. Je puis prouver le contraire ; ceux qui se déplaisent dans leur état, doivent s'ennuyer par-tout. Ceux qui y trouvent de

l'agrément ſont auſſi bien à Verſailles que par-tout ailleurs, & ceux qui n'ont rien à faire trouvent à employer leurs matinées utilement ou agréablement, au Château, dans les Bureaux, dans le Parc, & trouvent par-tout des objets intéreſſans, & des plaiſirs variés.

C'eſt dans l'après-midi qu'on cherche les amuſemens de la ſociété, & il y en a, proportion gardée, auſſi bien à Verſailles qu'à Paris. On y trouve des parties de jeu, des concerts, de la littérature, avec cette différence qu'à Paris, on manque bien ſouvent les ſociétés que l'on cherche, à cauſe de la diſtance des lieux; & à Verſailles on les a ſous la main, & les pauvres piétons n'y ſont pas dans la dure néceſſité de reſter chez eux, ou de ſe ruiner en voitures.

On dit que les Dames employées au ſervice de la Cour, ne parlent que de leurs Princeſſes, & que les Commis des Bureaux, ne s'entretiennent que de leurs départemens. Cela peut être. *Tractant fabrilia fabri, de tauris tractat arator.* Mais je ſais que je m'y ſuis bien amuſé, & ſans les Spectacles qui ne brillent qu'à Paris, j'aurois fixé, peut-être, mon ſéjour à Verſailles.

Je regrette les amis que j'y ai laiſſés, que

j'aime toujours, & que j'aimerai toute ma vie. J'aurois envie de les nommer, pour leur donner une preuve de mon ſouvenir, de mon eſtime & de ma reconnoiſſance, mais ils ſont en trop grand nombre, & j'aurois l'air de vouloir me parer de tous ces noms reſpectables, pour en tirer vanité.

CHAPITRE X.

Mon retour à Paris. Nouvelle Société Littéraire. Difficulté des traductions. Quelques-unes de mes Pieces traduites en François. Théâtre d'un inconnu. Traduction de mon Avocat Vénitien. Celle de mon Valet de deux Maîtres. Choix des meilleures Pieces Italiennes. *Quelques mots sur cet Ouvrage. Dialogue entre un Monsieur, une Dame & moi.*

JE revins m'établir à Paris, mais je gardai un pied à terre à Versailles, j'étois intéressé à faire ma cour à mes augustes Protectrices, & à voir si la langue & la littérature Italiennes ne gagneroient pas quelques partisans parmi les jeunes Princes & les jeunes Princesses.

L'étude des langues étrangeres n'est pas comprise à la Cour de France dans les classes nécessaires à l'éducation : c'est un amusement que l'on accorde à celui qui le demande, & qui est dans le cas d'en profiter : il n'y avoit qu'un des trois Princes qui paroissoit disposé à apprendre l'I-

talien ; M. l'Abbé de Landonviller, de l'Académie Françoife, fut chargé de ce foin. Il employa fa *maniere d'apprendre les Langues*, imprimée en 1768 ; il y réuffit à merveille, & le Prince fit des progrès admirables.

J'étois fans emploi & fans occupation ; pendant mes trois années de fervice à la Cour je n'avois rien fait, & je cherchois l'occafion d'employer mon tems utilement : M. de la Place & M. Favart, deux membres de notre ancienne *Dominicale*, me propoferent une nouvelle fociété littéraire ; c'étoit un pique-nique à l'épée de bois, vis-à-vis les Galeries du Louvre ; on s'y raffembloit une fois par femaine, on y étoit bien fervi, la compagnie étoit aimable, & nos converfations fort utiles.

Voici les noms des convives ; *M. de la Place*, *M. Coquelet de Chauffepierre*, *M. de Vefelle*, *M. Laujon*, *M. Louis*, *M. Dorat*, *M. Colardeau*, *M. du Doyez*, *M. Barthe*, *M. Vernet*, *& moi.*

Au bout de quelque tems *M. le Comte de Coigny* voulut bien honorer nos dîners de fa préfence, & augmenter l'agrément de nos entretiens ; mais nos affemblées ne durerent pas long-tems : on ne pouvoit introduire perfonne fans l'aveu général : un des affociés s'avifa d'y amener un de fes amis qui ne plaifoit pas à tout

le monde: c'étoit un homme de mérite, mais il étoit Auteur d'une feuille périodique; il avoit déplu à quelqu'un de la société, & le pique-nique finit comme la dominicale.

J'en étois fâché, car il m'étoit utile de vivre avec des personnes qui savoient parfaitement leur langue; j'aspirois dès-lors à faire quelque chose en François: je voulois prouver à ceux qui ne connoissoient pas l'Italien, que j'occupois une place parmi les Auteurs dramatiques, & je concevois qu'il falloit tâcher de réussir ou ne pas s'en méler

J'essayai de traduire quelques scenes de mon Théâtre: mais les traductions n'ont jamais été de mon goût, & le travail me paroissoit même dégoûtant sans l'agrément de l'imagination.

Plusieurs personnes étoient venues me demander mon aveu pour traduire mes Comédies sous mes yeux, d'après mes avis, & avec la condition de partager le profit: depuis mon arrivée en France jusqu'à présent, il ne s'est pas passé une seule année sans qu'un ou deux ou plusieurs traducteurs ne soient venus me faire la même proposition: en arrivant même à Paris, j'en trouvai un qui avoit le privilege exclusif de me traduire, & venoit de publier quelques-unes de ses traductions: je tâchai de les dégoûter tous également d'une entreprise, dont ils ne connoissoient pas les difficultés.

Le Théâtre d'un inconnu, *vol. in*-12, chez Duchesne, 1765, contient trois Pieces ; la premiere a pour titre la *Suivante Généreuse*, *Comédie en cinq actes en vers, imitée de la Serva Amorosa de Goldoni* ; la seconde n'est qu'une traduction littérale de la même Piece en prose. La troisieme & derniere porte le titre des *Mécontens*, qui est le même que j'avois donné à ma Piece Italienne, *I malcontenti* dont j'ai rendu compte dans la deuxieme partie de mes Mémoires : je ne sais si un François pourroit lire ces traductions d'un bout à l'autre.

Il y a une Epitre à la tête de ce volume, adressée à une Dame qui en savoit beaucoup plus que l'Auteur inconnu ; elle s'amusa à traduire mon *Avocat Vénitien*, & elle réussit mieux que les autres dans ce travail difficile & pénible ; mais elle ne fit imprimer que les deux premiers actes de sa traduction, & cet Ouvrage imparfait n'auroit pas vu le jour, si le mari, jaloux de la gloire de sa femme, ne l'eût pas, malgré elle, envoyé à la presse.

J'ai vu une traduction de mon *Valet de deux Maîtres* assez bien faite ; un jeune homme qui connoissoit suffisamment la langue Italienne, avoit rendu le texte avec exactitude ; mais point de chaleur, point de *vis comica*, & les plaisanteries Italiennes devenoient des platitudes en François.

Il parut en 1783 un livre intitulé, *Choix des meilleures Pieces du Théâtre Italien moderne*, traduit en François, avec des dissertations, & des notes, imprimé chez Morin, à la Vérité.

L'Auteur se méfia lui-même de son entreprise; car c'étoit un Ouvrage qui devoit avoir une longue étendue, & il n'a pas mis sur le frontispice *Tome premier.*

Il avance dans son Discours préliminaire que les Auteurs dramatiques Italiens *sont en état aujourd'hui de luter contre les Auteurs François*, chose très-difficile à prouver; il présente une dissertation sur les Spectacles, d'un Auteur moderne Italien qui n'a fait que copier les anciens, & commence le choix de ses traductions par une de mes Pieces.

Cette préférence me fait beaucoup d'honneur, mais je suis forcé de dire ici ce que j'ai dit au Traducteur lui-même; il a mal choisi, car si on devoit me juger par cette Piece, on ne pourroit pas concevoir une idée avantageuse de moi.

C'est par *la Donna di Garbo* que le Traducducteur prétend me placer parmi les rivaux des François en Italie, & c'est précisément une de mes Pieces les plus foibles dont le fond sent furieusement le merveilleux de l'ancien Théâtre Italien; c'est une de mes Pieces où l'on trouve

le moins de correction, le moins de vraisemblance ; une Piece enfin qui avoit eu beaucoup de succès en Italie, mais qui ne faisoit que fronder le mauvais goût, & annoncer la réforme que j'avois projettée.

L'Auteur du Choix des Pieces Italiennes s'est d'abord trompé dans la traduction du titre ; ce n'est ni la *docte intrigante*, ni la *femme accorte*, comme on lit dans sa traduction ; *una donna di garbo*, est en Italien *une brave femme*, & c'est sous ce titre que je l'ai présentée, & que j'en ai rendu compte dans la deuxieme partie de ces Mémoires.

Il est vrai que l'Actrice principale de cette Piece est intrigante & adroite ; mais elle paroît aux yeux des personnages de la Comédie une brave femme, & c'est d'après cette apparence que par une espece d'ironie, je lui ai donné le titre de brave femme.

J'aurois pardonné au Traducteur, s'il avoit annoncé, que ses deux titres corrigeoient le mien, & j'aurois mieux aimé qu'il se donnât plus de liberté dans sa traduction pour la rendre plus lisible & plus supportable en François ; mais ayant rendu le texte mot pour mot, il est tombé dans l'inconvénient d'une diction triviale & insipide.

Cet Ouvrage n'a pas eu de suite ; il ne pou-

voit pas en avoir; on ne peut faire connoître le génie de la littérature étrangere, que par les pensées, par les images, par l'érudition; mais il faut rapprocher les phrases, & le style du goût de la nation pour laquelle on veut traduire.

Les leçons que je pouvois donner aux autres, je les appliquois à moi-même: il ne faut pas traduire, il faut créer, il faut imaginer, il faut inventer: je n'étois pas encore en état de hasarder une Piece en François, mais je pouvois essayer, tâtonner; je cherchois des sujets qui pussent me fournir quelque nouveauté, & j'ai cru un jour l'avoir trouvé, & je me suis trompé; j'étois invité à dîner chez une Dame très-aimable, mais dont le ménage étoit mystérieux: j'y vais à deux heures, & je la trouve auprès du feu avec un Monsieur à cheveux longs, qui n'étoit ni Conseiller au Parlement, ni au Châtelet, ni à la Cour des Aides, ni à la Chambre des Comptes, ni Maître de Requêtes, ni Avocat, ni Procureur.

Madame me présente à Monsieur par mon nom; Monsieur fait semblant de vouloir se lever; je le prie de ne pas se déranger: il reste sans difficulté sur la bergere qu'il occupoit.

Je vais rendre compte de notre conversation, & pour éviter le *dit-il*, le *dit-elle*; je vais établir un petit dialogue entre *Monsieur*, *Madame* & *moi*.

MADAME.

Monſieur, vous devez connoître M. Goldoni de réputation.

MONSIEUR.

N'eſt-ce pas un Auteur Italien ?

MADAME.

Oui, Monſieur, c'eſt le Moliere de l'Italie. (*Il faut pardonner l'exagération à une femme honnête & polie*).

MONSIEUR.

C'eſt ſingulier : eſt-ce que Monſieur s'appelle Moliere auſſi ?

MADAME, *en riant.*

Ne vous ai-je pas dit qu'il s'appelloit Monſieur Goldoni.

MONSIEUR.

Eh bien, Madame, y a-t-il de quoi rire ? L'Auteur François ne s'appelloit-il pas Poquelin de Moliere, pourquoi un Italien ne pour-

roit-il pas s'appeller Goldoni de Moliere ? (*En ſe retournant vers moi*) Madame a de l'eſprit, mais elle eſt femme, elle veut toujours avoir raiſon ; mais je la corrigerai.

MADAME, *d'un ton bruſque.*

Allons, allons, taiſez-vous.

MONSIEUR, *à Madame.*

Vous êtes aimable, admirable, divine. (*En ſe retournant vers moi*). Monſieur, vous êtes Auteur, vous êtes Italien ; vous devez connoître une Piece Italienne... Une Piece... que je vais vous nommer. C'eſt... C'eſt... J'ai oublié le titre... Mais c'eſt égal. Il y a dans cette Comédie un Pantalon... Il y a... un Arlequin... Il y a un Docteur, un Briguelle. Vous devez ſavoir ce que c'eſt.

MOI.

Si Monſieur n'a pas d'autres renſeignemens à me donner...

MADAME.

Meſſieurs, nous ſommes ſervis ; allons dîner.

Monſieur offre ſon bras à Madame, elle prend le mien.

MONSIEUR.

MONSIEUR.

Vous me refusez, Madame ; je ne vous adore pas moins. (*Nous nous mettons à table. Monsieur se place à côté de Madame, & s'empare de la grande cuiller*).

MONSIEUR.

Comment, Madame, vous donnez de la soupe au pain à un Italien?

MADAME.

Que falloit-il donner à votre avis?

MONSIEUR, *en servant la soupe.*

Du maccaroni, du maccaroni. Les Italiens ne mangent que du maccaroni.

MADAME.

Vous êtes singulier, Monsieur de la Clo. . .

MONSIEUR, *à Madame.*

Paix.

MADAME, *un peu fâchée.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? Vous êtes bien groſſier aujourd'hui.

MONSIEUR.

Paix, ma belle ; paix, mon adorable.

MOI.

Eſt-ce que je ne pourrois pas ſavoir le nom de celui avec qui j'ai l'honneur de dîner ?

MONSIEUR, *à moi.*

C'eſt inutile, Monſieur ; je ſuis ici *incognitò.*

MADAME.

Qu'appellez-vous *incognito*, Monſieur de la Cloche ?...

Vous n'êtes ici ni à l'auberge, ni dans un mauvais lieu. On vient chez moi honnêtement comme par-tout ailleurs, & j'eſpere bien que ce ſera la derniere fois que vous y mettrez les pieds.

Cette femme qui étoit très-décente & très-ſenſible, mais qui avoit malheureuſement quelque choſe à ſe reprocher, ſe crut offenſée par le propos du jeune étourdi ; elle fond en larmes ; elle ſe trouve mal. Sa femme-de-chambre vient à ſon ſecours ; elle la ramene dans l'appartement. Monſieur veut la ſuivre, on lui ferme la porte au nez.

Je quitte la table ; il faiſoit froid, je vais me chauffer dans le ſallon. Monſieur, piqué à ſon tour, ſe promenoit en long & en large, ſe jettant tantôt ſur l'ottomanne, tantôt ſur les fauteuils & ſur les bergeres ; c'étoit un meurtre de le voir gâter avec ſa chevelure des meubles très-élégans.

Je ne ſavois quel parti prendre ; je n'avois pas dîné ; j'adreſſe la parole à Monſieur pour ſavoir s'il comptoit reſter ou partir. Vous êtes bien heureux, me dit-il, vous autres Italiens, vos femmes ſont vos eſclaves ; nous les gâtons ici, nous avons tort de les flatter, de les ménager.

Monſieur, lui dis-je, les femmes ſont reſpectées en Italie comme en France, ſur-tout quand elles ſont aimables comme celle-ci. — Elle eſt fâchée. — J'en ſuis pénétré ; je ſuis au déſeſpoir. — Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, reprend-il, vous la verrez bientôt revenir.

Il va à la porte de la chambre, il frappe, il crie ; la porte s'ouvre, c'eſt la femme-de-chambre. Ma maitreſſe, dit-elle, eſt couchée, elle ne verra plus perſonne aujourd'hui ; elle referme la porte, & bleſſe la main du Robin qui vouloit entrer.

Il peſte, il menace, puis ſe tournant vers moi ; allons, dit-il, allons dîner quelque part. J'en avois beſoin autant que lui ; nous ſortons enſemble, nous traverſons le Palais-Royal. Monſieur voit deux griſettes ſe promener dans les boſquets ; il veut les ſuivre, il m'engage d'aller avec lui ; je refuſe ; il les ſuit tout ſeul ; il me plante-là, & je vais dîner chez le Suiſſe, bien content d'en être débarraſſé.

Je ne manquai pas de placer cet original ſur mes tablettes, non pas pour l'expoſer ſur la ſcene ; mais pour remplir quelque vuide dans la converſation,

CHAPITRE XI.

Converſation du lendemain avec la Dame du Chapitre précédent. Les Amours de Zelinde & Lindor, la Jalouſie de Lindor, les Inquiétudes de Zelinde; les Amans timides, le bon & mauvais Génie, *Piece à machines, en cinq Actes. Son hiſtoire. Son extrait. Son ſuccès.*

J'ENVOYAI voir le lendemain comment ſe portoit la Dame chez laquelle je n'avois pas dîné : elle ſe portoit bien, & me fit prier d'aller la voir, j'y fus le même jour; elle me fit des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé la veille, & je la trouvai fort contente de s'être débarraſſée d'un homme qui lui déplaiſoit; c'étoit un Provençal, qui prétendoit avoir des droits ſur une perſonne qui étoit née dans un fief de ſon illuſtre famille.

Comme cette Dame étoit d'une Province méridionale de la France, elle avoit beaucoup de facilité pour la prononciation Italienne, & aimoit paſſionnément cette langue.

Notre converſation tomba ſur le Théâtre de la Comédie Italienne de Paris ; elle étoit fâchée que je l'euſſe quitté, & me rappella quelques-unes de mes Pieces à canevas, qui lui avoient fait grand plaiſir.

Elle me parla entr'autres de trois Pieces qui effectivement avoient eu du ſuccès. *Les Amours d'Arlequin & de Camille, la Jalouſie d'Arlequin* & *les Inquietudes de Camille.* Trois Pieces qui étoient la ſuite l'une de l'autre, & qui formoient une eſpece de Roman comique, partagé en trois parties, dont chacune renfermoit un ſujet iſolé & achevé.

Cette Dame qui avoit de l'eſprit, de l'intelligence & du goût, me fit voir que j'avois tort de perdre trois Pieces qui auroient pu me faire beauboup d'honneur, ſi elles étoient dialoguées ; je l'écoutai, je la remerciai, & je profitai de ſes avis.

On me demandoit des Comédies en Italie ; j'écrivis en totalité les trois canevas ci-deſſus ; mais comme dans la troupe qui devoit les jouer, il n'y avoit pas un Arlequin du mérite de *Carlin*, ni de celui de *Sacchi*, j'annoblis le ſujet ; je remplaçai l'*Arlequin* & la *Soubrette* par deux perſonnes d'un moyen état, réduites à ſervir par des circonſtan ces malheureuſes, & j'intitulai ces trois Pieces, *les Amours de Zelinde & Lindor ;*

la Jalousie de Lindor, & *les Inquietudes de Zelinde.*

Ces trois Comédies n'eurent pas à Venise un succès éclatant ; mais elles furent assez bien reçues du Public éclairé, plus content de la composition que de l'exécution : je ne connoissois pes les Acteurs qui devoient les jouer ; on avoit fait la distribution des rôles comme l'on avoit pu, & il n'y a pas en Italie les doubles, & les triples comme à Paris pour adapter les caracteres à ceux qui sont le mieux en état de les soutenir.

Même aventure arriva à une autre Piece que j'envoyai dans le même pays & dans la même année ; c'étoit en Italien *Gliamanti timidi ou l'imbroglio de due ritratti* : les Amans timides, ou l'équivoque des deux portraits.

Cette Comédie en deux actes, qui sous le titre du *Portrait d'Arlequin*, avoit fait beaucoup de plaisir à la Comédie Italienne à Paris, ne réussit pas de même à Venise.

Voilà quatre Pieces qui avoient plu en France & qui avoient mal réussi en Italie : elles étoient pourtant de l'Auteur qui avoit eu le bonheur de plaire pendant long-tems dans son pays ; mais cet Auteur étoit en France, & ses Ouvrages commençoient à se sentir des influences du cli-

mat ; le génie étoit le même, mais le ſtyle & la tournure étoient changés.

J'étois fâché de ne pouvoir pas contenter mes compatriotes qui m'aimoient toujours, & qui ne ceſſoient pas de jouer mes Pieces anciennes, & de m'en demander de nouvelles.

Je ſavois que depuis mon départ les troupes de Veniſe avoient ſouffert des changemens qui avoient altéré ce zèle, cette méthode qu'on avoit ſuivi ſous mes yeux, & que le ſuccès d'une Piece de caractere ou à ſentiment n'étoit plus auſſi sûr qu'il l'étoit de mon tems ; j'imaginai d'envoyer une Piece dans un genre qui n'étoit pas tout à-fait le mien, & je réuſſis on ne peut davantage.

Dans le courant des deux années de mon engagement avec les Comédiens Italiens, j'avois préſenté à leur aſſemblée une Piece à ſpectacle qui avoit pour titre *le bon & le mauvais Génie.*

On ne trouva rien à redire ſur ce ſujet qui étoit à la fois moral, critique & divertiſſant ; mais on ſe récria contre les décorations qui étoient néceſſaires, & qui auroient coûté cent écus en Italie, & mille écus peut-être à Paris.

L'Opéra-Comique croyoit la dépenſe inutile pour les Italiens, & ceux-ci qui partageoient

avec les autres n'étoient pas fâchés de l'épargne.

On lit dans l'Almanach des Spectacles de Paris, à l'article *le bon & le mauvais Génie, Piece à spectacle en cinq actes non représentée* : je ne sais par quel hasard une Comédie qui n'avoit pas même été reçue se trouve dans ce Catalogue ; c'est apparemment une galanterie du Rédacteur de cet Almanach qui a voulu, pour me faire honneur, annoncer les vingt-trois Pieces que j'avois composées pour les Italiens en deux années de tems.

Je savois que la *Féerie* avoit repris à Venise son ancien crédit, & je crus le bon & le mauvais Génie un sujet encore plus adapté au goût de l'Italie qu'à celui de la France.

J'hésitai long-tems cependant avant que de me déterminer à l'envoyer ; je me faisois conscience de flatter le mauvais goût dans le pays, où j'avois beaucoup travaillé pour en établir un bon; mais le peu de succès de mes dernieres Pieces m'avoit donné du chagrin, je voulois plaire encore une fois à mes compatriotes, je cédai à la tentation, & je profitai de la circonstance.

Cette Comédie d'ailleurs ne donnoit pas dans les extravagances des ancienne Pieces à machines : il n'y avoit de merveilleux que les deux Génies qui faisoient passer les Acteurs en très-

peu d'inſtans d'une région à l'autre ; tout le reſte étoit dans la nature ; en voici un extrait fort ſuccint, mais ſuffiſant pour en faire connoître l'intention & la marche.

Arlequin & Coralline ouvrent la ſcene : ils viennent de ſe marier enſemble ; ils ſont très-heureux, très-contens ; le bon Génie paroît ; c'eſt lui qui a fait conſentir l'oncle de Coralline à ce mariage, c'eſt lui qui leur a fait accorder en dot le bois qu'ils habitent dans le pays Bergamaſque : il les exhorte à être ſages, honnêtes & modérés dans leurs deſirs ; il les aſſure en tout tems de ſa protection, de ſon aſſiſtance, & les quitte.

Le mauvais génie paroît à ſon tour ; il trouve les deux mariés malheureux, il les plaint, il leur trace le tableau des plaiſirs du monde ; il les gagne, il leur fournit de l'argent, il les engage à aller à Paris, il fait venir une voiture ; Arlequin & Coralline montent dedans ; les voilà partis, & le premier acte finit.

Au deuxieme acte, on voit les deux Epoux à Paris ; ils en ſont enchantés, mais Coralline eſt jolie, les François ſont galans, & Arlequin eſt jaloux.

Ils quittent la France ; le troiſième acte ſe paſſe à Londres. Le ſérieux des Anglois leur déplaît, la populace les effraye, le brouillard les

incommode, ils quittent Londres pour aller à Venise.

C'est dans cette Ville que se passe le quatrieme acte. Arlequin débute mal; il veut monter dans une gondole, il tombe dans le canal, & court le risque de se noyer. Coralline se plaît à l'usage du masque, à la liberté des femmes dans ce pays-là. Arlequin de son côté y prend du goût aussi; il aime le jeu; dans le tems où je composai cette Piece les jeux n'étoient pas défendus à Venise, & la redoute n'étoit pas supprimée; Arlequin joue, il perd son argent, il est au désespoir; Coralline en a encore assez pour partir; mais fatigués, ennuyés de courir le monde, Coralline & Arlequin prennent le parti de revenir chez eux, de se contenter de leur premier état, & de renoncer aux plaisirs dangereux.

Les voilà au dernier acte dans leur bois, très-contens d'y être revenus, & se proposant bien de ne plus le quitter; le seul desir qui leur reste, est celui de revoir le bon Génie; ils l'appellent, mais au lieu du bon c'est le mauvais Génie qui paroît, qui tâche de les séduire de nouveau, en leur offrant de l'argent; les bonnes gens le refusent, le méprisent; l'esprit malin est obligé de quitter prise, & s'en va.

C'est alors que le bon Génie reparoît; il em-

braſſe ſes protégés, il les amene au temple de la félicité, & c'eſt par cette décoration que la Piece finit.

Il y a dans les actes deuxieme, troiſieme & quatrieme aſſez de mouvement & d'intrigue, de petits tableaux & de légeres critiques.

Le fond du ſujet de la Piece eſt le combat des paſſions; dans le premier acte, c'eſt le vice qui l'emporte, dans le dernier, c'eſt la vertu qui triomphe.

Cette Piece eut à Veniſe le plus grand ſuccès; elle ſoutint toute ſeule le Théâtre de Saint Jean-Chriſoſtôme, pendant trente ou quarante jours de ſuite; elle avoit fait l'ouverture du carnaval, & elle en fit la clôture.

CHAPITRE XII.

Mon neveu Professeur de Langue Italienne à l'Ecole Royale-Militaire, & quelque tems après, Secrétaire-Interprête au Bureau de la Corse. Départ de M. Gradenigo, Ambassadeur de Venise. Suppression des entrées publiques des Ambassadeurs Ordinaires. M. le Chevalier Mocenigo, nouvel Ambassadeur de Venise.

JE m'amusois à Paris en parcourant les beautés de la Ville, & en donnant tous les jours quelques heures à mon cabinet, mais ce qui m'occupoit plus sérieusement, c'étoit mon neveu.

Je l'avois amené en France avec moi, sachant combien les voyages sont utiles à l'éducation, quand on donne à un jeune homme les moyens d'apprendre, & que l'on veille sur sa conduite.

Je ne pensois pas en arrivant à Paris que j'y fixerois ma demeure; mais ayant décidé d'y rester, il falloit tâcher d'y donner un état au fils de mon frere, que j'aimois comme mon propre enfant; il étoit honnête & docile, il

avoit fait ſes études à Veniſe ; il étoit ſuſceptible de quelque bon emploi ; je n'étois pas aſſez riche pour lui acheter une charge, & je voulois éviter, s'il étoit poſſible, le déſagrément de lutter les emplois de grace contre les François.

Il y avoit à l'Ecole Royale Militaire un Profeſſeur de Langue Italienne ; *M. Conti* qui occupoit cette place étoit mon ami ; il deſiroit de ſe retirer, mais on n'accordoit la penſion de retraite qu'au bout de vingt années de ſervice, & M. Conti n'étoit pas dans le cas de la demander ; l'emploi étoit bon ; c'étoit un bel état pour un jeune homme ; j'aurois bien deſiré que mon neveu pût l'obtenir, mais il y avoit des difficultés à ſurmonter.

J'implorai la protection de Madame Adélaïde de France ; cette Princeſſe me recommanda à M. le Duc de Choiſeul ; en quinze jours de tems M. Conti eut la penſion, & mon neveu la place.

C'eſt par cette occaſion que je vis à mon aiſe, & à pluſieurs repriſes ces deux établiſſemens dignes de la magnificence des Monarques François, l'Ecole Royale Militaire, & l'Hôtel des Invalides, le berceau & le tombeau des défenſeurs de la Patrie.

On éleve dans le premier la nobleſſe qui ſe deſtine au métier des armes, & on ſoulage dans le ſecond l'âge, le ſervice & les ſuites malheu-

reuſes de la guerre; les arts, les ſciences, l'éducation la plus utile forment les hommes dans l'un; les ſoins, le repos, les commodités de la vie, les récompenſent dans l'autre; la fondation de ce dernier monument eſt du regne de Louis XIV; celle de l'autre eſt du regne de Louis XV.

L'Hôtel des Invalides eſt décoré d'un temple magnifique qui tiendroit à Rome une place honorable; & les quatre grands réfectoires des Soldats ſont auſſi curieux à voir que les cuiſines où l'on prépare les alimens pour ces bonnes gens.

C'étoit un plaiſir pour moi d'aller paſſer quelques jours dans ces deux Maiſons Royales, qui ſe touchent de près, & dont je connoiſſois les Gouverneurs & les principaux employés; mais au bout de vingt-deux mois que mon neveu y fut placé, on fit des changemens conſidérables à l'Ecole Royale Militaire; on envoya les claſſes des humanités au College de la Fléche, & on ſupprima tout-à-fait celle de la Langue Italienne; ce ne fut pas la faute du Profeſſeur; au contraire il fut récompenſé, on lui donna ſix cens francs de penſion.

Quelqu'un m'aſſura que M. le Duc de Choiſeul étoit prévenu de ces changemens projettés lorſqu'il y plaça mon neveu, & que ce n'étoit que

pour nous procurer ce petit bénéfice qu'il nous avoit accordé un emploi qui ne devoit pas subsister.

Ce Ministre, en me regardant comme un protégé de Mesdames, avoit beaucoup de bonté pour moi; il me fit l'honneur de me dire lorsque j'allai chez lui pour le remercier: voilà les affaires de votre neveu en bon train, comment vont les vôtres? Je lui dis que je jouissois d'un traitement de 3600 liv de rente; il se mit à rire; *ce n'est pas avoir un état*, me dit-il; *il vous faut bien autre chose; on aura soin de vous;* cependant je n'ai rien eu davantage, c'est ma faute peut-être; mais je reviens à mon refrain; j'étois à la Cour, & je n'étois pas courtisan.

Mon neveu, qui étoit sans occupation, travailloit avec moi en attendant que le sort le pourvût de quelqu'autre emploi; la maxime que j'avois adoptée, & que je lui avois inspirée de ne pas le chercher dans la foule des concurrens, rendoit la réussite plus difficile.

J'étois lié à Versailles avec M. Genet, chef & Directeur du Bureau des Interprêtes, auquel il avoit donné une forme nouvelle & une consistance solide, & dont il étoit devenu le premier Commis.

Ce pere de famille respectable, qui partageoit son tems entre les affaires de son état & l'éducation

cation de ses enfans, se souvenant d'un petit service que j'avois eu le bonheur de lui rendre, saisit l'occasion de m'en récompenser.

Depuis que la France avoit fait l'acquisition de la Corse, on avoit établi à Versailles un Bureau pour toutes les affaires en général de cette Isle; il falloit un Interprete qui sût bien les deux langues; le premier Commis s'adressa à Monsieur Genet pour en avoir un; mon digne ami se souvint de moi, il proposa mon neveu, qui fut accepté & installé sans difficulté.

Ce jeune homme paroissoit destiné à rencontrer par-tout des réformes & des suppressions. Le Bureau de la Corse fut démembré quelque tems après : les affaires de Finance furent données au Contrôleur Général, & l'administration civile passa au Bureau de la Guerre.

C'est-là où l'Interprete est resté : on a annexé cette inspection au Bureau de M. Campi, premier Commis pour les affaires contentieuses. Mon neveu tâche de s'y rendre utile : il a le bonheur de ne pas déplaire à ses Supérieurs, & il a des preuves de leur bonté : si mon voyage en France ne m'avoit produit que l'établissement de cet enfant chéri, je m'applaudirois toujours de l'avoir entrepris.

J'étois attaché à la France par inclination; je le devins encore plus par reconnoissance;

M. le Chevalier Gradenigo, Ambaſſadeur de Veniſe, tout intéreſſé qu'il étoit à me faire goûter les propoſitions de ſes compatriotes, trouva juſte ma réſiſtance, & ſe chargea de me juſtifier vis à-vis ſes amis & mes protecteurs.

Ce Miniſtre touchoit à la fin de ſa Commiſſion; la période des Ambaſſades de la République eſt fixée à quatre années. M. Gradenigo étoit aimé de la Cour & du Miniſtere François; on auroit deſiré qu'il reſtât davantage; le Roi étoit diſpoſé à le redemander; le Miniſtre alloit expédier un courier. L'Ambaſſadeur pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, ne pouvoit pas y conſentir; les loix de la République ſont immuables; le ſucceſſeur étoit en route; M. Gradenigo devoit partir, & les préparatifs de ſon audience de congé étoient bien avancés.

M. le Duc de Choiſeul, Miniſtre des Affaires Étrangeres, voyoit que cette cérémonie étoit coûteuſe, gênante, & tout-à-fait inutile; le Roi penſoit de même. M. Gradenigo fut armé Chevalier par Sa Majeſté ſans la pompe ordinaire, & fit ſes viſites à la Famille Royale & aux Princes du Sang en particulier.

C'eſt l'époque de la ſuppreſſion des Audiences publiques pour les Ambaſſadeurs ordinaires.

Cet Ambaſſadeur fut relevé par M. le Chevalier Sébaſtien Mocenigo, qui venoit d'Eſpa-

gne où la République de Veniſe l'avoit envoyé pour ſa premiere Ambaſſade ; il étoit d'une illuſtre famille, très-ancienne & très-riche ; il avoit de l'eſprit, de l'intelligence, il étoit aimable, bon Muſicien, avec une voix charmante. Mais .... Il eſſuya des déſagrémens qu'il n'avoit peut-être pas mérités.

CHAPITRE XIII.

Ma correſpondance avec les Entrepreneurs de l'Opéra à Londres. Victorine, *Opéra-Comique.* Le Roi à la chaſſe, *autre Opéra-Comique pour Veniſe. Quelques détails ſur les Acteurs & ſur les Auteurs de l'Opéra - Comique de Paris. Projet d'une petite Piece en deux Actes.*

ON me demandoit à Londres ; c'eſt le ſeul pays qui puiſſe diſputer en Europe la primauté à Paris : j'aurois été bien aiſe de le voir ; mais j'entendois parler de grands mariages à Verſailles ; j'avois aſſiſté à tous les convois de la Cour, je voulois m'y trouver dans le tems des réjouiſſances.

D'ailleurs ce n'étoit pas le Roi d'Angleterre qui me demandoit, c'étoit les Directeurs de l'Opéra qui vouloient m'attacher à leur Spectacle.

Je tâchai cependant de tirer parti de l'opinion avantageuſe qu'ils avoient de moi ; je donnai de bonnes raiſons pour faire agréer mes excuſes,

& je leur offris mes ſervices ſans l'obligation de quitter la France.

Mes propoſitions furent acceptées ; on me demanda un Opéra-Comique nouveau, & on me chargea de raccommoder tous les vieux Drames, qu'ils avoient choiſis pour le courant de l'année.

On ne parla pas de la récompenſe, je n'en fis pas mention non plus, je travaillai ; les Anglois furent contens de moi ; je fus très-ſatisfait de leur honnêteté.

Cette correſpondance eut lieu pendant pluſieurs années ; elle ne ceſſa que lorſque les Directeurs céderent à d'autres leur entrepriſe, & je reçus à cette occaſion une marque bien certaine de leur ſatisfaction, car ils me payerent un Opéra dont ils n'étoient plus dans le cas de ſe ſervir ; cette direction étoit entre les mains de femmes, & les femmes ſont aimables partout.

L'Ouvrage le plus agréable & le mieux ſoigné que je leur envoyai, étoit à mon avis un Opéra-Comique, intitulé *Victorine* ; j'en reçus de Londres des complimens & des remerciemens ſans fin. M. Piccini chargé de la muſique de cet Ouvrage, écrivit de Naples, qu'il n'avoit jamais lu de Drame-Comique qui lui eût fait autant de plaiſir, mais le ſuccès ne répondit

pas à la prévention des Directeurs, ni à la mienne.

Il faut bien des beautés réunies pour faire réussir une Piece, & le plus petit inconvénient peut la faire tomber.

Je fus plus heureux à Venise où j'avois envoyé presqu'en même tems un Opéra-Comique, sous le titre *du Roi à la chasse* : le sujet de cette Piece étoit le même que celui du Roi & le Fermier de M. Sedaine, & de la Partie de Chasse d'Henri IV de M. Collé.

Les Ouvrages de ces deux Auteurs François paroissoient avoir imité le Roi & le Meunier, Comédie Angloise de Mansfield, mais la source véritable de tous ces sujets se trouve dans l'Alcaïde de Zalamea, Comédie Espagnole de Calderon.

Dans la Piece de l'Auteur Espagnol, il y a beaucoup d'intrigue; une Fille violée, un Pere vengé, un Officier étranglé, & l'Alcaïde est juge & partie, & Bourreau en même tems.

Dans celle de l'Auteur Anglois on trouve de la philosophie, de la politique, de la critique, mais trop de simplicité & très-peu de jeu.

L'Auteur de la Partie de Chasse d'Henri IV en a fait un Ouvrage très-sage & très-intéressant; il suffit qu'il y soit question de ce bon Roi, pour qu'il plaise aux François, & soit approuvé de tout le monde.

M. Sedaine y a mis plus d'action, plus de gaieté: je vis le Roi & le Fermier à sa premiere représentation, j'en fus extrêmement content, & je le voyois avec douleur prêt à tomber; il se releva peu-à-peu, on lui rendit justice; il eut un nombre infini de représentations, & on le voit encore avec plaisir.

Il faut dire aussi que M. Sedaine a été bien secondé par le Musicien; je ne me vante pas d'être connnoisseur, mais mon oreille est mon guide.

Je trouve la musique de M. Monsigny expressive, harmonieuse, agréable: ses motifs, ses accompagnemens, ses modulations m'enchantent, & si j'avois eu des dispositions pour composer des Opéra-Comiques en François, ce Musicien auroit été un de ceux à qui je me serois adressé.

Mais je n'y conçois rien; j'ai fait quarante ou cinquante Opéras-Comiques pour l'Italie, j'en ai fait pour l'Angleterre, pour l'Allemagne, pour le Portugal, & je ne saurois en faire un pour Paris.

Tantôt je vois à ce Spectacle des Drames sérieux, des Drames larmoyans porter le titre de Comédie, & les Acteurs pleurer en chantant & sanglotter en mesure; tantôt des Pieces affichées sous le titre de *Parades*, & qui le se-

roient effectivement ſans le preſtige de la muſique, & le jeu charmant des Acteurs.

Tantôt je vois aller aux nues des bagatelles qui ne promettoient rien, tantôt tomber des Pieces bien faites, parce que le ſujet n'eſt pas aſſez triſte pour faire pleurer, ou n'eſt pas aſſez gai pour faire rire.

Quels ſont les préceptes de l'Opéra-Comique? Quelles ſont ſes regles? Il n'y en a point; c'eſt par routine que l'on travaille, je le ſais par expérience, on doit me croire, *experto crede Roberto.*

Me dira-t-on que les Opéras-Comiques Italiens ne ſont que des farces indignes d'être miſes eu comparaiſon avec les poëmes de ce nom en France? Que ceux qui entendent la Langue Italienne ſe donnent la peine de parcourir les ſix volumes qui renferment la collection de mes Ouvrages en ce genre, & l'on verra peut-être que le fond & le ſtyle ne ſont pas ſi mépriſables.

Ce ne ſont pas des Drames bien faits; ils ne peuvent pas l'être: je ne me ſuis jamais aviſé d'en faire par goût, par choix; je n'y ai travaillé que par complaiſance, & quelquefois par intérêt. Quand on a un talent, il faut en tirer parti; un Peintre en hiſtoire ne refuſera

pas de peindre un magot, s'il en eſt bien payé.

Malgré cette eſpece d'averſion que j'ai pour l'Opéra-Comique, j'avoue que ceux de la Comédie Italienne de Paris me font un plaiſir infini.

Je reconnois la ſupériorité des Auteurs François dans ce genre comme dans tous les autres. M. Marmontel, M. Laujon, M. Favart, M. Sedaine, M. d'Hell ont donné à l'Opéra-Comique toute la perfection dont il étoit ſuſceptible.

Meſſieurs Philidor, Monſigni, Duni, Gretri, Martini, Deſéides, les ont ornés d'excellente muſique, & M. Piccini a dernierement donné de nouvelles preuves de la ſupériorité de ſes talens ſur des paroles de M. ſon fils.

Les Acteurs augmentent tous les jours en nombre, en zele & en mérite; M. Clairval eſt toujours le même; c'eſt un Acteur immortel; Madame Trial a remplacé avec tous les agrémens poſſibles Madame la Ruette: Mademoiſelle Colombe, & Mademoiſelle Adeline ſa ſœur, l'une par ſa belle voix, l'autre par la fineſſe de ſon jeu, font honneur à l'Italie où elles ont eu la naiſſance: Madame du Gazon fait les délices de ce Spectacle; Mademoiſelle Deſbroſſes marche à grands pas ſur ſes traces; & Mademoiſelle Renaud âgée de quinze ans

vient, par la perfection de son chant & par ses graces naturelles, d'enrichir ce Spectacle, & annonce des dispositions pour l'action qui ne peuvent se développer qu'avec le tems.

J'ai assisté il y a un an au début de Mademoiselle Rinaldi; elle a été beaucoup applaudie; le Journal de Paris en a dit le lendemain tout le bien possible; elle a été reçue aux appointemens, & depuis son début, on ne l'a pas vue paroître une seule fois sur la scene: la quantité de débutantes reçues en pourroit être la cause, mais il est à espérer, que Mademoiselle Rinaldi remplira à son tour un des emplois de la Comédie, & qu'on rendra justice à ses talens, à ses mœurs & à sa conduite.

Le Théâtre Italien est aussi heureux en Acteurs qu'en Auteurs, & les uns & les autres sont bien traités & bien récompensés: les Poëtes & les Musiciens jouissent du droit du neuvieme de la recette pour une Piece en cinq Actes ou en trois. Du douzieme pour une Piece en deux Actes, & du dix-huitieme pour une Piece en un Acte. De plus, on a fondé à la Comédie Italienne, deux pensions annuelles, une pour l'Auteur des paroles, l'autre pour l'Auteur de la musique qui ont le plus mérité.

Il y a à ce Spectacle un autre agrément considérable pour les Auteurs; c'est qu'ils ne per-

dent jamais leurs droits ſur leurs Pieces ; ils jouiſſent toujours du partage ſtatué ; ils donnent des billets *gratis* à chaque repréſentation de leurs Ouvrages, & les Pieces qui n'ont pas été refuſées du Public, ſont placées dans le Répertoire de la ſemaine, de maniere qu'elles ne tombent jamais.

Vu ces avantages, j'ai été tenté plus d'une fois de céder aux ſollicitations de quelques Muſiciens qui me demandoient ſouvent, très-ſouvent, & preſque tous les jours, quelque Ouvrage pour l'Opéra-Comique ; après avoir vu, revu, & bien examiné, je croyois pouvoir ſaiſir la routine qui étoit néceſſaire pour plaire aux François, & j'eſſayai de compoſer une petite Piece en deux Actes, intitulée la *Bouillotte.*

Ce mot ne ſe trouve dans aucun Dictionnaires ; mais il eſt très-connu à Paris ; c'eſt un jeu de cartes, c'eſt un *brelan* à cinq, dont les tours ne ſont ni fixes, ni marqués. Celui qui perd *ſa cave* ſort, & eſt remplacé par un autre ; il y a ordinairement dans ces parties de *Bouillotte* trois ou quatre perſonnes qui ne jouent pas d'abord, qui attendent la ſortie des malheureux pour entrer en jeu, & les uns & les autres ſortent ſucceſſivement. Ce mouve-

ment perpétuel, & la quantité de monde intéressé à la même partie, causent une espece de bouillonnement qui a fourni le nom de *Bouillotte*. Vous verrez dans le Chapitre suivant quelle étoit la Piece que j'avois imaginée.

CHAPITRE XIV.

Extrait de la Bouillotte. *Raiſons qui m'ont empêché de la donner.*

VOICI le ſujet de la Piece. Madame de la Biche eſt la femme d'un Négociant, elle eſt riche, elle eſt volontaire & joueuſe dans l'ame. Iſabelle ſa fille déteſte le jeu ; mais faute de joueurs, elle fait quelquefois la partie de ſa mere, & profite de l'occaſion pour voir un jeune homme qui eſt de la ſociété de Madame, & pour lequel Iſabelle nourrit une paſſion innocente.

Madame de la Biche reçoit beaucoup de monde chez elle ; les uns y vont pour jouer, les autres pour faire leur cour à la Demoiſelle ; mais il faut que, bon gré malgré, tout le monde joue. Madame ne fait que faire de gens qui bâillent & qui font bâiller.

Il y a des joueurs de toute eſpece ; le beau joueur, le mauvais joueur, le joueur noble, le joueur ſerré, & le flegmatique qui emporte l'argent de tout le monde.

Quand Iſabelle n'eſt pas de la partie, ſa mere la fait aſſeoir auprès d'elle ; mais ſi elle perd, c'eſt la fille qui lui porte malheur, & la renvoie.

Le jeune homme amoureux, tâche alors de perdre bien vîte ſon argent, il cede ſa place, va rejoindre la Demoiſelle à la cheminée, & la mere échauffée au jeu, ne prend pas garde à ceux qui s'échauffent autrement.

Les événemens du jeu fourniſſent des ſujets variés pour placer des airs ; pendant qu'on mêle, on cauſe & on chante ; la Demoiſelle & le jeune homme ont des ſituations intéreſſantes pour chanter, & le jeu va ſon train ſans ennuyer les Spectateurs.

Enfin, on vient annoncer à Madame qu'elle eſt ſervie. Tout le monde ſe leve pour aller ſouper ; les propos de jeu d'un côté, les tendres expreſſions de l'autre, font ſortir tout le monde en chantant, & le premier Acte finit.

C'eſt M. de la Biche qui ouvre le deuxieme Acte. Il eſt de retour de ſa terre ; il fait appeller Catherine, & lui demande compte du train dont il s'eſt apperçu en rentrant chez lui : la vieille femme attachée depuis long-tems à cette maiſon, inſtruit ſon Maître de l'inconduite de Madame, & du danger de la Demoiſelle.

M. de la Biche est très-piqué contre sa femme, à qui il avoit défendu le gros jeu, & tremble sur le compte de sa fille. Un voisin arrive ; c'est l'oncle de l'amoureux d'Isabelle ; il en fait la demande au pere au nom de son neveu. M. de la Biche trouve le parti convenable, il promet de donner sa fille au neveu de son ami & son voisin ; ils entendent la société qui revient, ils sortent pour terminer l'affaire entamée.

Les joueurs rentrent, & la partie recommence. Madame de la Biche se cave au plus fort ; le flegmatique met de plus devant lui un rouleau de cinquante louis ; la brelandiere ne s'effraye pas, on donne les cartes ; elle ouvre le jeu ; l'autre tient, & lui fait *va-tout*. Madame qui a un brelan d'as ne recule pas, elle tombe sur un brelan quarré, elle perd, elle en est furieuse.

Le mari arrive. Ah ! dit-elle, en le regardant, je ne m'étonne pas si j'ai perdu, voilà mon guignon, & elle sort.

Les uns la plaignent, les autres en rient. Monsieur de la Biche interroge sa fille sur son inclination ; elle l'avoue de bonne foi ; il parle au jeune homme, il fait entrer l'oncle, & le mariage est conclu.

La joueuſe en eſt informée ; elle revient, & elle a de ſon mari pour toute conſolation l'alternative de quitter le jeu pour toujours, ou d'aller vivre avec ſes parens.

Elle accepte le dernier parti, & prie ſa ſociété d'aller le lendemain faire ſa partie dans ſa maiſon paternelle. La paſſion du jeu & les extravagances des joueurs, forment le ſujet de la finale.

Voilà le canevas de la Piece que j'avois imaginée. Pourquoi ne l'ai-je pas achevée ?

Tant qu'il ne s'agiſſoit que du dialogue, je me tirois d'affaire aſſez bien, & je me croyois en état de haſarder ma proſe ſur un Théâtre où le Public avoit de l'indulgence pour les Etrangers.

Mais il falloit des airs dans un Opéra-Comique, & il falloit faire de la bonne Poéſie pour avoir de la bonne muſique. Je connoiſſois la mécanique des vers François ; j'avois ſurmonté toutes les difficultés que doit y rencontrer une oreille étrangere, & je m'étois propoſé de bons modeles à imiter. J'eſſayai, je travaillai ; je fis des couplets, des quatrins, des airs entiers, & après toutes les peines que je m'étois données, je vis que ma muſe habillée à la Françoiſe, n'avoit pas cette verve, cette grace, cette

cette facilité qu'un Auteur acquiert dans sa jeunesse, & perfectionne dans sa virilité. Je sus me rendre justice, je laissai là mon ouvrage, & je renonçai pour toujours aux charmes de la Poésie Françoise.

J'aurois pu confier mon sujet à quelqu'un qui se seroit chargé, peut-être, de la versification; mais à qui aurois-je dû m'adresser ? Un Auteur du premier ordre auroit changé mon plan; & un Auteur médiocre me l'auroit gâté.

D'ailleurs c'étoit une bagatelle, dont je ne faisois pas grand cas, & je l'avois oubliée sans peine & sans regret. C'est à l'occasion des recherches que je fais actuellement pour mes Mémoires, que fouillant dans mes paperasses, je l'ai retrouvée; & faisant part à mes Lecteurs de toutes mes productions, je crois ne devoir pas leur cacher cette espece d'avorton.

Si quelqu'un de mes Lecteurs trouve ce petit sujet digne de son attention, je le laisse le maître d'en faire ce qu'il voudra; & s'il a la bonté de me consulter, je lui dirai de bonne foi mon avis, au risque même de lui déplaire, ce qui m'est arrivé plusieurs fois en pareilles circonstances.

Gardez-vous, mes amis, de ces jeunes gens, de ces Auteurs médiocres qui viennent vous consulter; ce ne sont pas des conseils qu'ils

vous demandent, ce ſont des complimens, des applaudiſſemens. Vous n'avez qu'à eſſayer de les corriger, vous verrez comme ils ſoutiennent leur opinion, quel coloris ils ſavent donner à leurs fautes; & ſi vous inſiſtez, vous finiſſez par être un ſot.

CHAPITRE XV.

Mariage du Dauphin. Ouverture du grand Théâtre de la Cour. Obſervations ſur ce monument. Foule de Poëtes à cette occaſion. Le Bourru Bienfaiſant, *Comédie en trois Actes, en proſe. Son ſuccés. Juſtice rendue aux Acteurs qui l'ont exécutée.*

J'ai annoncé dans le Chapitre treizième, qu'on préparoit de grands mariages à la Cour; je parlois de l'année 1770, & ce fut dans ces jours heureux, que l'Archiducheſſe d'Autriche Marie-Antoinette de Lorraine, vint, en qualité de Dauphine, combler ce Royaume de joie, de gloire & d'eſpérance,

Elle gagna par les qualités de ſon ame & de ſon eſprit l'eſtime du Roi, le cœur de ſon époux, l'amitié de la Famille Royale, & mérita l'admiration du Public par ſa bienfaiſance.

Cette vertu qui eſt devenue, de nos jours, la paſſion dominante des François, ſemble avoir excité l'émulation dans les ames ſenſibles d'après l'exemple de cette auguſte Princeſſe.

Ces nôces furent célébrées avec une pompe digne du petit-fils du Monarque françois & de la fille de l'Impératrice de l'Allemagne.

J'ai vu le temple richement décoré; le coup d'œil imposant du Banquet royal, le Bal dans la galerie, les parties de jeu dans les appartemens.

Des illuminations par-tout; un feu d'artifice de la plus grande beauté. *Torré*, Artificier Italien, porta à cette occasion l'art pyrotechnique au dernier degré de sa perfection.

L'on fit en même tems l'ouverture du nouveau Théâtre de la Cour; c'est un riche monument dont l'architecture offre plus de majesté que de commodité pour les Spectateurs, il faut le voir lorsqu'on y donne des Bals parés, ou des Bals masqués. On arrange le théâtre dans ces occasions avec la même décoration & les mêmes ornemens que la salle; on voit alors un sallon immense enrichi de colonnes, de glaces & de dorures, qui prouvent la grandeur du Souverain qui l'a ordonné, & le goût de l'artiste qui l'a exécuté.

Parmi les réjouissances de cet auguste mariage les Poëtes françois faisoient retentir la Cour & la Ville de leurs chants : ma muse avoit envie de se réveiller; je tâchai de la satisfaire, je fis des vers italiens, mais je n'osai pas les faire imprimer.

Dans le nombre infini des compoſitions qui paroiſſoient tous les jours, il y en avoit d'excellentes, & il y en avoit qu'on ne liſoit pas. Je ne voulois pas augmenter le nombre de ces derniers, je préſentai mes vers en manuſcrit; Madame la Dauphine les reçut avec bonté, & me fit comprendre en très-bon italien que je ne lui étois pas inconnu.

Il ſemble que l'heureuſe étoile qui répandoit pour lors ſes influences ſur ce Royaume, m'ait inſpiré du zele, de l'ambition, du courage. Je conçus le projet de compoſer une Comédie françoiſe, & j'eus la témérité de la deſtiner au Théâtre François.

Le mot de témérité n'eſt pas trop fort, c'en eſt une vraiment, que de voir un étranger arrivé en France à l'âge de cinquante-trois ans avec des connoiſſances confuſes & ſuperficielles de cette langue, oſer au bout de neuf ans compoſer une Piece pour le premier Spectacle de la Nation.

Vous devez vous appercevoir que c'eſt du *Bourru Bienfaiſant* dont je vais parler, Piece fortunée qui a couronné mes travaux, & a mis le ſceau à ma réputation.

Elle a été donnée pour la première fois à Paris le 4 Novembre 1771, & le lendemain à Fontainebleau; elle eut le même ſuccès à la Cour, & à la Ville. J'eus une gratification du Roi, de 150 louis; le droit d'Auteur me valut

beaucoup à Paris, mon Libraire me traita fort honnêtement, je me vis comblé d'honneur, de plaisir, de joie; je dis la vérité, je ne cache rien; la fausse modestie me paroît aussi odieuse que la vanité.

Je ne donnerai pas l'extrait d'une Comédie que l'on joue par-tout, qui est entre les mains de tout le monde. Mais je ne puis pas me dispenser de donner ici une marque de reconnoissance aux Acteurs qui ont infiniment contribué à la réussite de mon ouvrage.

Il n'est pas possible de rendre le rôle de Bourru Bienfaisant avec plus de vérité que M. Préville l'a rendu. Cet Acteur inimitable, foncierement gai, d'une physionomie riante, sut si bien surmonter la contrainte de son naturel, & l'habitude de son jeu, qu'on voyoit dans ses regards & dans ses mouvemens l'âpreté du caractere, & la bonté du cœur du Protagoniste.

M. Bellecour avoit moins de peine à soutenir le caractere de *Dorval* qui étoit aussi flegmatiqne que l'Acteur lui-même; mais il y mettoit toute l'intelligence, & toute la finesse qui étoient nécessaires pour le faire valoir, & faisoit un contraste admirable avec la vivacité de Géronte.

Le rôle de *Dalancour* n'étoit pas assez considérable pour l'emploi & pour le talent supérieur

de Monſieur Molé ; il le joua par complaiſance, & le céda quelques jours après; mais au décès de Monſieur Bellecour, il prit le rôle de Dorval, & le rendit à la perfection. J'eſtimois beaucoup Monſieur Molé, mais j'avoue de bonne foi qu'il m'a ſurpris dans cette occaſion ; je l'avois vu ſurpaſſer tous les autres dans les caractères brillans, dans les paſſions vigoureuſes, dans les ſituations intéreſſantes, j'étois tout étonné de le voir prendre le ton, le geſte, le ſang froid d'un perſonnage auſſi oppoſé à ſon naturel, & à ſon goût ; voilà l'homme, voilà le bon Comédien !

Le rôle de Madame Dalancour rempli par Madame Préville, étoit nouveau ſur la ſcene, & pas aiſé à ſoutenir, mais il n'y avoit rien de difficile pour une Actrice de ſon mérite. Elle jouoit également bien dans ſes différentes poſitions la Coquette, l'Innocente & la Femme ſenſée.

Mademoiſelle Doligny donna dans cette Piece de nouvelles preuves de ſon talent, de ſon zele & de ſa préciſion ; on ne pouvoit rendre avec plus de vérité & plus de graces la jeune Amoureuſe décente & timide.

Madame Bellecour, avec ſon enjouement naturel & la fineſſe de ſon jeu, donna tout l'agrément poſſible au rôle de la Gouvernante, & M. Feuilli fit ſi bien valoir le petit rôle

de Valet, qu'il n'eut pas moins de part que les autres Acteurs aux applaudissemens du Public.

Tous les Comédiens étoient attachés à cette Piece dès sa première lecture ; la réception & l'exclusion des Pièces se fait à la Comedie Françoise par des billets secrets, signés par ceux qui composent l'assemblée. Tous ces billets n'étoient ce jour-là que des éloges pour moi & pour mon ouvrage ; les suffrages du Public ont prouvé depuis que les Comédiens avoient jugé avec connoissance ; & que s'ils reçoivent quelquefois de mauvaises Pieces, c'est par des causes étrangeres qui les font agir contre leur sentiment intérieur.

CHAPITRE XVI.

Obſervations qui regardent le Bourru Bienfaiſant. Converſation avec J. J. Rouſſeau ſur le même ſujet.

MON *Bourru Bienfaiſant* ne pouvoit être plus heureux qu'il l'a été ; j'avois eu le bonheur de retrouver dans la nature un caractere qui étoit nouveau pour le Théâtre, un caractere qu'on rencontre par-tout, & qui cependant avoit échappé à la vigilance des Auteurs anciens & modernes.

Ils ont cru peut-être qu'un homme bruſque, étant incommode à la ſociété, ſeroit dégoûtant ſur la ſcene ; en le regardant de cette maniere, ils ont bien fait de ne pas l'employer dans leurs Ouvrages, & je m'en ſerois gardé moi-même, ſi d'autres vues ne m'euſſent pas fait eſpérer d'en tirer parti.

C'eſt la bienfaiſance qui fait l'objet principal de ma Piece, & c'eſt la vivacité du Bienfaiſant qui fournit le comique inſéparable de la Comédie.

La bienfaiſance eſt une vertu de l'ame ; la bruſquerie n'eſt qu'un défaut du tempérament ; l'une & l'autre ſont compatibles dans le même ſujet ; c'eſt d'après ces principes que j'ai formé mon plan, & c'eſt la ſenſibilité qui a rendu mon Bourru ſupportable.

A la premiere repréſentation de ma Comédie, je m'étois caché, comme j'avois toujours fait en Italie, derriere la toile qui ferme la décoration ; je ne voyois rien, mais j'entendois mes Acteurs, & les applaudiſſemens du Public ; je me promenois en long & en large pendant la durée du Spectacle, forçant mes pas dans les ſituations de vivacité, les ralentiſſant dans les inſtans d'intérêts, de paſſion, content de mes Acteurs, & faiſant l'écho des applaudiſſemens du Public.

La Piece finie, j'entends des battemens de mains, & des cris qui ne finiſſoient pas. M. Dauberval arrive, c'étoit lui qui devoit me conduire à Fontainebleau. Je crois qu'il me cherche pour me faire partir : point du tout ; venez, Monſieur, me dit-il, il faut vous montrer : — Me montrer ! A qui ? — Au Public, qui vous demande — Non, mon ami ; partons bien vîte, je ne pourrois pas ſoutenir .... Voilà M. le Kain & M. Brizard qui me prennent par les bras, & me traînent ſur le Théâtre.

J'avois vu des Auteurs ſoutenir avec courage une pareille cérémonie ; je n'y étois pas accoutumé ; on n'appelle pas les Poëtes en Italie ſur la ſcene pour les complimenter ; je ne concevois pas comment un homme pouvoit dire tacitement aux Spectateurs : me voilà, Meſſieurs, applaudiſſez moi.

Après avoir ſoutenu pendant quelques ſecondes la poſition pour moi la plus ſinguliere & la plus gênante, je rentre enfin, je traverſe le foyer pour aller gagner le carroſſe qui m'attendoit ; je rencontre beaucoup de monde qui venoit me chercher ; je ne reconnois perſonne, je deſcends avec mon guide ; j'entre dans la voiture, ma femme & mon neveu y étoient déjà montés : le ſuccès de ma Piece les faiſoit pleurer de joie, & l'hiſtoire de mon apparition ſur le Théâtre les fait éclater de rire.

J'étois fatigué, j'avois beſoin de me repoſer, j'avois beſoin de dormir : mon ame étoit contente, mon eſprit traquille ; j'aurois paſſé une nuit heureuſe dans mon lit : mais dans une voiture, je fermois l'œil, & le cahotage me réveilloit à chaque inſtant : enfin, en ſommeillant, en cauſant, en bâillant, j'arrive à Fontainebleau ; je dors, je dîne, je me promene, & je vais voir ma Piece au Château, toujours derriere la toile.

J'ai parlé de ſon ſuccès à la Cour dans le Chapitre précédent. Il n'étoit pas alors permis d'applaudir chez le Roi, mais on s'appercevoit par des mouvemens naturels & permis, de l'effet que la Piece faiſoit ſur les Spectateurs.

Le lendemain, M. le Maréchal de Duras me fit l'honneur de me préſenter au Roi particulierement dans ſon cabinet. Sa Majeſté & toute la Famille Royale me donnerent des marques de leur bonté ordinaire.

Je revins à Paris pour la deuxieme repréſentation de ma Piece. Il y eut ce jour-là quelques mouvemens qui indiquoient de la mauvaiſe humeur dans le parterre : j'étois à ma place ordinaire; M. Feuilli vint me dire, ne ſoyez pas inquiet; c'eſt de la cabale: comment, dis-je? Il n'y en a pas eu à la premiere repréſentation: les jaloux ne vous craignoient pas, dit le Comédien; ils ſe moquoient d'un étranger qui vouloit donner une Piece en François, & la cabale n'étoit pas préparée; mais vous n'avez rien à redouter, ajouta t-il, le coup eſt porté, votre ſuccès eſt aſſuré.

Effectivement la Piece alla de mieux en mieux jusqu'à la douzieme repréſentation, & nous ne la retirâmes, les Comédiens & moi, que pour la faire reparoître dans une ſaiſon plus avantageuſe.

Perſonne ne dit du mal du Bourru Bienfaiſant, mais pluſieurs propos ſe ſont tenus ſur ſon compte ; les uns croyoient que c'étoit une Piece de mon Théâtre Italien ; d'autres penſoient que je l'avois écrite ici en Italien & traduite en François. La collection de mes Œuvres pouvoit convaincre les premiers du contraire, & je vais déſabuſer les derniers, s'il en reſte encore.

Je n'ai pas ſeulement compoſé ma Piece en François, mais je penſois à la maniere Françoiſe quand je l'ai imaginé ; elle porte l'empreinte de ſon origine dans les penſées, dans les images, dans les mœurs, dans le ſtyle.

On en a fait deux différentes traductions en Italie ; elles ne ſont pas mal faites, mais elles n'approchent pas de l'original ; j'ai eſſayé moi-même pour m'amuſer d'en traduire quelques ſcenes : je ſentis la peine du travail & la difficulté de réuſſir ; il y a des phraſes, il y a des mots de convention qui perdent tout leur ſel dans la traduction.

Voyez, par exemple, dans la ſcene XVII du deuxieme acte, le mot *de jeune homme*, prononcé par Angélique, il n'y a pas dans la Langue Italienne le mot équivalent. *Il giovine* eſt trop bas, trop au-deſſous de l'état d'Angélique. *Il giovinetto* ſeroit trop *coquet* pour une fille

honnête & timide ; il ſaudroit pour le traduire employer une périphraſe ; la périphraſe donneroit trop de clarté au ſens ſuſpendu, & gâteroit la ſcene.

Les Caracteres de M. & Madame *Dalencour* ſont imaginés, & ſont traités avec une délicateſſe qu'on ne connoît qu'en France : de tout mon Ouvrage, ce ſont ces deux perſonnages qui me flattent davantage. Une femme qui ruine ſon mari ſans pouvoir s'en douter ; un mari qui trompe ſa femme par attachement, ce ſont des êtres qui exiſtent, & qui ne ſont pas rares dans les familles ; je les ai employés comme épiſodes, & j'aurois pu en faire des ſujets principaux qui auroient été auſſi neufs peut-être que le Bourru Bienfaiſant.

J'ai donc écrit, j'ai donc imaginé cette Piece en François, mais je n'ai pas été aſſez hardi de la produire, ſans conſulter des perſonnes qui pouvoient me corriger & m'inſtruire ; & j'ai profité même de leurs avis.

C'étoit à peu-près dans ce tems-là que M. Rouſſeau de Geneve étoit de retour à Paris ; chacun s'empreſſoit de le voir, & il n'étoit pas viſible pour tout le monde ; je ne le connoiſſois que de réputation ; j'avois envie d'avoir un entretien avec lui, & j'aurois été bien aiſe de faire

voir ma Piece à un homme qui connoiſſoit ſi bien la Langue & la Littérature Françoiſes.

Il falloit le prévenir pour être sûr d'être bien reçu ; je prends le parti de lui écrire, je lui marque le deſir que j'avois de faire connoiſſance avec lui ; il me répond très-poliment qu'il ne ſortoit pas, qu'il n'alloit aucune part, mais que ſi je voulois me donner la peine de monter quatre eſcaliers, rue Plâtriere, à l'Hôtel Plâtriere je lui ferois le plus grand plaiſir ; j'accepte ſon invitation, & quelques jours après je m'y rends.

Je vais rendre compte de mon entretien avec le Citoyen de Geneve. Le réſultat de notre converſation n'eſt pas hien intéreſſant ; il n'y eſt queſtion de ma Piece qu'en paſſant, & ſans conſéquence ; mais j'ai ſaiſi cette occaſion pour parler de cet homme extraordinaire qui avoit des talens ſupérieurs, des préjugés & des foibleſſes incroyables.

Je monte au quatrieme étage à l'Hôtel indiqué ; je frappe, on ouvre ; je vois une femme qui n'eſt ni jeune, ni jolie, ni prévenante.

Je demande ſi M. Rouſſeau eſt chez lui ; il y eſt, & il n'y eſt pas, dit cette femme, que je crois tout au plus ſa gouvernante, & elle me demande mon nom. Je me nomme. Monſieur,

dit elle ; on vous attendoit, & je vais vous annoncer à mon mari.

J'entre un instant après; je vois l'Auteur d'Emile copiant de la musique; j'en étoit prévenu, & je frémissois en silence; il me reçoit d'une maniere franche, amicale; il se leve & me dit, tenant un cahier à la main; voyez si personne copie de la musique comme moi : je défie qu'une partition sorte de la presse aussi belle & aussi exacte qu'elle sort de chez moi : allons nous chauffer, continua-t-il, & nous ne fimes qu'un pas pour nous approcher de la cheminée.

Il n'y avoit pas de feu, il demande une bûche, & c'est Madame Rousseau qui l'apporte; je me leve, je me range, j'offre ma chaise à Madame; ne vous gênez pas, dit le mari, ma femme a ses occupations.

J'avois le cœur navré ; voir l'homme de Lettres faire le copiste ; voir sa femme faire la servante, c'étoit un spectacle désolant pour mes yeux, & je ne pouvois pas cacher mon étonnement ni ma peine : je ne disois rien. L'homme qui n'est pas sot, s'apperçoit qu'il se passe quelque chose dans mon esprit; il me fait des questions, je suis forcé de lui avouer la cause de mon silence & de mon étourdissement.

Comment, dit-il, vous me plaignez, parce

que

que je m'occupe à copier ? Vous croyez que je ferois mieux de compoſer des livres pour des gens qui ne ſavent pas lire, & pour fournir des articles à des Journaliſtes méchans? Vous êtes dans l'erreur, j'aime la muſique de paſſion ; je copie des originaux excellens ; cela me donne de quoi vivre, cela m'amuſe, & en voilà aſſez pour moi. Mais vous, continua-t-il, que faites-vous, vous-même ? Vous êtes venu à Paris pour travailler pour les Comédiens Italiens ; ce ſont des pareſſeux ; ils ne veulent pas de vos Pieces ; allez vous-en, retournez chez vous ; je ſais qu'on vous deſire, qu'on vous attend........

Monſieur, lui dis-je, en l'interrompant, vous avez raiſon, j'aurois dû quitter Paris d'après l'inſouciance des Comédiens Italiens ; mais d'autres vues m'y ont arrêté. Je viens de compoſer une Piece en François.... Vous avez compoſé une Piece en François, reprend-il, avec un air étonné, que voulez-vous en faire ? — La donner au Théâtre. — A quel Théâtre ? — A la Comédie Françoiſe. — Vous m'avez reproché que je perdois mon tems ; c'eſt bien vous qui le perdez ſans aucun fruit. — Ma Piece eſt reçue. — Eſt-il poſſible ? Je ne m'étonne pas ; les Comédiens n'ont pas le ſens commun ; ils reçoivent, & ils refuſent à tort

& à travers; elle eſt reçue, peut-être, mais elle ne ſera pas jouée, & tant pis pour vous ſi on la joue. — Comment pouvez-vous juger une Piece que vous ne connoiſſez pas? — Je connois le goût des Italiens & celui des François, il y a trop de diſtance de l'un à l'autre; & avec votre permiſſion, on ne commence pas à votre âge à écrire & à compoſer dans une Langue étrangere. — Vos réflexions ſont juſtes, Monſieur, mais on peut ſurmonter les difficultés. J'ai confié mon Ouvrage à des gens d'eſprit, à des connoiſſeurs, & ils en paroiſſent contens. — On vous flatte, on vous trompe, vous en ſerez la dupe. Faites-moi voir votre Piece; je ſuis franc, je ſuis vrai, je vous dirai la vérité.

C'étoit-là où je voulois l'amener, non pas pour le conſulter, mais pour voir s'il perſiſteroit encore après la lecture de ma Piece dans le peu de confiance qu'il avoit en moi. Le manuſcrit étoit entre les mains du Copiſte de la Comédie Françoiſe; je promis à Monſieur Rouſſeau qu'il le verroit auſſi-tôt qu'il me ſeroit remis, & mon intention étoit de lui tenir parole. On verra dans le Chapitre ſuivant quelle fut la raiſon qui m'en a détourné.

CHAPITRE XVII.

Suite du Chapitre précédent. Anecdotes qui regardent J. J. Rousseau. Quelques réflexions sur le même sujet.

IL parut, il y a trois ans, un livre intitulé *les Confessions de J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve*; ce sont des anecdotes de sa vie écrites par lui-même. Il ne se ménage pas dans cet ouvrage; il y avance même des singularités sur son compte, qui pourroient lui faire du tort si sa célébrité ne le mettoit au dessus de la critique.

Mais j'en connois une qui lui arriva dans les dernières années de sa vie, qui ne se trouve pas dans ses Confessions; l'Auteur l'a peut-être oubliée; ou n'a pas eu le tems de la placer avec les autres, puisque son livre est posthume. Cette anecdote ne me regarde pas particulièrement, mais j'en fais mention, parce que ce fut la cause qui m'empêcha de communiquer à M. Rousseau mon Bourru Bienfaisant.

Ce savant étranger avoit des amis, & beau-

coup d'admirateurs à Paris. M***, étoit du nombre des uns & des autres; il l'aimoit, il l'eſtimoit, & le plaignoit en même tems, con-connoiſſant auſſi bien ſa détreſſe que ſes talens.

M***, propoſa au Littérateur Génevois un appartement tout meublé, très-joli, très-commode, près du Jardin des Thuileries & pour ne pas bleſſer la délicateſſe de ſon ami, il lui offrit ce logement pour le même prix qu'il payoit à ſon hôtel garni. M. Rouſſeau s'apperçut de l'intention de cet homme généreux, il le refuſa bruſquement, & cria tout haut, qu'il ne vouloit pas être trompé.

M***, qui étoit Philoſophe auſſi, mais qui étant François, ſavoit allier la politeſſe à la philoſophie, ne ſe fâcha pas du refus; il connoiſſoit l'homme, & lui pardonnoit ſes foibleſſes, il ne ceſſa pas de le voir, & montoit paiſiblement à un quatrieme étage pour s'entretenir avec lui.

Il avoit entendu parler des Confeſſions de J. J. il avoit envie de les voir en totalité, ou en partie, & ayant lui-même dans ſon porte-feuille, des caracteres du ſiecle qu'il avoit compoſés à la maniere de Théophraſte & de la Bruyere, il propoſa à ſon ami la lecture réciproque de ces deux ouvrages.

M. Rouſſeau accepta la propoſition, mais à

condition que M. *** accepteroit un ſouper frugal à l'hôtel Plâtriere ; celui-ci fit voir qu'ils ſeroient plus commodément chez lui ; c'eſt égal, dit l'autre, il faut que ce ſoit chez moi, ou nous ne lirons pas ; tout au plus, ajouta-t-il, je vous permets d'apporter une bouteille de votre vin, car on m'en donne de très-mauvais où je ſuis logé.

Le François docile s'accomode à tout ; mais malheureuſement il étoit trop honnête, trop poli, il envoye une corbeille avec ſix bouteilles d'excellent vin, & ſix bouteilles de Malaga. Cette ſurpriſe rend le Génevois de mauvaiſe humeur. Le François arrive, il s'en apperçoit, il en demande l'explication. Nous ne boirons pas, dit l'homme fâché, douze bouteilles de vin à nous deux, j'en ai tiré une de votre corbeille, & c'eſt bien aſſez pour un petit ſouper ; renvoyez le reſte ſur le champ, ou vous ne ſouperez pas chez moi.

La menace n'étoit pas effrayante, mais c'étoit la lecture qui interreſſoit le convive ; ſon domeſtique étoit là, il lui fait remporter la corbeille ; Rouſſeau eſt content, & c'eſt lui qui lit le premier.

Le renvoi du vin leur avoit fait perdre du tems ; la lecture eſt interrompue par Madame Rouſſeau, qui avoit beſoin de la table pour mettre

le couvert ; on auroit pu lire ſans table, mais le ſouper fut ſervi dans le même inſtant ; une poularde, une ſalade, & voilà tout.

Le ſouper fini, c'eſt à M*** à faire lecture ; il lit un chapitre, c'eſt fort bien, il eſt applaudi ; il en lit un ſecond, M. Rouſſeau ſe leve, il ſe promene d'un air très-piqué, très-fâché. Interrogé ſur le motif de ſa colere, on ne vient pas, dit-il, chez les honnêtes gens pour les inſulter. Comment ! dit l'autre, de quoi vous plaignez-vous ? Vous n'avez pas affaire à un ſot, reprend le Philoſophe, c'eſt mon portrait que vous avez tracé avec un coloris chargé, avec des traits ſatyriques, c'eſt affreux, c'eſt indigne !...

Tout doucement, dit le François, je vous aime, je vous eſtime, vous me connoiſſez ; c'eſt un homme dûr, fâcheux, acariâtre que j'ai voulu peindre... on en rencontre ſi ſouvent dans la ſociété. Oui, oui, reprend M. Rouſſeau, je ſais que je paſſe pour tel dans l'eſprit des ignorans ; je les plains, & je les mépriſe ; mais je ne ſouffrirai pas, qu'un homme comme vous, qu'un ami... vrai ou faux, vienne ſe moquer de moi

M***, eut beau faire, eut beau dire, il ne put rien gagner ; la tête de l'autre étoit mal montée, ils finirent par ſe brouiller ſérieuſement,

& il y eut par la ſuite des lettres piquantes de part & d'autre.

J'étois lié avec le Littérateur François ; je le vis le lendemain de ſa brouille avec M. Rouſſeau, dans une ſociété où nous nous rencontrions ſouvent ; il nous fit part de ce qui venoit de lui arriver ; les uns rioient, d'autres faiſoient des réflexions ; je fis les miennes. Rouſſeau étoit bourru, il l'avoit avoué lui-même dans ſa diſpute avec ſon ami ; il n'avoit qu'à ſe donner la bienfaiſance, il auroit dit que c'étoit lui-même que je voulois jouer dans le Bourru Bienfaiſant ; je me gardai bien de m'expoſer à eſſuyer ſa mauvaiſe humeur, & je ne le vis plus.

Cet homme étoit né avec des diſpoſitions très-heureuſes, il en a donné des preuves, mais il étoit de la Religion P. R. il a fait des ouvrages qui n'étoient pas orthodoxes ; il a été obligé de quittter la France qu'il avoit adoptée pour ſa patrie, c'eſt ce déſaſtre qui l'a rendu chagrin. Il croyoit les hommes injuſtes ; il les mépriſoit, & ce mépris ne pouvoit pas tourner à ſon avantage.

Que d'offres généreuſes, que de protections n'a-t-il pas refuſées ? Son grabat lui étoit devenu plus cher qu'un palais ; les uns voyoient de la grandeur d'ame dans ſa fierté, d'autres

n'y voyoient que de l'orgueil; ſoit d'une maniere, ſoit de l'autre; il étoit à plaindre; ſes foibleſſes ne faiſoient de tort à perſonne, & ſes talens l'avoient rendu reſpectable. Il eſt mort en Philoſophe, comme il avoit vécu, & la République des Lettres doit ſavoir bon gré à l'homme généreux qui a honoré ſes cendres.

CHAPITRE XVIII.

Mariage de Monsieur, *Frere du Roi. Le Parc de Versailles. Prise d'habit de Madame Louise aux Carmelites de Saint-Denis.*

DANS le mois de Mai de l'Année 1771, on célébra à Versailles le Mariage du Comte de Provence, Petit-fils de Louis XV, & Frere du Dauphin, avec Marie-Louise de Savoyë, Fille aînée du Roi de Sardaigne.

Cet événement redoubla la joie des François ; ce Prince étoit cher à l'Etat, & se rendoit encore plus intéressant par ses vertus & ses talens, & la Princesse faisoit par son esprit & par ses connoissances, les délices de son époux.

Le Comte de Provence ne s'appelle aujourd'hui que *Monsieur*, & son Epouse *Madame* ; ce sont les titres qu'on donne en France au premier Frere & à la belle-Sœur du Roi ; les trois quarts du monde doivent le savoir ; j'instruits les Etrangers qui pourroient l'ignorer.

Les réjouiſſances à l'occaſion de ce Mariage furent de la même magnificence que celles de l'année précédente ; j'avois paſſé mon tems dans les appartemens aux nôces du Dauphin, je jouis des jardins à celle-ci.

Le Parc de Verſailles eſt délicieux par lui-même ; je n'en ai pas encore fait mention, c'eſt ici l'occaſion d'en parler. Son étendue eſt immenſe, ſes compartimens variés, on y voit de tous les côtés une profuſion de marbres précieux, des ſtatues originales des célebres Artiſtes modernes, & des copies très-exactes d'après les antiques les plus eſtimés ; on y rencontre par-tout des allées peignées & décorées, qui cachent des recoins ruſtiques & ombragés ; on y voit des baſſins richement ornés, des parterres agréablement deſſinés, des fontaines ſuperbes & des jets d'eau d'une élevation ſurprenante.

L'orangerie eſt un chef-d'œuvre de l'art, & la quantité & la groſſeur de ſes arbres, eſt merveilleuſe, vu la contrariété du climat à la nature des orangers ; mais ce qui fait la beauté & la richeſſe principale de ces jardins enchanteurs, ce ſont les boſquets.

Ces eſpeces de ſalles ou de cabinets, ne ſont pas ouverts pour tout le monde ; on les voit en ſuivant la Cour dans les jours ſolem-

nels, ou à l'arrivée de quelques Illuſtres Etrangers. Ils ſont fermés le reſte du tems; il y a des perſonnes à qui, par grace, on en confie la clef; j'étois aſſez heureux pour en avoir une, & je pouvois les parcourir à mon aiſe, & en faire jouir mes amis.

Les boſquets ſont au nombre de douze. *La Salle du Bal*, *la Girandole*, *la Colonnade*, *les Dômes*, *l'Encelade*, *l'Obéliſque*, *l'Etoile*, *le Théâtre d'eau*, *les Bains d'Apollon*, *les trois Fontaines*, *l'Arc de triomphe* & *le Labyrinthe*. Ce dernier a été ſupprimé au commencement de ce regne, & on y a ſubſtitué un jardin à l'Angloiſe.

On trouve dans ces boſquets des chefs-d'œuvre en ſculpture, en architecture; les deux boſquets les plus remarquables ſont les *Bains d'Apollon* & la *Colonnade*. On voit dans le premier un grouppe de ſept figures de marbre blanc, unique par ſa grandeur & par ſa perfection; & on admire dans l'autre un périſtile de forme circulaire, compoſé de trente-deux colonnes de différens marbres choiſis.

Tous ces boſquets étoient ouverts les jours des nôces dont je viens de parler; on danſoit dans celui de la Salle du Bal, dans celui de la Colonnade & dans la Salle des Maronniers. On avoit diſpoſé dans d'autres des divertiſſe-

mens pour amuſer le Public, & on y avoit fait venir les petits Spectacles de Paris.

Les Etrangers qui ne connoiſſent pas cette Capitale, feront curieux de ſavoir, peut-être, de quelle nature ſont ces petits Spectacles que je viens d'annoncer, je les ſatisferai dans le Chapitre ſuivant, & je finirai celui-ci par un trait héroïque qui doit intéreſſer la Religion & l'humanité.

Dans cette même année 1771, & au milieu des fêtes & des réjouiſſances de la Cour, Madame Louiſe, fille du Roi Louis XV, quitta le monde, alla s'enfermer pour toute ſa vie dans un cloître, & choiſit l'ordre le plus humble & le plus auſtere.

C'eſt aux Carmelites de Saint-Denis, que cette pieuſe Princeſſe prit l'habit de Sainte-Thérefe; elle ne craignoit pas que le ſéjour Royal l'empêchât dexercer ſa piété & ſes vertus, mais la corruption de notre ſiecle avoit beſoin d'un exemple impoſant pour ramener les ames timides à la voie de la perfection, & Dieu choiſit une Princeſſe du Sang des Bourbons pour les encourager.

CHAPITRE XIX.

Les petits Spectacles de Paris. Les Boulevarts, les Foires, les Promenades de cette Capitale & des Environs.

ON appelle à Paris les petits Spectacles ceux qui ſuivent les différentes Foires de cette Ville, & jouent pendant le reſte de l'année ſur les Boulevarts.

Je n'entrerai pas dans le détail de leur origine ; je dirai comment je les ai trouvés en arrivant à Paris, & je parlerai de leurs progrès depuis mon arrivée.

La Salle de Nicolet tenoit alors la premiere place aux Foires & ſur le Boulevart du Temple : c'étoit des Danſeurs de cordes brévetés du Roi, qui, après leurs exercices, donnoient de petites Pieces dialoguées.

Les Boulevarts étoient ma promenade favorite ; je les regardois comme une reſſource agréable & ſalutaire dans une Ville très-vaſte, très-peuplée, dont les rues ne ſont pas larges, & où la hauteur des bâtimens empêche la jouiſſance de l'air.

Ce ſont des baſtions très-étendus qui envi-

ronnent la Ville : quatre rangées de gros arbres forment un vaste chemin au milieu pour les voitures, & deux allées latérales pour les gens à pied ; on y découvre la campagne, on y jouit des points de vue agréables & variés des environs de Paris, & on s'amuse en même tems des divertissemens que l'on y trouve rassemblés.

Une foule de monde infini, une quantité de voiture étonnante, de petits Marchands qui s'élancent parmi les roues & les chevaux, avec toutes especes de marchandises ; des chaises sur des trotoirs pour les personnes qui aiment à voir, & pour celles qui se rangent pour être vues ; des Cafés bien décorés avec un orchestre, & des voix Italiennes & Françoises ; des Pâtissiers, des Traiteurs, des Restaurateurs ; des Marionnettes, des Voltigeurs, des Braillards qui annoncent des Géans, des Nains, des Bêtes féroces, des Monstres marins, des Figures de cire, des Automates, des Ventriloques ; le Cabinet de Comus, savant Physicien ; & Mathématicien aussi surprenant, qu'agréable.

Je vis un jour à la porte de la Salle de Nicolet, que l'on y donnoit pour troisieme Piece, *Coriolan*, *Tragédie* en un acte ; cette affiche me parut si extraordinaire, que j'entrai sur-le champ, crainte de manquer de place, & je me trouvai presque seul dans la galerie.

Je vois, quelques minutes après, un jeune homme bien bâti, & assez mal vêtu s'approcher de moi ; le monde commençoit à venir, je le crois Spectateur comme moi, je me range pour lui faire place; c'étoit un Acteur de la Troupe de Nicolet qui devoit jouer le rôle de Coriolan, & n'ayant pas en son pouvoir une épée décente, venoit me prier de vouloir bien lui prêter la mienne.

Ne le connoissant pas, j'hésitai quelques instans, & je lui fis des questions pour m'assurer s'il étoit attaché à ce Spectacle : je lui demandai si le *Coriolan* que l'on avoit affiché étoit une Tragédie ou une Parodie; il m'assura que c'étoit un Ouvrage très-sérieux, très-bien fait; il m'en dit assez pour me rassurer ; & je lui donnai mon épée, enchanté de la voir briller entre les mains de ce valeureux Capitaine.

J'attendis pendant long-tems & avec beaucoup d'impatience la Piece qui m'avoit attiré à ce Spectacle : les Danseurs de cordes me faisoient frémir ; les deux premieres Pieces dialoguées me faisoient dormir : enfin voilà le tour de Coriolan arrivé.

Je vois des Acteurs mal habillés, j'entends des vers mal débités, mais je m'apperçois que l'Ouvrage n'étoit pas sans mérite, & que l'Auteur avoit traité fort adroitement son sujet ; il

n'y a dans l'hiſtoire de Coriolan qu'un ſeul inſtant qui intéreſſe; c'eſt lorſque ce Capitaine Romain vient ſe venger de l'ingratitude de ſa Patrie, & ſe laiſſe déſarmer par les larmes de Volumnia ſa mere, & de Véturia ſa femme.

Nous avons ſept ou huit Tragédies en cinq actes ſur ce même ſujet, & elles ont preſque toutes échoué; il n'y a que M. de la Harpe qui ait ſu rendre les quatre premiers actes de ſon Coriolan intéreſſans & agréables, mais je ſoutiens toujours que l'Auteur de la Piece en un acte avoit donné à ſon ſujet l'étendue que l'hiſtoire pouvoit lui fournir, & avoit évité le danger de devenir ennuyeux.

Je ne dirai rien de ſon ſtyle, car j'ai plus deviné qu'entendu: les Acteurs de Nicolet n'étoient pas faits pour ce genre de repréſentations, & ce Spectacle en général étoit encore mal monté; il l'eſt beaucoup mieux aujourd'hui; les petits Spectacles qui ſe ſont établis depuis, lui ont donné de l'émulation, & ont mis le Directeur dans la néceſſité de ſe pourvoir de meilleurs ſujets.

L'*Ambigu-Comique* fut le premier qui parut ſur le Boulevard *après Nicolet*: ce Spectacle commença par des Marionnettes, qu'on appelloit les *Comédiens de Bois*; il y avoit un Orcheſtre aſſez bien monté qui exécutoit des airs connus,

&

& les Marionnettes faiſoient la charge des Acteurs des grands Spectacles qui les avoient chantés.

Cette nouveauté fut extrêmement goûtée & courue, mais elle ne pouvoit aller loin, & le Directeur changea les Comédiens de Bois en petits Comédiens vivans, très-bien inſtruits dans le jeu & dans la danſe; il y eut des Auteurs qui ne dédaignerent pas de compoſer quelques jolies Pieces analogues aux Acteurs & à la Salle. L'Ambigu-Comique étoit devenu le Spectacle à la mode; je ne ſais pas ſi le Directeur eſt riche, mais il a eu le tems & les moyens de le devenir.

Quelques années après, un troiſieme Spectacle s'ouvrit ſur le Boulevart Saint-Martin, ſous le titre de *Variétés Amuſantes*; celui-ci, mieux monté en Acteurs, & mieux fourni de Pieces comiques l'emporta ſur les autres, & fut tranſporté par la ſuite au Palais-Royal, jouiſſant toujours du même crédit & du même bonheur.

La Salle *des Petits Comédiens*, établie dans ce même endroit, n'eſt pas moins fréquentée; ce ſont des enfans qui accompagnent ſi adroitement avec leurs geſtes la voix des hommes & des femmes qui chantent dans la couliſſe, que l'on a cru d'abord, & l'on a parié que c'étoit les enfans eux-mêmes qui chantoient.

Les deux derniers Spectacles & quelques autres curiosités que l'on fait voir au Palais-Royal jouissent du privilege de ne pas être forcés de courir les Foires de la Ville ; car ces Foires sont soutenues plus pour l'intérêt des Propriétaires du terrein que pour celui du commerce.

Torré, Artificier Italien, est le premier qui ait ouvert un Waux-Haal d'été sur les Boulevards ; il n'y a pas duré long-tems. On a élevé un bâtiment immense près des *Champs-Elisées*, sous le titre de *Colisée*, & les Entrepreneurs s'y sont ruinés. Faire payer l'entrée dans une promenade clause, bornée & sans agrémens, dans un pays où il y a tant de promenades publiques, spacieuses, agréables ; c'est à mon avis une mauvaise spéculation.

Indépendamment des Thuileries & des Boulevards, on trouve par-tout ici des promenades sans sortir de la ville.

Le Jardin du *Luxembourg* est très-ample & très-fréquenté ; c'est le rendez-vous des gens sensés, des Religieux, des Philosophes & des bons ménages.

On jouit à *l'Arsénal* de la vue de la campagne & de la riviere ; même vue & même air au *Jardin de l'Infante* & au *Cour la Reine*, *les Jardins du Temple* & de *l'Hôtel Soubise* sont très utiles dans leurs quartiers.

Mais les endroits les plus eſſentiels où l'on peut s'inſtruire & s'amuſer en même-tems, ce ſont le Jardin des Plantes, & le Cabinet du Roi.

On trouve dans l'un tous les ſimples les plus rares & les plus utiles ; on voit dans l'autre une collection immenſe d'animaux de toutes eſpeces & de minéraux de différentes régions.

M. *le Comte de Buffon*, Intendant du Jardin & du Cabinet, s'eſt rendu célebre par ſon Hiſtoire Naturelle; inſtruit de tous les ſyſtêmes qui embraſſent les trois regnes de la nature, il les a approfondis, il les a éclaircis ; il en a donné de nouveaux très-ſages, très-ſatisfaiſans, & il a rendu par la nobleſſe & par la clarté de ſon ſtyle, cette étude auſſi agréable qu'intéreſſante.

M. *le Comte de la Billarderie d'Angeviller*, nommé à cet emploi en ſurvivance, donne actuellement des preuves de ſon mérite & de ſes connoiſſances dans la charge qu'il occupe de Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, & des Académies Royales. J'eus l'honneur de le connoître à Verſailles, il m'a toujours honoré de ſes bontés ; je ſuis bien aiſe d'avoir trouvé l'occaſion de lui marquer ma reconnoiſſance.

Mais il me reſte encore quelques mots à

dire ſur les Promenades de cette Capitale & de ſes Environs. Les Champs Eliſées, par exemple, méritent bien que l'on en faſſe mention ; c'eſt un endroit immenſe, ombragé par des arbres diſtribués en quinconces, où la foule qui le fréquente, ſemble avoir dépeuplé la ville. Cependant il y a du monde par-tout ; on en trouve en affluence au Bois de Boulogne, au Parc de Saint-Cloud, à Belleville, au Pré Saint Gervais, & on reconnoît par-tout le goût & la gaieté nationales.

Paris eſt beau, ſes Environs ſont délicieux, ſes Habitans ſont aimables ; cependant il y a du monde qui ne s'y plaît pas. On dit que pour en jouir, il faut beaucoup de dépenſe : cela eſt faux ; perſonne n'a moins d'argent que moi, & j'en jouis, je m'amuſe & je ſuis content. Il y a des plaiſirs pour tous les états : bornez vos deſirs, meſurez vos forces, vous ſerez bien ici, ou vous ſerez mal par-tout.

CHAPITRE XX.

L'Avare faſtueux, *Comédie en cinq Actes. Son extrait.*

DEPUIS le ſuccès de mon Bourru Bienfaiſant, je n'avois rien fait ; je diſois en badinant que je voulois repoſer ſur mes lauriers; mais c'étoit la crainte de ne pas réuſſir une ſeconde fois comme la premiere, qui m'empêchoit de me rendre aux deſirs de mes amis, & de me ſatisfaire moi-même ; je cédai enfin aux ſollicitations d'autrui, & à celles de mon amour-propre.

Je jettai les yeux ſur *l'Avare faſtueux* ; ce caractere eſt ſi bien dans la nature, que je n'avois à craindre que la trop grande quantité d'originaux, & je pris mon protagoniſte, dans la claſſe de gens parvenus pour éviter le danger de choquer les Grands.

Cette Piece très-peu connue, & que beaucoup de monde voudroit connoître, a eſſuyé des aventures ſingulieres : je vais d'abord en expoſer le ſujet, je parlerai après des anecdotes qui la regardent.

M. de Chateaudor, devenu très-riche, avoit changé de nom comme il avoit changé de fortune; ſon avarice a contribué à ſa richeſſe, & ſa richeſſe l'a rendu faſtueux.

Il eſt garçon, il craint la dépenſe qu'entraîne le mariage; mais ayant acheté une charge qui l'anoblit, il croiroit avoir mal dépenſé ſon argent, s'il n'avoit pas de poſtérité, & prend le parti de ſe marier; il héſite ſur le choix d'une épouſe; la nobleſſe flatte ſon orgueil, mais l'intérêt l'emporte, & c'eſt Dorimene ſa ſœur qui ſe charge de le marier.

Elle connoît Madame Araminte qui a cent mille écus à donner en dot à Léonore ſa fille; elle les fait venir l'une & l'autre à Paris; elles les loge chez elle au deuxieme étage dans la même maiſon que ſon frere.

Sa médiation eſt heureuſe; il ſemble que les deux partis ſe conviennent, & c'eſt la ſignature du contrat qui fait l'action principale de la Piece.

M. de Chateaudor ouvre la ſcene; il fait des réflexions qui inſtruiſent le Public de ſon état & de ſes projets, & appelle Frontin ſon valet-de-chambre, ſon homme d'affaire & ſon confident.

Il s'agit de donner un repas; grand étalage de vaiſſelle, & beaucoup d'économie dans les

plats ; il fait appeller Dorimene, & Frontin ſort.

Le frere & la ſœur parlent du mariage en queſtion; Dorimene eſt bien aiſe d'avoir réuſſi dans cette affaire, mais elle craint que Léonore ne ſoit pas trop contente de ſon prétendu. Chateaudor badine là-deſſus, & fait connoître que ce ſont les cent mille écus qui l'intéreſſent plus que le cœur de la Demoiſelle ; il annonce à Dorimene ſon magnifique dîner, & elle ſort.

Frontin entre, & annonce le Tailleur qui vient d'arriver dans ſon carroſſe: l'équipage effraye Chateaudor ; mais j'aurai, dit il, de beaux habits, on m'en fera compliment; il faut pouvoir nommer l'homme qui les aura faits.

Le Tailleur paroît; Chateaudor demande quatre habits de drap avec des broderies très-riches, mais appliquées de maniere à pouvoir les détacher, & propoſe au Tailleur de les lui rendre au bout de huit jours, & de lui payer la ſomme dont ils feront convenus : l'homme à voiture dédaigne ce marché ; l'Avare envoye chercher ſon petit Tailleur ordinaire, & le premier Acte finit.

Dorimene ouvre le deuxieme Acte avec Léonore ; elle l'a éloignée de ſa mere pour la queſtionner ſur ſon inclination ; la Demoiſelle voudroit ſe cacher, mais Dorimene s'y prend ſi

adroitement, que Léonore eſt forcée d'avouer qu'elle a le cœur prévenu.

Araminte arrive ; elle ſe plaint de ſa fille, qui eſt devenue d'une triſteſſe inſupportable ; elle la gronde, & lui donne des leçons ſur le nouvel état qu'elle va prendre.

M. de Chateaudor entre, un écrain à la main, & ſuivi par un Bijoutier ; il fait voir à Madame Araminte les diamans, & la conſulte ; elle s'y connoît, elle en a eu dans ſon commerce ; elle les trouve très-beaux, très-bien aſſortis, mais elle juge que le prix doit en être exceſſif, & les conſeille de ne pas faire la folie de les acheter ; M. de Chateaudor parle bas au Bijoutier, il le prie de lui confier les diamans pour quelques jours ; le Bijoutier conſent, & s'en va.

Chateaudor préſente l'écrain à Léonore ; elle le refuſe : Araminte condamne la prodigalité de ſon gendre futur ; mais puiſque les diamans ſont achetés, elle conſeille à ſa fille d'accepter le cadeau de ſon prétendu. Chateaudor prie Léonore de paroître avec ces diamans au dîner de ce jour ; Araminte trouve cette parade ridicule ; l'homme faſtueux la trouve néceſſaire à un repas de trente couverts ; cette ſomptuoſité la choque encore davantage ; elle croit avoir affaire à un prodigue, & elle craint pour ſa fille.

Frontin entre, & donne une lettre à ſon maître. C'eſt le Marquis de Courbois qui doit arriver dans la journée à Paris, avec le Vicomte ſon fils, & lui demande à ſouper. L'Avare ſeroit bien aiſe que le Marquis ſe trouvât à ſon feſtin ; mais il eſt fâché qu'il n'arrive que le ſoir.

Il fait part aux Dames de l'arrivée du Marquis & de ſon fils : ce jeune homme eſt l'amant de Léonore ; elle ſe trouve mal ; elle ſort avec Dorimene, Araminte les ſuit, & revient un inſtant après. Voici une ſcene que le Lecteur ne ſera pas fâché, je crois, de voir en entier.

ARAMINTE & CHATEAUDOR.

ARAMINTE.

Ce n'eſt rien, grace au ciel, ce n'eſt rien ; ma fille ſe porte bien.

CHATEAUDOR.

J'en ſuis enchanté, Madame, mais il faut toujours ménager la ſanté de Mademoiſelle, il faut ſuſpendre le dîner ; j'envoyerai prier mon monde pour ce ſoir. (*A part*). Le prétexte eſt honnête, voilà un repas d'épargné.

ARAMINTE.

Et vous aurez trente perſonnes à votre ſouper ?

CHATEAUDOR.

Je l'eſpere, Madame.

ARAMINTE.

Permettez-vous que je vous parle à cœur ouvert ? Que je vous diſe ce que je penſe ?

CHATEAUDOR.

Je vous en prie très-fort, Madame.

ARAMINTE.

N'eſt-ce pas une folie, mon cher ami, mon cher gendre, de donner à dîner ou à ſouper à trente perſonnes, dont la moitié, au moins, ſe moquera de vous ?

CHATEAUDOR.

Ils ſe moqueront de moi ?

ARAMINTE.

Sans doute. Je ne ſuis pas avare, il s'en

faut de beaucoup ; mais je ne puis pas souffrir qu'on jette l'argent mal à propos.

CHATEAUDOR.

Mais, Madame, dans un jour comme celui-ci.

ARAMINTE.

Sont-ce des parens que vous avez priés?

CHATEAUDOR.

Non, Madame, ce sont des connoissances, des gens titrés, des gens de lettres, des gens de robe, des personnes de la premiere distinction.

ARAMINTE.

Tant pis, tant pis ; c'est de la vanité toute pure. Mon ami, vous ne connoissez pas le prix de l'argent.

CHATEAUDOR (*avec étonnement*).

Moi, Madame?

ARAMINTE.

Oui, oui, vous. Votre sœur m'a fait croire que vous étiez économe, & je l'ai cru sur sa

parole, autrement je n'aurois jamais accordé ma fille à un homme auſſi dépenſier que vous.

CHATEAUDOR.

Moi dépenſier, Madame?.....

ARAMINTE.

Je m'en ſuis douté, quand j'ai ſu que vous aviez débourſé une ſomme conſidérable pour acheter un titre qui ne vous rapporte preſque rien.

CHATEAUDOR.

Comment, Madame? Eſt-ce que vous n'en êtes pas flatté? Ce titre n'apportera-t-il pas des avantages réels aux enfans de votre fille?

ARAMINTE.

Point du tout. J'aurois mieux aimé vous donner ma fille quand vous n'étiez que Monſieur du Colombier, ancien Bourgeois, qu'à préſent que vous êtes Monſieur de Chateaudor, nouveau Gentilhomme.

CHATEAUDOR.

Mais, Madame....

ARAMINTE.

Oui ; vos peres ont bâti, & vous allez détruire.

CHATEAUDOR.

Moi, détruire? Vous êtes dans l'erreur...

ARAMINTE.

Je gage que ſans vous connoître en diamans, & ſans conſulter perſonne, vous allez être la dupe de votre Bijoutier.

CHATEAUDOR.

Oh ! pour ces diamans-là, Madame...

ARAMINTE (*en l'interrompant*).

Oh! pour ces diamans-là.... Je vous vois venir ; c'eſt la parure de Madame de Chateaudor.... Ma fille, Monſieur, a été élevée dans l'aiſance, mais modeſtement. Nous avons donné abondamment à la bienſéance, & rien à la vanité. La parure de ma fille a toujours été la

ſageſſe, & je me flatte qu'elle ne démentira jamais l'éducation que je lui ai donnée.

CHATEAUDOR.

Mais, Madame....

ARAMINTE.

Mais, Monſieur, je vous demande pardon. Je m'échauffe un peu trop, peut-être; mais je vous vois dans un train de dépenſe qui me fait trembler. Il s'agit de ma fille, il s'agit de cent mille écus de dot...

CHATEAUDOR (*piqué*).

N'ai-je pas aſſez de fonds pour les aſſurer?.....

ARAMINTE.

Oui, oui, des fonds! on les mange les fonds, vous principalement qui avez la manie d'être magnifique, d'être généreux.

CHATEAUDOR.

Mais vous ne me connoiſſez pas....

ARAMINTE.

Si vous étiez différent de ce que vous êtes, j'avois un projet excellent à vous propofer. J'ai vingt-cinq mille livres à moi toute feule ; je me ferois mife en penfion chez vous ; j'aurois vécu avec ma fille, & nous aurions fait un ménage charmant ; mais avec un homme comme vous....

CHATEAUDOR (*à part & fâché*).

C'eft défefpérant. (*A Araminte*). Vous vous trompez fur mon compte ; il y a peu d'hommes qui connoiffent l'économie comme moi, & vous verrez par vous-même....

ARAMINTE.

Je ne verrai rien. Vous voudriez m'en impofer ; mais vous ne réuffirez pas. Pour ma fille... Nous verrons.... Je l'ai promife..... Si elle le veut, foit. Mais ne comptez pas fur moi ; je me garderois bien d'avoir à faire à un homme qui jette fon argent par les fenêtres.

(*Elle fort*).

CHATEAUDOR (*en la ſuivant*).

Non, non, Madame, je n'ai pas, grace au ciel, le vice de la prodigalité.

Fin du ſecond Acte.

Le reſte au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXI.

Suite du CHAPITRE *précédent.*

ACTE III.

FRONTIN annonce à ſon Maître un petit Auteur, nommé Jacinte; celui-ci entre, & après avoir parlé d'une Piece de ſa façon que les Comédiens avoient refuſée, ſe donne le mérite d'avoir fait la généalogie de M. de Chateaudor qui eſt de la famille du Colombier, & que l'Auteur fait deſcendre de Chriſtophe Colomb; l'imagination ne déplaît pas à l'homme faſtueux, & l'Auteur eſt prié à ſouper, mais comme il s'agit de débourſer quelqu'argent, il eſt renvoyé bruſquement.

A la ſortie de Jacinte, la Fleur, domeſtique du Marquis de Courbois, vient annoncer l'arrivée de ſes Maîtres; le pere & le fils comptent loger chez M. de Chateaudor, & Mademoiſelle de Courbois qui eſt de la partie, ira loger chez ſa tante: Chateaudor n'eſt pas trop content qu'on vienne lui demander l'hoſpitalité ſi cavalierement: il n'en fait pas ſemblant, &

ſort pour aller s'informer de l'état de la ſanté de ſa prétendue.

Frontin & la Fleur reſtent ſur la ſcene; chacun trace le tableau de ſon Maître; celui de la Fleur a des ridicules; il parle ſingulierement, il n'acheve jamais ſes phraſes; il en dit la moitié, il faut deviner le reſte; il a des intercalaires ; celui-ci entr'autres, *voilà qui eſt bien* ; il le fourre par-tout à tort & à travers; la maiſon n'eſt pas riche, mais le ſervice y eſt doux; on y eſt très-bien.

Frontin ſe plaint de ſa condition; ſon Maître eſt avare. La Fleur auroit de bonnes occaſions pour le mieux placer; mais depuis le tems, il le croit attaché à ſon Maître; j'y ſuis attaché, dit Frontin, mais je n'y ſuis pas cloué: leur converſation eſt interrompue par le Marquis & le Vicomte, qui demandent le Maître de la maiſon ; on va le chercher; le pere & le fils étant ſeuls, font connoître le motif de leur voyage. Le Vicomte aime Léonore; le Marquis ſeroit enchanté que ce mariage pût avoir lieu ; Chateaudor eſt leur ami; ils ſe flattent l'un & l'autre de l'obtenir par ſa médiation.

Chateaudor entre; après les cérémonies d'uſage, il envoye le Vicomte voir Dorimene ſa ſœur, & il parle des deux Etrangeres ſans les nommer, & ſans ſavoir ce qui ſe paſſe entre le

jeune homme & la Demoiſelle ; le Marquis reſte avec Chateaudor ; je vais écrire la ſcene qu'ils ont entr'eux pour faire connoître le rôle du Marquis.

CHATEAUDOR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah çà, avant que.... Avez-vous le tems?

CHATEAUDOR.

Je ſuis à vos ordres, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous êtes mon ami.

CHATEAUDOR.

C'eſt un titre dont je me fais honneur.

LE MARQUIS.

Voilà qui eſt bien ; je voudrois vous prier.... là... Tout court... Tout bonnement....

CHATEAUDORT (*à part*).

Il eſt venu pour m'emprunter de l'argent.

LE MARQUIS.

Vous connoiſſez ma maiſon?...

CHATEAUDOR.

Beaucoup, Monſieur.

LE MARQUIS.

J'ai deux enfans.... Il faut que je penſe...; La fille eſt jeune; voilà qui eſt bien; mais le Vicomte.... Vous ſavez ce que c'eſt.

CHATEAUDOR.

Je comprends à-peu-près que vous penſez férieuſement à l'établiſſement de vos enfans, & vous faites très-bien; mais à propos d'établiſſement, je me crois dans le devoir de vous faire part de mon mariage prochain.

LE MARQUIS.

Quoi!... Vous allez auſſi.... Voilà qui eſt bien; j'en ſuis ravi.

CHATEAUDOR.

Aujourd'hui nous ſignerons le contrat, &

c'eſt un bonheur pour moi que Monſieur le Marquis....

LE MARQUIS.

C'eſt à merveille, mais... en même tems... ſi vous vouliez m'obliger...

CHATEAUDOR.

Je me félicite d'avoir fait une bonne affaire, mais ſi vous ſaviez combien il m'en coûte en meubles, en chevaux, en voiture; je ſuis épuiſé.

LE MARQUIS.

Voilà qui eſt bien.

CHATEAUDOR.

Pas trop bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez.... vous êtes lié avec Madame Araminte.

CHATEAUDOR.

Oui, Monſieur; elle eſt ici actuellement, & vous la verrez vous-même. Celle-là, par

exemple, celle-là, eſt une femme qui eſt riche, & qui pourroit bien faire votre affaire.

LE MARQUIS.

C'eſt préciſément pour cela.... Si vous vouliez lui parler pour moi & pour le Vicomte....

CHATEAUDOR.

Je le ferai avec plaiſir.

LE MARQUIS.

Mais je voudrois que cela.... Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait...

CHATEAUDOR.

Je vais voir Madame Araminte, & je lui parlerai ſur-le-champ.

LE MARQUIS.

Et croyez-vous que...... Voilà qui eſt bien ?

CHATEAUDOR.

Je crois que Madame Araminte ſe prêtera à

vos desirs, pour vous d'abord qui le méritez à tous égards, & pour moi aussi qui vais devenir son gendre.

LE MARQUIS.

Quoi ! son... Comment ?

CHATEAUDOR.

Oui, Monsieur ; c'est sa fille que je vais épouser.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà qui.... Est-ce bien vrai?

CHATEAUDOR.

Mais d'où vient votre étonnement? Trouveriez-vous à redire à mon mariage ?

LE MARQUIS.

Point.... C'est que mon fils.... (*A part*). Ah ! comme il s'est...... Ah ! quelle étourderie !...

CHATEAUDOR.

Croyez-vous que Madame Araminte en dé-

bourſant la dot de ſa fille, n'ait pas d'argent à vous prêter ?

LE MARQUIS (*piqué*).

A me prêter ?... A me prêter ?...

CHATEAUDOR.

Je vais lui parler...

LE MARQUIS.

Point du tout.

CHATEAUDOR.

Vous ne voulez pas que je lui parle ?

LE MARQUIS.

Point..... Point........ Voilà qui eſt bien point.

CHATEAUDOR.

Monſieur, je vous demande pardon, je ne vous entends pas. Voilà votre appartement ; jai des affaires, il faut que je ſorte. Je ſuis votre très-humble ſerviteur. (*A part*). Je n'ai rien vu de ſi ridicule. (*Il ſort*).

LE MARQUIS.

Peſte ſoit ! ... Il ne ſait ce qu'il dit.

Fin du troiſieme Acte.

A la premiere ſcene du quatrieme Acte, le Vicomte ſe plaint de l'engagement de Léonore ; à la troiſieme Chateaudor ſe plaint à ſon tour des mauvaiſes façons de ſa prétendue & de ſa mere. Il a envie de s'en défaire, il a vu Mademoiſelle de Courbois, il en eſt enchanté ; mais il regrette les cent mille écus de Madame Araminte.

Il ſe paſſe une ſcene entre le Marquis & Chateaudor, où l'homme faſtueux fait étalage de ſes richeſſes, & ſe vante d'avoir fait un préſent à ſa prétendue de cent mille francs de diamans. Le Marquis en eſt étonné ; il ſort en répétant à pluſieurs repriſes, cent mille francs de diamans ! voilà qui eſt bien.

Chateaudor ſe flatte de pouvoir épouſer Mademoiſelle de Courbois, ſans perdre les cent mille écus de Madame Araminte ; il en fait part à ſa ſœur ; voici ſon projet. Je ferai en ſorte, dit-il, que Madame Araminte donne ſa fille au Vicomte, avec cent mille écus, & que le Marquis me donne en même-tems ſa fille en

mariage avec le même argent. De cette maniere le pere ſatisfait ſon fils, il marie ſa fille ſans bourſe délier, & tout le monde eſt content. (*Il ſort*).

Dorimene intéreſſée également à ſon frere & à ſon amie, voudroit bien que ce projet, tout extraordinaire qu'il paroît, pût réuſſir. Léonore paroît ; le Vicomte auſſi ; la ſcene eſt intéreſſante, & elle eſt coupée par Madame Araminte qui fait partir ſa fille, ſous le prétexte d'aller parler à la Marchande de Modes qui l'attend. Léonore ſort avec Dorimene.

Araminte reſtée ſeule avec le Vicomte, lui parle avec ſa franchiſe ordinaire ; elle connoît ſon inclination pour Léonore, elle a beaucoup de conſidération pour lui, elle lui donneroit ſa fille avec plaiſir, & ſon engagement avec Chateaudor ne l'en empêcheroit pas ; mais les affaires de la maiſon de Courbois ſont en mauvais état, ſon dérangement eſt connu.

Le Vicomte voit qu'elle n'a pas tort. Il avoue cependant que ſon pere lui cédant la direction des affaires, il ſe flatteroit d'y mettre de l'ordre & de l'économie, de pouvoir continuer ſon chemin dans le ſervice, que faute de moyens il étoit forcé de quitter.

Araminte eſt touchée de l'état du jeune homme dont elle connoît le mérite & la probité;

vous n'êtes pas dans le cas, lui dit-elle, de vous marier. Soyez libre, & laiſſez ma fille en liberté de ſuivre ſa deſtinée ; mais ſi vous agréez les preuves de mon amitié, je vous offre la ſomme néceſſaire pour acheter un Régiment ; je ne vous demande d'autres aſſurances que votre billet d'honneur.

Le Vicomte dit, pénétré de reconnoiſſance, & ſi je meurs, Madame ? Si vous mourez, reprend Madame Araminte, eh bien ſi vous mourez, je perdrai mon argent, peut-être, mais tout ne ſera pas perdu ; il me reſtera le plaiſir d'avoir obligé un honnête homme.

Ils vont enſemble chez Madame Dorimene, & le Vicomte appelle la Fleur pour en faire prévenir ſon pere en cas qu'il le cherche.

Le Marquis entre, il demande ſon carroſſe, & eſt furieux contre ſon cocher. La Fleur excuſe le cocher ; celui de Chateaudor lui a refuſé la paille pour ſes chevaux. Le Marquis ne peut pas le croire, Chateaudor n'eſt pas un avare. La Fleur ſoutient le contraire, & raconte à ſon Maître tout ce que Frontin lui avoit confié. Le Marquis rappelle les cent mille francs de diamans ; la Fleur découvre le myſtere de ces diamans empruntés.

Comment, dit le Marquis, *un avare caché, un homme faux ; c'eſt... Voilà qui eſt bien, l'homme du monde le plus miſérable. Ma fille ?... Il ne*

l'aura pas. Cent mille francs de diamans, & point de paille ! (Il ſort).

Au cinquieme Acte la nuit commence. Chateaudor fait allumer les luſtres & les girandoles.

Frontin appelle la Fleur pour ſe faire aider. Celui-ci s'y prête avec plaiſir, & ſe flatte de faire bonne chere ce jour-là. Frontin ne lui promet pas grand'-choſe. Au moins une bouteille de vin, dit la Fleur ; ce n'eſt pas ſûr, répond l'autre. Mon Maître a des boules de papier dans ſa poche, il les tire à meſure que les bouteilles paroiſſent ſur la table, il fait à la fin du repas combien on en a ſervi, & il eſt très-difficile d'en eſcamoter.

Chateaudor reparoît, mais d'un air furieux. Tout le monde le mépriſe, il eſt refuſé de tous les côtés. Il fait ſortir la Fleur, & ordonne à Frontin d'éteindre les bougies. Frontin obéit à regret, & c'eſt Chateaudor lui-même, qui, avec ſon mouchoir, éteint la derniere bougie, & on reſte dans l'obſcurité.

Chateaudor veut ſortir, il entend du monde qui entre, & ſe tient caché ; c'eſt la Fleur qui eſt étonné de voir que l'on a éteint les bougies. Il ſe rencontre avec Frontin ; ils ſe reconnoiſſent ; ils cauſent ; Chateaudor eſt témoin de tout ce que l'on dit ſur ſon compte : cela fournit matiere à pluſieurs ſcenes comiques, dont le

détail feroit trop long ; mais en voici une que je trouve à propos de tranfcrire.

Madame ARAMINTE, le MARQUIS, *en fe rencontrant.*

ARAMINTE.

.... Ah ! bonjour, Monfieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Bonjour, Madame... J'avois juftement.... Voilà qui eft bien, j'en fuis ravi.... Avez-vous vu mon fils ?... Vous a-t-il parlé ?

ARAMINTE.

Votre fils, ma fille, Madame Dorimene ne font que m'étourdir... Je fuis d'une humeur... Je n'en puis plus.

LE MARQUIS.

Eft-ce que vous en feriez fâchée ?.... Vous me connoiffez. Je ne fuis pas... Je n'ai pas.... Mais pour des terres... Courbois... Sept fontaines... Bas-côteau... Verdurier... Voilà qui eft bien, Madame........ Deux millions, Madame.

ARAMINTE.

A quoi bon vos millions , vos terres ? Feu mon mari avec rien a fait des millions , & vous avec des millions vous n'avez rien. C'eſt que mon mari avoit de l'ordre , c'eſt qu'il avoit une femme qui ſavoit conduire un ménage ; mais vous , Monſieur le Marquis, ſoit dit entre nous, tout va de travers chez vous.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que feue Madame de Courbois, n'étoit pas. . . . Elle aimoit un peu. . . La pauvre femme ! . . Et elle perdoit gros. . . Moi tantôt d'un côté, voilà qui eſt bien, tantôt de l'autre. . . Je l'avoue, je ne me connoîs pas. . . Mais mon fils. . . Il s'y connoît lui. . . . Un jour, un jour. . . nos terres. . .

ARAMINTE.

Ah ! ſi vos terres étoient entre mes mains, ce jour, ce jour. . . . . . ne tarderoit pas à arriver.

LE MARQUIS.

Prenez-les , Madame. . . . Ma foi, voilà qui eſt bien , prenez-les.

ARAMINTE.

Croyez-vous, Monſieur, qu'une femme comme moi, ſoit faite pour être votre Intendante?

LE MARQUIS.

Point du tout. Eſt-ce que nous ne pourrions pas... Je ne ſuis pas vieux moi... Vous êtes encore... Voilà qui eſt bien.

ARAMINTE.

Vous vous moquez de moi, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Pardonnez moi... Ce que je dis..... eſt toujours..... là.... bien... Voilà qui eſt bien.

ARAMINTE.

Je n'ai pas envie de me remarier; mais en tout cas, je ne le ferois que pour le bien de ma fille.

LE MARQUIS.

Oui, oui. Tout... maitreſſe de tout...Carte blanche, Madame, carte blanche.

ARAMINTE (*avec intérêt*).

Carte blanche, Monſieur ? . . .

LE MARQUIS.

Oui, parole d'honneur. . . . Carte blanche.

Le Vicomte ſurvient ; il eſt inſtruit de ce dont il s'agit, il ajoute ſes prieres à celles de ſon pere pour qu'Araminte ſe charge de la direction de leurs affaires, en qualité de Madame la Marquiſe de Courbois ; elle héſite toujours. Léonore arrive, elle ſe jette aux genoux de ſa mere, & la fait accepter.

Madame Dorimene apprend ce qui vient de ſe paſſer ; elle eſt bien aiſe que Léonore ſoit heureuſe, mais elle trouve mauvais que cet arrangement ſoit fait ſans en faire part à ſon frere.

Il auroit eu, ma fille, dit Madame Araminte, s'il n'eut pas été ſi faſtueux.

Il auroit eu la mienne, dit le Marquis, s'il n'étoit pas un avare.

L'Avare faſtueux entre. Il eſt inſtruit de tout, & prend ſon parti en brave. Le ſouper eſt fait, il ne faut pas le perdre ; les convives ſe raſſemblent, il ne veut pas qu'ils ſe moquent de lui, il

il les fait entrer ; il leur annonce qu'il les a priés pour fêter le mariage de Monſieur le Vicomte de Courbois ; ils n'en ſont pas les dupes, les domeſtiques ont parlé ; les vices de Chateaudor ſont découverts, il eſt déteſté à cauſe de ſon avarice, & mépriſé à cauſe de ſon faſte.

Fin de la Piece.

CHAPITRE XXII.

Suite des deux Chapitres précédens. Anecdotes qui regardent l'Avare fastueux.

LA premiere personne à qui je fis voir ma Piece quand je la crus en état de paroître, ce fut M. Préville ; je lui avois destiné le rôle du Marquis, j'étois bien aise d'avoir son avis sur ce personnage, & sur la totalité de ma Comédie.

Il me parut content de l'un & de l'autre; je lui fis observer la difficulté de rendre au naturel le rôle dont il alloit se charger; *je connois, me dit-il, cette belle nature-là.*

D'après l'encouragement de cet Acteur estimable, je fis faire la lecture de la Piece à l'assemblée de la Comédie Françoise, elle eut des billets pour & contre, & elle fut reçue *à correction ;* je n'étois pas accoutumé à cette espece de réception; mais allons, me dis-je à moi-même, point d'orgueil, point d'entêtement; je retranche quelque chose, j'en ajoute quelqu'autre, je corrige, je polis, j'embellis mon ouvrage; on en fait une seconde lecture, la Piece est reçue & on la met sur le répertoire pour le voyage de Fontainebleau.

C'étoit une des premieres qu'on devoit jouer sur le Théâtre de la Cour. M. Préville tombe malade en arrivant ; il reste pendant un mois dans son lit, il va mieux vers la fin du voyage, & on destine l'Avare fastueux pour la veille du départ du Roi.

Tous les Ministres, tous les Etrangers, tous les Bureaux étoient partis ; les Comédiens étoient fatigués, ils n'avoient pas grande envie d'étudier, encore moins de répéter. Je voyois la position critique de ma Piece ; je demande très-modestement s'il étoit possible d'en suspendre la représentation ; il n'y en avoit pas d'autres sur le répertoire, on me fit croire qu'on ne pouvoit pas s'en dispenser.

Je vais à la premiere représentation ; je me mets à ma place ordinaire au fond du Théâtre derriere la toile ; il y avoit si peu de monde qu'on ne pouvoit pas s'appercevoir des effets bons ou mauvais de la Piece, & elle finit sans aucun signe d'approbation ni de réprobation ; je rentre chez moi, je ne vois personne ; tout le monde fait ses paquets, je fais les miens ; tout le monde part, & je pars aussi.

J'eus le tems en route de faire mes réflexions ; le froid glacial avec lequel on avoit écouté mon ouvrage, pouvoit provenir du vuide de la Salle & de la circonstance du moment ; mais je vis

que quelques Acteurs s'étoient trompés dans l'exécution.

Madame Drouin, excellente Actrice pour les rôles de charge, joua celui d'Araminte en mere noble ; c'eſt ma faute, mon lecteur doit ſe ſouvenir de cette ſcene, où Madame Araminte exerce un acte de généroſité vis-à-vis du Vicomte ; l'Actrice partant de là, s'eſt imaginé que ſon rôle devoit être grave & ſérieux.

L'honnêteté, la bienfaiſance, la généroſité même peuvent ſe rencontrer dans tous les rangs ; une femme des Halles fait une belle action, elle n'en eſt pas moins une harengere ; Madame Araminte en fait une à proportion de ſes facultés, elle n'eſt pas moins une mere difficile, une amie pétulante ; elle pouvoit être intéreſſante par occaſion, & comique par caractère.

M. Bellecour joua l'Avare faſtueux comme le glorieux ; bien dans les ſituations du faſte, & très-gêné dans celle de l'avarice ; c'eſt encore ma faute, j'aurois dû donner ce rôle à un Acteur qui jouât les rôles à manteau, & les rôles chargés.

A l'égard de M. Préville, je n'ai rien à dire, ſon rôle étoit d'une difficulté extraordinaire, il n'avoit pas eu le tems de ſe familiariſer avec ces phraſes coupées qui demandoient beaucoup de fineſſe pour faire comprendre ce que l'Acteur

n'achevoit pas de prononcer. C'eſt ma grande faute, j'aurois dû faire des remontrances, & employer mes protections pour que ma Piece ne fût pas donnée à Fontainebleau; ainſi, faiſant la récapitulation de mes torts, j'écrivis aux Comédiens en arrivant à Paris, & je retirai ma Piece ſur le champ.

Mes amis deſiroient avec impatience de voir l'Avare faſteux ſur la ſcene à Paris; ils furent tous fâchés en apprenant que je l'avois retirée; on me grondoit, on m'en vouloit, on me tourmentoit pour que j'en permiſſe la repréſentation; & on me rappelloit, pour m'encourager, combien de Pieces tombées à la premiere repréſentation, s'étoient rélevées depuis. Ils n'avoient pas tort, peut être; j'aurois ſuivi leurs conſeils, & j'aurois ſatisfait leurs deſirs, ſi les Comédiens m'euſſent fait connoître qu'ils avoient envie de la rejouer, mais apparemment ils en étoient dégoûtés autant que moi; elle étoit née ſous une mauvaiſe étoile, il falloit en craindre les influences, il falloit la condamner à l'oubli, & ma rigueur alla ſi loin, que je la refuſai à des perſonnes qui me la demandoient pour la lire.

Je ne pus cependant pas réſiſter à la demande d'un des plus grands Seigneurs du Royaume, dont les prieres ſont des ordres; j'allai lui faire hommage de ma Comédie; une Dame ſe chargea

de la lecture. Elle s'en acquitta avec cette facilité & cette grace qui lui ſont naturelles; mais à la premiere entrée du Marquis, elle fut ſurpriſe par la ſingularité du rôle dont elle n'étoit pas prévenue.

M*** s'empara de l'original, lut cette ſcene & toutes les autres de ce même perſonnage, avec une aiſance & une telle préciſion, qu'on l'auroit pris pour l'Auteur de l'ouvrage; j'avoue que je ne pus retenir ma joie & mon admiration.

La lecture finie, tout le monde me parut content; j'étois dans la maiſon de la bonté, de l'honnêteté, je ne pouvois m'attendre qu'à des complimens.

CHAPITRE XXIII.

Mariage de M. le Comte d'Artois, Frere du Roi. Arrivée à Paris du Chevalier Jean Mocenigo, nouvel Ambassadeur de Venise. Ses bontés pour moi. Son heureuse négociation pour l'abolition du droit d'aubaine, entre la Cour de France & sa République. Mes attentions pour les Italiens. Nouvelle Edition de Métastase. Graveurs Italiens qui s'y sont distingués.

On célébra à Versailles dans le mois de Novembre de l'année 1773, le mariage de M. le Comte d'Artois, Frere de Louis XVI, avec Marie-Therese de Savoie, Fille du Roi de Sardaigne, & sœur de Madame.

Les Fêtes, à cette occasion, furent ordonnées & exécutées avec la pompe & la magnificence ordinaires.

Autant la saison étoit contraire aux Spectacles champêtres du Parc, autant les appar-

temens étoient brillans par les ſalles de bals & de jeu multipliées, & par la quantité d'étrangers qui venoient de toutes parts pour aſſiſter à ces noces & paſſer l'hiver à Paris.

Ce fut à peu-près dans ce tems-là, que le Chevalier Jean Mocenigo, Ambaſſadeur de Veniſe, vint relever le Chevalier Sébaſtien Mocenigo ſon frere cadet, qui terminoit ſes quatre années d'Ambaſſade.

Ce nouveau Miniſtre de la République étoit un de mes anciens Protecteurs; il m'avoit donné des preuves eſſentielles de ſa bienveillance; il m'avoit logé chez lui pendant long-tems avec ma famille; il protégea, avec les *Balbi*, les *Querini*, les *Valier*, les *Berengan*, les *Barbarigo*, ma premiere édition de Florence, & en facilita l'entrée dans la ville de Veniſe, malgré la guerre barbare que me faiſoient les Libraires.

Voici une nouvelle marque de ſa bonté pour moi; à l'occaſion de ſon mariage avec la niece du Doge *Loredan*, il m'écrivit ce billet: *le Doge Séreniſſime m'a permis d'inviter à la noce quelques-uns de mes amis: vous êtes du nombre, je vous prie d'y venir, vous y trouverez votre couvert.*

Je n'y manquai pas. Il y avoit une table de cent couverts dans la ſalle appellée *des Ban-*

quets, il y en avoit une autre de vingt quatre, dont le neveu du Doge faiſoit les honneurs; j'étois de cette derniere; mais au ſecond ſervice tout le monde quitta ſa place, & nous allâmes tous dans la grande ſalle, faiſant le tour de cette piece immenſe, nous arrêtant derriere les uns, & les autres, & jouiſſant moi en mon particulier des honnêtetés, que l'on prodiguoit à un Auteur qui avoit le bonheur de plaire.

M. le Chevalier Jean Mocenigo rendit, pendant le cours de ſon Ambaſſade, un ſervice eſſentiel à ſa Nation. Il négocia avec la Cour de France l'abolition réciproque du droit d'aubaine, & il y reuſſit.

J'appris cet événement avec beaucoup de ſatisfaction; je n'y étois pas intereſſé pour moi-même, car je n'ai rien à laiſſer après ma mort, à mes héritiers, mais je jouiſſois pour les Vénitiens qui ont des affaires en France.

J'ai toujours regardé mes compatriotes avec amitié. Ils ont toujours été les bien venus chez moi; j'ai été trompé plus d'une fois, il eſt vrai, mais les méchans ne m'ont jamais dégoûté du plaiſir de me rendre utile; je me flatte qu'aucun Italien n'eſt jamais parti mécontent de moi.

Enchanté d'être en France, j'aime à converſer de tems en tems avec les gens de ma

nation, ou avec des François qui poſſedent la Langue Italienne.

L'endroit où j'en rencontre le plus ſouvent, eſt chez Madame du Boccage ; il n'y a pas d'étranger qui, ſoutenu par ſes qualités ou par ſes talens, ne s'empreſſe en arrivant à Paris de lui faire ſa cour; ce fut chez cette Dame que je fis une découverte très-agréable, & très-intéreſſante pour moi.

Un jour que je devois y dîner, Madame la Comteſſe *Bianchetti*, niece de madame du Boccage, me préſenta à une Dame que j'aurois dû connoître, & que je ne reconnoiſſois pas; je fus étonné de m'entendre ſaluer en très-bon Vénitien par une perſonne qui juſqu'à ce moment-là avoit parlé parfaitement François.

C'étoit la femme de M. de la Borde, Adminiſtrateur Général des Domaines du Roi, & ſœur de M. le Blond, qui a ſuccédé à ſon pere dans le conſulat de France à Veniſe. J'avois connu cette Dame dans ſa premiere jeuneſſe ; elle étoit la cadette des trois ſœurs qu'on appelloit les trois beautés de Veniſe.

Après le dialecte Toſcan, & le Vénitien, c'eſt le Génois qui m'amuſe plus que les autres. Dieu (diſent les Italiens) avoit aſſigné à chaque nation ſon langage; il avoit ou-

blié les Génois ; ils en composerent un à leur fantaisie, qui sent encore la confusion des langues de la Tour de Babel ; mais c'est celui de ma femme, & je l'entends & je le parle assez bien.

J'avois occasion autrefois de le parler fréquemment avec un Génois de mes amis, que des circonstances ont éloigné de Paris ; je n'ai plus le plaisir de m'entretenir avec lui, mais j'ai celui de dîner très-souvent chez son épouse.

On trouve chez elle une petite société charmante ; M. Valmont de Bomare le Naturaliste, qui ne refuse pas d'instruire & d'amuser en même tems les convives, si on le questionne sur l'étendue de ses connoissances. M. Coqueley de Chaussepierre, Avocat au Parlement, qui met toujours de l'agrément & de la gaieté dans les propos sérieux aussi bien que dans les propos galans, & quelques autres personnes aussi aimables que respectables.

On cause à table, on passe en revue les nouvelles du jour, les Spectacles, les Découvertes, les Projets, les Événemens, chacun dit son mot ; & s'il s'éleve quelque discussion, la Maitresse de la maison, pleine d'esprit & de connoissances, fait les frais de la conciliation.

Si mes Mémoires ont le bonheur de tra-

verſer les mers, mon ami *** verra que je ne l'ai pas oublié ; d'ailleurs je rends juſtice à la vérité, & rien ne me flatte davantage que l'occaſion de parler de mes amis, que j'aime bien, que j'aime conſtamment, ſoit Italiens, ſoit François.

La nation Françoiſe m'eſt auſſi chere aujourd'hui que la mienne, & c'eſt un délice de plus pour moi quand je rencontre des François qui parlent l'Italien ; j'en citerai quelques-uns qui, à ma connoiſſance, le parlent & l'écrivent mieux que les autres. Madame Pothouin, veuve depuis peu de M. Potouhin célebre Avocat au Parlement de Paris, femme auſſi aimable, auſſi reſpectable par ſon eſprit & ſes talens, que ſon époux l'étoit par ſa ſcience & ſa probité.

Sans avoir été en Italie, ayant commencé l'étude de la langue Italienne fort tard, & ne l'ayant ſuivie que pendant deux ans, Madame Pothouin eſt en état de ſoutenir des longues converſations avec les Italiens en y employant les meilleurs termes, les phraſes les mieux compoſées & les tournures les plus uſitées.

M. le Préſident Tachar ajoute à ſes connoiſſances très-étendues & au goût de la Littérature Françoiſe, celui de la Langue & de la Littérature Italienne.

Pendant qu'il occupoit la place très-impor-

tante, & très-laborieuſe d'Intendant des Iſles du vent de l'Amérique, il trouvoit le tems de m'écrire, & notre correſpondance étoit toujours en langue Italienne.

Il tâtonnoit alors dans le dialecte Toſcan, & ſe trompoit rarement. Après ſon retour de l'Amérique, il fit un voyage en Italie; ce n'eſt plus un François qui imite les Italiens, il ſemble dans ſes converſations & dans ſes lettres, appartenir à ces deux nations.

Madame la Baronne de Bordic a beaucoup de goût & beaucoup de facilité pour la langue Italienne; j'eus l'honneur de la voir & de faire ſa connoiſſance à Paris, dont elle fit les délices pendant quelques mois; eſtimée pour ſes qualités, admirée pour ſon eſprit, chérie pour le charme de ſes vers, elle y étoit adorée.

Madame de Bordic fait à Nîmes ſa réſidence; je regrette la privation de ſa ſociété, mais ſa correſpondance me dédommage, & les lettres dont elle m'honore de tems en tems, prouvent l'étude qu'elle a faite de notre Langue & de nos Auteurs.

M. Couſin, Avocat du Roi au Bailliage de Caux, en eſt auſſi un grand amateur; je n'ai amais eu l'honneur de le voir, mais il m'a ait celui de m'écrire de Dieppe, où il fait ſa

demeure, toujours en Italien, & quelquefois même dans le dialecte Vénitien.

Notre Littérature Italienne eſt très-goûtée en France, nos livres y ſont bien reçus & bien payés ; les Bibliotheques de Paris en ſont garnies. Feu M. Floncel en avoit une de ſeize mille volumes, tous en Langue Italienne. Monſieur Molini, Libraire Italien dans cette Capitale, en fait un commerce conſidérable.

La quantité d'exemplaires de mes Comédies qu'on a débitée dans ce pays-ci eſt prodigieuſe, & l'empreſſement avec lequel on a ſouſcrit à la nouvelle édition des Œuvres de *Metaſtaſio*, l'eſt encore davantage.

Cette ſuperbe Edition conduite & exécutée par les ſoins de M. Pezzana, eſt décorée de tous les agrémens de la Typographie. Elle eſt belle & elle eſt chere ; l'un ne peut pas aller ſans l'autre. Il y a des gravures précieuſes ; on y admire entr'autres un Polipheme de Bartolozzi, & dans pluſieurs eſtampes l'excellence du crayon & du burin de M. Martini. C'eſt un des meilleurs Eleves de M. le Bas ; c'eſt un Parmeſan très-honnête, très-ſage, très inſtruit, c'eſt un Artiſte qui fait honneur à la Nation Italienne. Il eſt à Paris ; il y a fixé ſa demeure comme moi : il a bien fait.

CHAPITRE XXIV.

Mort de Louis XV. Avénement au Trône de Louis XVI. Naiſſance du Duc d'Angoulême. Maladie de Meſdames de France. Leur convaleſcence à Choiſi. Mariage de Madame Clotilde, ſœur du Roi. Mes ſervices auprès de cette Princeſſe & auprès de Madame Eliſabeth. Nouveaux bienfaits du Roi à mon égard.

A la joie que les mariages de trois Princes avoient répandue dans le Royaume, ſuccéda la plus ſombre triſteſſe. Louis XV tomba malade; la petite vérole ne tarda pas à ſe déclarer; elle étoit des plus malignes, des plus compliquées; ce Roi fort vigoureux, bien conſtitué, ſuccomba à la violence de ce fléau de l'humanité.

Quelle affliction pour la France qui lui avoit conféré le titre de *Bien-Aimé*, quelle déſolation pour ſa Famille qui l'adoroit, quelle perte pour ſes anciens ſerviteurs qui lui étoient attachés plus par ſentiment que par devoir !

C'étoit le Roi le plus clément, le pere le plus tendre, le Maître le plus doux; il avoit

les qualités du cœur excellentes, & celles de l'eſprit très heureuſes.

Mais eſſuyez vos larmes, ô François ! La Providence lui a donné un ſucceſſeur dont les vertus feront votre bonheur : vous avez qualifié pluſieurs de vos Rois par des titres & des ſurnoms qui ſont paſſés à la poſtérité ; quelle ſera l'épithete honorable que vous choiſirez pour Louis XVI ?

La bonté, la juſtice, la clémence, la bienfaiſance ſont des devoirs pour tous ceux que Dieu a deſtinés à gouverner les hommes ; c'eſt d'après ſes qualités perſonnelles qu'il faut choiſir : ſes mœurs, ſa conduite, ſon zele pour le bien public, pour la paix, pour la tranquillité de l'Europe ; ſa religion, ſa modération, la probité qu'il exige, l'exemple qu'il en donne..... Voilà des vertus rares, des vertus eſſentielles bien plus utiles à l'Etat que l'eſprit de conquêtes ; voilà des ſources inépuiſables d'éloges, & de monumens immortels.

Ce n'eſt pas à l'âge de trente-trois ans que la voix publique décerne les honneurs & les titres à un Souverain qui aſpire à la gloire de les mériter, mais je ſuis trop vieux pour attendre ; je le nomme, en attendant, dans mon cœur Louis le Sage.

Hélas ! que de viciſſitudes dans l'humanité ; je

je ſuis forcé de rappeller ici un nouveau ſujet de crainte & de douleur. Les trois filles de Louis XV qui n'avoient pas quitté le lit de leur pere pendant le cours de ſa maladie, furent affectées des mêmes ſymptomes, & coururent le même danger.

Ces Princeſſes étoient trop intéreſſantes pour ne pas allarmer tout le monde ſur leur état; Dieu nous les préſerva ; Dieu arracha des bras de la mort cet exemple héroïque de l'amour filial.

Meſdames allerent paſſer le tems de leur convaleſcence à Choiſi. Je n'avois pas moins ſouffert que les autres dans cette crconſtance effrayante, j'allai à leur ſuite reſpirer l'air ſalutaire de cet endroit délicieux.

J'étois un jour au dîner des Princeſſes, & des Dames de leur Compagnie ; il n'y avoit d'hommes à cette table que le Prince de Condé ; Madame Adélaïde me fit l'honneur de me nommer à ce Prince du Sang qui me regarda avec bonté; je l'accoſtai reſpectueuſement ; il me parla de mon *Bourru Bienfaiſant*: je ſavois qu'il l'avoit joué à Chantilly, & qu'il avoit rendu le rôle de Géronte en perfection; je ſaiſis cette occaſion pour lui faire mes complimens & mes remerciemens.

De retour à Paris, j'entendis parler d'un mariage projetté entre Madame Clotilde, ſœur

du Roi de France, & le Prince de Piémont; héritier préſomptif de la Couronne de Sardaigne.

Cette nouvelle étoit pour moi intéreſſante; j'allai à Verſailles pour en être mieux informé; le projet étoit vrai, mais on en faiſoit myſtere; & ce ne fut que ſept mois avant le mariage que j'eus l'ordre de me rendre chez la Princeſſe pour lui donner quelqu'inſtruction ſur la Langue Italienne.

J'obéis; mais que pouvoit-elle apprendre en ſept mois de tems? Je me ſerois bien gardé de la faire paſſer par la voie commune; elle connoiſſoit bien ſa Grammaire Françoiſe; je ne lui fis apprendre que les verbes auxiliaires de la Grammaire Italienne; je la faiſois beaucoup lire; les remarques & les courtes digreſſions que j'entremêlois à la lecture, valoient mieux, à mon avis, que la longue & ennuyeuſe kirielle des regles & des difficultés ſcholaſtiques.

Mes lectures tendoient à un but encore plus intéreſſant: je lui faiſois connoître les Auteurs claſſiques Italiens par leurs noms, par quelques-unes de leurs anecdotes, & par les titres de leurs Ouvrages; & je tâchois de l'inſtruire des mœurs & des uſages Italiens.

Cette Princeſſe très-douce, très-complaiſante avoit une facilité prodigieuſe pour apprendre

& une mémoire très-heureuse ; j'y allois tous les jours, & elle faisoit des progrès admirables ; mais nos conférences étoient souvent interrompues par des Bijoutiers, par des Joyaliers, par des Peintres, par des Marchands ; j'entrois quelquefois dans sa chambre pour être témoin du choix des étoffes, du prix des bijoux, & de la ressemblance des portraits.

Je tâchois de tirer parti de ces mêmes inconvéniens ; je lui faisois répéter en Italien les noms des choses qu'elle avoit vues, qu'on avoit marchandées pour elle, & qu'on avoit achetées ou refusées.

Nous eûmes d'autres distractions ; un voyage à Reims pour le Sacre du Roi, & la naissance de Monsieur le Duc d'Angoulême : ce Prince, fils de Monsieur le Comte d'Artois étant le premier fruit des trois mariages des Enfans de France, devoit être intéressant pour l'Etat, & les réjouissances furent proportionnées à la joie publique.

Mon auguste Ecoliere, malgré tous ces intervalles, savoit mettre à profit son tems ; elle prononçoit l'Italien assez bien, elle le lisoit encore mieux ; elle étoit en état de lire, & de comprendre les épithalames que les Poëtes Piémontois devoient lui avoir destinés.

Son mariage fut célébré par procuration vers

la fin du mois d'Août de l'année 1775; dans la Chapelle de Verſailles; il y eut des fêtes ſuperbes, des réjouiſſances magnifiques : la Princeſſe partit adorée, regrettée : tous ceux qui l'avoient ſervie, qui l'avoient approchée, eurent des marques de ſa bonté : il n'eſt pas extraordinaire que dans cette foule il y eut quelqu'un d'oublié; c'eſt un coup de malheur que cet oubli ſoit tombé ſur moi.

A l'égard de mes ſervices & de mes dépenſes, je n'avois rien demandé & je n'avois rien reçu, mais j'étois bien perſuadé que je n'aurois rien perdu; je me tenois tranquille & ne diſois mot.

Des perſonnes qui s'intéreſſoient à moi, impatientées de mon ſilence, firent des démarches pour ſavoir à quoi je devois m'en tenir : ils avoient plus d'eſprit que moi, & leur médiation me fut très-utile.

On croyoit à la Cour que ma penſion de 3600 livres m'obligeoit au ſervice de toute la Famille Royale; on ne ſavoit pas que c'étoit une *récompenſe pour avoir enſeigné l'Italien à Meſdames*, & ceux qui étoient chargés des dépenſes pour Madame de Piémont, furent convaincus que je devois être récompenſé; mais les affaires qui regardoient cette Princeſſe étoient terminées; je n'avois qu'à attendre; on devoit

m'employer pour Madame Elisabeth, autre sœur dn Roi; c'étoit à cette occasion que je devois réserver mes demandes.

J'attendis long-tems, & je gardai toujours mon appartement à Versailles; le jour enfin arriva, j'eus ordre de me rendre chez Madame Elisabeth.

Cette jeune Princesse, vive, gaie, aimable; étoit plus dans l'âge de s'amuser que de s'occuper; j'avois assisté à des leçons de Latin qu'on lui donnoit, & je m'étois apperçu qu'elle avoit beaucoup de dispositions pour apprendre, mais qu'elle n'aimoit pas à s'appesantir sur des difficultés vétilleuses.

Je suivis à-peu-près la méthode que j'avois adoptée pour Madame la Princesse de Piémont; je ne la tourmentai pas avec des déclinaisons & des conjugaisons qui l'auroient ennuyée; elle vouloit faire de son occupation un amusement, & je tâchai de rendre mes leçons des conversations agréables.

On faisoit lecture de mes Comédies; dans les scenes à deux personnages, c'étoit la Princesse & sa Dame d'honneur qui lisoient & traduisoient chacune son rôle; s'il y avoit trois personnages, c'étoit une Dame de compagnie qui se chargeoit du troisieme, & je rendois les autres, s'il y en avoit davantage.

Cet exercice étoit utile & amuſant; mais peut-on ſe flatter que la jeuneſſe s'amuſe pendant long-tems de la même choſe? Nous paſſâmes de la proſe aux vers; Métaſtaſe occupa mon auguſte Ecoliere pendant quelque tems; je ne cherchois qu'à la contenter, & elle le méritoit bien; c'étoit le ſervice le plus doux, le plus agréable du monde.

Mais je vieilliſſois; l'air de Verſailles ne m'étoit pas favorable; les vents qui y dominent & qui ſoufflent preſque perpétuellement attaquoient mes nerfs, réveilloient mes anciennes vapeurs, & me cauſoient des palpitations; je fus forcé de quitter la Cour, & de me retirer à Paris, où l'on reſpire un air moins vif & plus analogue à mon tempérament.

Mon neveu, quoiqu'employé au Bureau de la Guerre, pouvoit me remplacer; il l'avoit fait auprès de Meſdames, & j'étois ſûr des bontés de Madame Eliſabeth. C'étoit-là le moment d'arranger mes affaires, & je ne m'oubliai pas dans cette circonſtance.

Je préſentai un Mémoire au Roi; il fut protégé par Meſdames; la Reine elle-même eut la bonté de s'intéreſſer à moi, le Roi eut celle de m'accorder 6000 livres de gratification extraordinaire, & un traitement de 1200 livres annuelles ſur la tête de mon neveu.

Mes amis, vous qui m'avez tant reproché ma retenue, ma patience; voyez ſi j'ai eu tort d'attendre tout des bontés du Roi; voyez ſes nouveaux bienfaits; trouvez-vous la récompenſe modique? Qu'ai-je fait pour en mériter une plus conſidérable?

CHAPITRE XXV.

Départ du Chevalier Jean Mocenigo, Ambassadeur de Venise. C'est le Chevalier Zeno qui le remplace. Défense des jeux de hasard à Paris. Quelques mots sur un nouveau Livre, intitulé de la Passion du Jeu. *Quelques réflexions sur les jeux du Commerce.*

TOUT ce que je viens de dire dans le Chapitre précédent, n'est pas de la même année : la continuation des matieres m'engage quelquefois à déranger l'ordre chronologique, mais je ne tarde pas à y revenir, & me voilà à l'année 1776.

C'est dans cette année que Madame la Comtesse d'Artois accoucha d'une Princesse à qui le Roi donna sur-le-champ le titre de *Mademoiselle*.

Le Chevalier *Jean Mocenigo*, Ambassadeur de Venise, termina à cette époque la quatrieme année de son ambassade, & fut remplacé par le Chevalier *Zeno*.

Ce Patricien de Venise venoit d'Espagne, où les jeux étoient permis ; il les trouva encore plus généralement établis dans cette Capitale ; on jouoit chez les Grands Seigneurs, on jouoit chez quelques Ministres Etrangers. Le jeu étoit la passion dominante de M. Zeno ; il voyoit beaucoup de monde chez lui ; on y étoit traité grandement, & on y jouoit de même.

Mais c'étoit précisément dans ce tems-là que le Gouvernement François commençoit à ouvrir les yeux sur cette tolérance dangereuse qui perdoit la jeunesse & ruinoit des familles entieres ; les jeux de hasard furent défendus ; quelques Ministres Etrangers prétendoient jouir des privileges du corps diplomatique, & cette résistance fit un mauvais effet.

Il parut presqu'en même tems un livre intitulé *de la Passion du Jeu*, *par M. duSaulx*. C'est un Traité complet qui embrasse la morale, la police & la politique ; c'est un livre classique qui manquoit à la collection des Ouvrages utiles à la Société, & je ne doute pas qu'il n'ait contribué à la suppression des jeux dangereux.

M. du *Saulx* ne laisse pas de fronder, quoique légerement, les jeux qu'on appelle *de Commerce* ou *de Société* ; il n'entend pas les proscrire, mais il conseille de les modérer.

Les petits jeux paroissent devenus nécessaires ;

on ne peut pas paſſer une ſoirée ſans rien faire ; après la nouvelle du jour, après la critique de ſon prochain & même de ſes amis, de toute néceſſité il faut jouer.

C'eſt un amuſement honnête, une occupation agréable, mais tout le monde ne s'y amuſe pas de la même maniere ; cela dépend de la différence des tempéramens ; il y a des perſonnes très-douces, très-polies, très-agréables qui changent de ton, de caractere, & même de phyſionomie à une table de jeu.

Un homme généreux devient furieux quelquefois pour une perte modique ; ce n'eſt pas pour la perte de l'argent, dit-il, c'eſt par amour-propre ; cela peut être : mais je joue auſſi, & je ſuis de bonne-foi ; j'aime mieux gagner ſix francs que de les perdre : je marque exactement ma perte & mon gain, & je ſuis bien aiſe, quand à la fin du mois j'ai quelques écus de profit.

Ce n'eſt pas l'amour-propre qui me flatte dans ce moment-là, c'eſt qu'un louis de plus ou un louis de moins dans ma petite bourſe, fait une petite différence qui me cauſe un petit plaiſir ou un petit chagrin ; je parle de moi ; perſonne ne peut prendre ſur ſon compte ce que je dis & ce que je penſe.

La charge la plus pénible pour une Maitreſſe de maiſon, eſt celle d'arranger les parties pour

que l'amour-propre des uns ne choque pas l'amour-propre des autres.

Mais indépendamment des caracteres qu'on doit raisonnablement pardonner, il y a encore plus à craindre les effets de l'antipathie qui se développe au jeu plus que par-tout ailleurs : qu'un Joueur aime mieux perdre avec une jolie femme qu'avec moi, cela est tout simple ; mais que ce même Joueur me prenne en grippe plus qu'un autre, je me fâcherois, si j'étois capable de me fâcher ; cependant cela arrive tous les jours, l'homme prudent fait semblant de ne pas s'en appercevoir.

Les Maitresses des maisons doivent se mettre au fait des sympathies & des antipathies de leurs Sociétés ; elles doivent connoître leurs Joueurs, & les assortir.

Je demande pardon aux Dames qui doivent en savoir beaucoup plus que moi ; mais j'ai un autre avertissement à leur donner. Il ne faut pas qu'elles commencent par faire leur partie, & qu'elles laissent les autres s'arranger comme ils peuvent ; cela est arrivé plus d'une fois sous mes yeux, & j'ai été témoin des plaintes de ceux qui se croyoient mal placés.

Le *Lotto* est un jeu fort commode pour éviter ces inconvéniens ; on rassemble beaucoup de personnes à la même table ; la femme qui en

ſait les honneurs s'y trouve, & tout le monde eſt content; mais c'eſt auſſi à mon avis le jeu le plus inſipide, le plus ennuyeux qu'on ait jamais imaginé; c'eſt le haſard qui domine dans tous les jeux, mais quand j'ai des cartes en main, je fais au moins quelque choſe, & au *Lotto* je ne fais rien: ſi je gagne aux autres jeux, je puis me flatter d'y avoir contribué par mes combinaiſons; ſi je perds, je me flatte encore d'avoir évité de mauvais coups qu'un autre auroit eſſuyé; mon amour-propre eſt en quelque façon ſatisfait, mais dans ce vilain jeu de boules, je ſuis toujours le patient.

On a imaginé le *Lotto* Dauphin; c'eſt encore pis, car il faut déterminer les numéros, & j'ai le chagrin d'avoir mal choiſi; j'entends autour de moi demander des ternes, des quaternes, des quines; je n'ai que des extraits & quelques ambes, je deviens mauvais Joueur ſans le ſavoir; j'en veux à ceux qui gagnent, parce que le gain des autres doit néceſſairement augmenter ma perte, & mon amour-propre en eſt piqué, l'intérêt de ma bourſe ne l'eſt pas moins, & l'ennui s'en mêle, & c'eſt un mauvais préſent pour moi que de me faire l'honneur de me préſenter un tableau.

J'en fais la confidence à mon Lecteur; je me garderois bien de le dire dans les Sociétés où

je ſuis trop heureux d'être admis ; & ſi les aimables & reſpectables perſonnes que j'ai l'honneur de fréquenter jettent par haſard un coup-d'œil ſur ces Mémoires, elles me pardonneront, j'eſpere, en faveur de ma ſincérité.

CHAPITRE XXVI.

Les Renards, *Opéra-Comique, en trois Actes. Arrivée des Acteurs de l'Opéra-Comique Italien à Paris, pour jouer sur le Théâtre de l'Opéra.*

DANS l'année 1777, on me demanda un nouvel Opéra-Comique pour Venise; je m'étois proposé de ne plus en faire, mais croyant que le même ouvrage me seroit utile à Paris, je consentis de satisfaire mes amis, & je composai une Piece qui pouvoit plaire également à l'une & à l'autre Nation; son titre étoit *i Volponi*, (les Renards). C'étoient des gens de Cour, jaloux d'un étranger; on lui faisoit beaucoup de politesse pour l'amuser, & on tramoit des cabales pour le ruiner. Il y avoit de l'intérêt, de l'intrigue & de la gaieté, & il en résultoit une leçon de morale.

Il étoit question alors de faire venir à Paris les Acteurs de l'Opéra-Comique Italien, que nous appellons *i Bouffi*, & qu'on appelle ici *les Bouffons;* ce mot seroit insultant en Italie,

il ne l'eſt pas en France ; ce n'eſt qu'une mauvaiſe traduction.

La muſique de la *Bonne-Fille* de M. *Piccini*, celle de la *Colonie* de M. Sacchini, & les progrès que le goût du chant Italien faiſoit tous les jours à Paris, déterminerent les Directeurs de l'Opéra, à faire venir ce Spectacle étranger, qui donna ſes repréſentations ſur le grand Théâtre de cette Ville.

Ce projet me flatta infiniment, & j'eus la témérité de me croire néceſſaire à ſon exécution ; perſonne ne connoiſſoit l'Opéra-Comique Italien mieux que moi, je ſavois que depuis quelques années on ne donnoit plus en Italie que des farces dont la muſique étoit excellente, & la poéſie déteſtable.

Je voyois de loin ce qu'il falloit faire pour rendre ce Spectacle agréable pour Paris ; il falloit faire de nouvelles paroles ; il falloit compoſer de nouveaux Drames dans le goût François.

J'avois fait plus d'une fois cette opération pour Londres, j'étois ſûr de mon fait ; perſonne ne pouvoit mieux que moi ſe rendre utile dans une pareille occaſion.

Je ſavois par expérience, combien ce travail étoit difficile & pénible, mais je m'y ſerois livré avec un plaiſir infini pour le bien

de la chofe, & pour l'honneur de ma Nation.

D'ailleurs, il y avoit à parier que l'Opéra de Paris, en faifant venir des Acteurs étrangers, ne fe contenteroit pas de leur vieille mufique, & en feroit faire de nouvelle par M. Piccini qui étoit ici, ou par M. Sacchini qui étoit à Londres.

Je tenois mon Opéra-Comique tout prêt, & j'étois prefque sûr qu'on m'en auroit ordonné d'autres, car je ne croyois pas de la dignité du premier Spectacle de la Nation, d'entretenir le Public pendant long-tems avec de la mufique qu'on avoit chantée dans les concerts & dans les fociétés de Paris.

J'attendois donc qu'on vînt me parler, qu'on vînt me confulter, m'engager... Hélas! perfonne ne m'en dit mot.

Les Acteurs Italiens arriverent à Paris; j'en connoiffois quelques-uns, je n'ai pas été les voir, je n'ai pas été à leur début. Il y en avoit de bons & de médiocres; leur mufique étoit excellente; mais ce Spectacle tomba, comme je l'avois prévu, à caufe des Drames qui étoient faits pour déplaire en France & pour déshonorer l'Italie.

Mon amour-propre auroit dû être flatté, voyant ma prédiction vérifiée, mais au contraire, j'étois vraiment affligé. Je n'aimois pas trop l'Opéra-

Comique ; j'aurois été enchanté d'entendre de la Musique Italienne, exécutée sur des paroles Italiennes, mais il falloit des paroles qu'on pût lire avec plaisir, & qu'on pût traduire en François sans rougir.

Ces mauvais Opéras paroissoient en Public traduits & imprimés. La meilleure traduction étoit la moins supportable ; plus les Traducteurs s'efforçoient de rendre le texte fidélement, plus ils faisoient connoître les platitudes des originaux.

Je croyois que cette Troupe Italienne s'en iroit au bout de l'an ; mais apparemment elle étoit engagée pour deux, & elle y resta l'année suivante. Ce fut dans cette seconde année qu'on me fit l'honneur de venir chez moi, en m'apportant un de ces mauvais Drames à raccommoder ; c'étoit trop tard ; le mal étoit fait : ce genre de Spectacle étoit décrié. J'aurois pu le soutenir dans son début, je crus ne pouvoir pas le relever après la crise qu'il avoit essuyée.

Il faut encore dire que j'étois piqué d'avoir été oublié au moment nécessaire. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé depuis long-tems un chagrin pareil à celui-là. Les uns disoient pour me consoler, que les Directeurs de l'Opéra croyoient l'emploi qu'ils auroient pu m'offrir au-dessous de moi ; Messieurs les Directeurs

ne ſavoient pas de quoi il s'agiſſoit ; s'ils euſſent eu la bonté de me conſulter, ils auroient vu qu'il leur falloit un Auteur, & non pas un ravaudeur.

D'autres me diſoient (ſans fondement, peut-être) qu'on craignoit que Goldoni ne fût trop cher.

J'aurois travaillé pour l'honneur, ſi on avoit ſu me prendre; j'aurois été cher, ſi on m'avoit marchandé ; mais mon travail les auroit bien dédommagés ; j'oſe dire que ce Spectacle exiſteroit encore à Paris.

CHAPITRE XXVII.

Naissance du Duc de Berry, fils de M. le Comte d'Artois. Naissance de Marie-Thérese-Charlotte de France, Madame, *Fille du Roi. Quelques mots sur la derniere Guerre, sur la Marine & sur les Finances.* Roland, *Opéra, Musique de M. Piccini. Ce Chapitre est interrompu par une indisposition à laquelle je suis sujet. Singularité de cette incommôdité. Conduite sage de mon Médecin, & soulagement que j'en ai obtenu.*

AU mois de Janvier de l'année 1778, il y eut des réjouissances à la Cour, & à la Ville pour la naissance du Duc de Berry, fils de Monsieur le Comte d'Artois.

Mais quelle fut la joie des François, lorsqu'on déclara dans la même année la grossesse de la Reine! Elle accoucha dans le mois de Décembre, d'une Princesse qui fut nommée sur le champ Marie-Thérese-Charlotte de France; avec le titre de Madame, Fille du Roi.

Ce premier fruit du Mariage du Roi, fut regardé comme le Précurſeur du Dauphin, qu'on attendoit avec impatience, & qui vint au bout de trois ans exaucer les vœux des François.

Les Fêtes à cette occaſion & à celle de la convaleſcence de la Reine, furent proportionnées aux circonſtances du tems; la France étoit engagée dans une guerre qu'elle n'avoit pas provoquée, mais qu'il falloit ſoutenir pour l'honneur de la Nation.

Je n'entrerai pas dans le détail de la rupture entre les Anglois Britaniques, & ceux de l'Amérique Septentrionale, ces derniers qui étoient les plus foibles eurent recours à Louis XVI, & ce Monarque s'intéreſſant pour la paix, s'attira la guerre.

Ce Royaume, tout riche qu'il eſt, ne paroiſſoit pas alors en état de la ſupporter; la Marine avoit été négligée, ſes Finances étoient dérangées; mais les reſſources de la France ſont inépuiſables. Pendant que l'on faiſoit des négociations pour rapprocher les Américains de leur mere Patrie, on vit ſortir des Ports de Breſt & de Toulon des flottes ſi conſidérables, qu'elles furent en état de tenir tête aux forces de l'Angleterre.

Cette guerre dura pendant cinq ans, & la

paix fut ſignée à Verſailles en 1783 ; c'eſt l'époque d'une nouvelle puiſſance dans l'Amérique Septentrionale. Les anciens ſujets de la Grande-Bretagne devenus libres, reconnus tels par le monde entier, peuvent devenir formidables ; ſe ſouviendront-ils toujours de leurs bons amis les François ?

Au milieu du bruit des armes on ne s'amuſoit pas moins à Paris ; c'eſt dans cette année que M. Piccini donna à l'Opéra ſon premier ouvrage.

La Reine protectrice des Beaux-Arts, & des Artiſtes célebres avoit fait venir M. Piccini, en France, l'avoit fait pourvoir d'un traitement de la Cour, & il étoit libre de travailler pour les Spectacles de Paris.

Ce Compoſiteur Italien nouvellement arrivé n'étoit pas encore en état de choiſir ſes Poémes, M. Marmontel prit ſoin de lui en fournir.

Il mit l'Opéra de Roland de Quinaut en trois Actes avec quelques changemens. M. Piccini fit valoir ſa ſcience & ſon goût. Mais les François qui s'intéreſſent aux Drames autant qu'à la muſique, ne peuvent pas ſouffrir que les Auteurs modernes touchent aux chef-d'œuvres des Auteurs anciens.

Il y avoit d'ailleurs une guerre ouverte à

Paris, entre les partiſans de M. Gluck, & ceux de M. Piccini, & ces deux partis étoient combattus par les amateurs de la Muſique Françoiſe.....

Hélas! une violente palpitation me prend dans ce moment-ci... c'eſt chez-moi une incommodité habituelle; je ne puis continuer...

Je reprends le Chapitre que j'ai quitté hier. Ma palpitation a été plus véhémente & a duré plus long-tems cette fois-ci qu'à l'ordinaire, elle m'a attaqué à quatre heures du ſoir, & n'a ceſſé qu'à deux heures du matin.

Cette palpitation n'eſt pas périodique; elle me ſurprend pluſieurs fois dans l'année, dans toutes les ſaiſons, dans tous les tems, tantôt à jeun, tantôt à mon dîner, tantôt après, rarement la nuit; mais voici ce qu'il y a de plus ſingulier dans ſes ſymptomes.

Je ſens, quand elle veut m'attaquer, un mouvement dans les entrailles mon pouls s'éléve & marche d'une violence effrayante, mes muſcles ſont en convulſion s & mon cœur oppreſſé.

Je ſens, quand elle veut ceſſer, un choc dans la tête, & mon pouls revient tout d'un coup dans ſon état naturel; il n'y a pas de gradation dans ſes accès, il n'y en a pas dans ſa ceſſation; c'eſt un Phénomène inconcevable,

qui ne peut s'expliquer que par la comparaiſon des ſyncopes.

Habitué à cette incommodité plus inquiétante que douloureuſe, j'avois appris à la ſoutenir ſans crainte, & cherchant les moyens de me diſſiper, je continuois mon dîner, ſi elle m'attaquoit à table; je faiſois ma partie, ſi elle me ſurprenoit dans la ſociété; perſonne ne s'appercevoit de mon état, & comme il faut vivre à mon âge avec ſes ennemis, je ne cherchois pas les moyens d'en guérir, crainte de tomber dans le gouffre de Scylla pour éviter celui de Carybde.

Mais une palpitation que j'eus il y a quatre ans, de trente-ſix heures ſans diſcontinuer, me parut ſérieuſe, & j'eus recours à mon Médecin. M. Guilbert de Préval, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, me la fit ceſſer ſur-le-champ, & ſans rien haſarder qui pût déranger l'économie animale de mon individu, il ne fit par la ſuite qu'en retarder les accès & en diminuer la durée.

Ce Médecin m'avoit guéri radicalement de deux dartres qui étoient fort incommodes, & qui commençoient à devenir dangereuſes. Il n'en eſt réſulté aucun inconvénient; je me ſuis toujours bien porté depuis, & c'eſt avec ſon

eau fondante qu'il conduiſit cette cure à ſa perfection.

M. Préval s'eſt fait des ennemis dans le Corps de la Faculté ; on dit qu'il exiſte une loi parmi eux, qu'aucun Membre de leur Société ne puiſſe débiter des remedes nouveaux, ſans les communiquer à ſes Confreres. M. Préval ne l'a pas fait, il a craint, peut-être, que ſon remede ne devînt inutile comme bien d'autres, s'il étoit entre les mains de tout le monde ; il le débite chez lui. Le pauvre y trouve ſon ſoulagement, & le riche n'eſt pas écorché. Heureux l'homme, dit-on, qui trouve ſon ami dans ſon Médecin. M. Préval eſt l'ami de tous ſes malades, puiſqu'il eſt celui de l'humanité.

CHAPITRE XXVIII.

Le Sallon des Tableaux. Quelques mots ſur les Académies & les Sociétés Royales de Paris. Le Licée. Le Muſée de la rue Dauphine. Arrivée dans cette Ville de M. de Voltaire. Sa mort.

J'AI parlé des Spectacles de Paris ; je n'ai encore rien dit du Sallon du Louvre, qui vraiment en eſt un pour les connoiſſeurs, & pour ceux qui ont du goût pour les chefs-d'œuvres.

Les Peintres & les Sculpteurs de l'Académie Royale y expoſent tous les deux ans les Ouvrages qu'ils ont produits pendant cet eſpace ; la quantité prodigieuſe de tableaux que l'on y voit, prouve la fécondité des Artiſtes ; & l'affluence de monde que l'on y rencontre pendant un mois, prouve le goût ou du moins la curioſité du Public.

Ce Sallon eſt de la plus grande utilité pour les progrès des arts : l'homme qui travaille pour un particulier, ne cherche qu'à lui plaire ; mais ceux qui expoſent leurs Ouvrages, doivent tâcher de plaire à tout le monde.

Lorſque le Catalogue des Tableaux & des Statues eſt en vente, les critiques paroiſſent preſque en même tems ; il ſemble que les Ecrivains aient ſuivi les Artiſtes dans leurs atteliers ; les feuilles périodiques en parlent décemment, mais les envieux les condamnent, & les méchans les déchirent.

Le Public éclairé ne s'en rapporte pas aux opinions d'autrui ; chacun a ſa façon de voir ; les uns trouvent bon ce que d'autres ont trouvé mauvais, & il en réſulte plus de bien que de mal ; les grands hommes ſont connus, & les médiocres gagnent des Partiſans.

Le riche veut avoir dans ſon cabinet un tableau du Peintre qui s'eſt diſtingué : l'amateur qui eſt moins fortuné, ſe contente de la médiocrité ; il y a des gens qui font travailler les Peintres & les Sculpteurs pour que l'on imprime dans le Catalogue ; ce tableau eſt fait pour Monſieur un tel ; ce buſte a été ſculpté pour Madame une telle : il y en a qui font faire leurs portraits pour le plaiſir de faire paroître leurs figures au Sallon.

Celui de l'année 1779 dont je parle actuellement, étoit le deuxieme que j'avois vu depuis mon arrivée en France : je ne ſuis pas grand amateur de tableaux, encore moins connoiſſeur ; j'en parle ici par occaſion, & ſans y mettre du mien, j'en parle comme un homme qui a

pris à tâche de parler de tout, & je vais de la même maniere dire quelques mots en paſſant des autres Académies Royales, & de quelques autres établiſſemens qui ſont honneur à la France.

L'Académie Françoiſe eſt la premiere par l'époque de ſa fondation, & elle a conſervé toujours ſon rang; ſon inſtitution a été très-utile pour fixer la langue de cette nation, & ſon dictionnaire eſt le code qu'il faut conſulter. Les quarante fauteuils de cette aſſemblée reſpectable ſont aujourd'hui des places de récompenſe; les hommes qui ſe ſont diſtingués dans les ſciences ou dans la littérature, ſont admis au concours, & le même ſiege eſt accordé indiſtinctement au Duc & Pair, & au particulier qui n'a d'autres titres que ſon talent & ſes mœurs.

Le Récipiendaire fait ſon entrée dans une ſéance publique; il prononce ſon diſcours de remerciement; le Préſident en charge lui répond au nom de ſa Compagnie; l'un & l'autre font valoir leurs talens; ce ſont des Pieces qui ordinairement font honneur au corps & aux membres de l'Académie.

Il eſt des hommes aſſez mal aviſés pour dire que cette ſociété n'eſt utile à rien; ce que je viens de dire, prouve bien le contraire; elle dé-

cerne la Couronne au mérite, & encourage les talens à la mériter.

C'eſt dans l'Académie des Sciences où l'on travaille pour l'utilité ; c'eſt dans celle des Belles-Lettres où l'on s'occupe de l'érudition.

Si une découverte ſe fait dans la Capitale ou dans la Province, c'eſt l'Académie des Sciences qui en juge ; ſi elle la rejette, il n'en eſt plus queſtion ; ſi elle l'approuve, l'Auteur en profite, & le Public eſt sûr de n'être pas trompé.

Les Mémoires qui ſortent de cette Académie forment un monument précieux pour la ſociété en général : ſes membres ſont en correſpondance avec les Savans de l'Europe, & les lumieres qui paroiſſent dans un hémiſphere, ſe répandent utilement dans l'autre.

Autant cette Académie eſt utile aux beſoins & aux commodités de la vie, autant celle de Belles-Lettres eſt utile pour les agrémens de l'eſprit ; les Beaux-Arts y ſont cultivés, les anciens monumens illuſtrés, les inſcriptions déchiffrées, les points de critique éclairés.

M. Bartoli, né à Padoue, & Antiquaire du Roi de Sardaigne, eſt un des membres de la Société dont je viens de parler. Cet homme eſtimable par l'étendue de ſon érudition & de ſes connoiſſances, a fixé ſon ſéjour en France, mais

ne laiſſe pas de s'occuper de l'honneur de ſa Patrie, & d'illuſtrer la Littérature Italienne.

L'Académie Royale de Chirurgie eſt encore plus utile que les autres : il y a long-tems que les François excellent dans cet art néceſſaire à l'humanité ; c'eſt dans cette Société que les bons éleves ſe forment ſous des maîtres très-habiles & très-éclairés. Ses Mémoires périodiques ſont connus, ſont traduits, ſont étudiés par-tout ; on y voit des découvertes intéreſſantes, ſoit pour les maladies, ſoit pour les remedes ; on y trouve d'heureuſes inventions pour les inſtrumens, & de nouvelles méthodes qui ſimplifient les opérations.

On a élevé ſous la fin du dernier regne un bâtiment très-vaſte & très-commode pour l'Ecole de Chirurgie ; c'eſt un édifice qui décore la Ville, & fait honneur à l'Architecte qui en a formé le plan, & qui a préſidé à ſon exécution.

L'Architecture eſt érigée auſſi en Académie Royale ; cet art plus utile que ceux de la Peinture & de la Sculpture, n'a pas fait en France les progrès admirables des deux autres. La galerie & le périſtyle du Louvre ſont des anciens monumens qui n'ont pas été imités par les Artiſtes modernes : le Temple des Invalides

eſt le ſeul qui approche la beauté & la magnificence de ceux d'Italie.

On ne fait que bâtir actuellement à Paris : les nouvelles rues que l'on a percées, & les nouveaux bâtimens que l'on a élevés depuis vingt ans, formeroient une ville très-conſidérable en Province.

On voit quelques changemens dans les plans, & dans le goût des Architectes modernes ; quant à l'intérieur des maiſons, il ne laiſſe rien à deſirer ; toutes les commodités s'y trouvent, mais pour l'extérieur, c'eſt encore loin de la maniere de *Paladio* & de *Sanſovino* : il faut eſpérer que ces Artiſtes parviendront à la perfection auſſi bien que les Peintres & les Sculpteurs leurs compatriotes : en attendant je ſuis très-content d'avoir vu de mon tems ſupprimer les *manſardes*.

Tout ſe perfectionne de jour en jour à Paris ; il y a de l'encouragement pour tous les talens ; il y en a même pour les Etrangers.

L'Académie des Belles Lettres propoſa en 1785 une médaille d'or de 500 liv. tournoiſes pour celui qui démontreroit d'une maniere ſatisfaiſante, quel étoit le commerce des Romains depuis la premiere guerre punique juſqu'à l'avénement au Trône de Conſtantin.

Cette Société Littéraire ne trouvant aucun Ouvrage dans la premiere année qui mérita ſon approbation, elle remit le prix double pour l'année ſuivante, & ce fut à M. François Mengotti à qui les deux médailles furent adjugées.

Ce jeune Vénitien remplit ſon objet avec tant de ſcience, d'érudition & de préciſion, que ſa diſſertation fut admiſe au concours, & fut couronnée.

Une Ecole Royale & gratuite de Deſſein a été fondée, il n'y a pas long-tems, où les jeunes gens qui ſe deſtinent à des travaux mécaniques peuvent s'inſtruire dans les connoiſſances qui leur ſont néceſſaires; ils apprennent dans cette Ecole à manier le crayon, & il ſe développe quelquefois dans l'ouvrier un génie ſupérieur qui le fait devenir artiſte.

Il y a auſſi une Société Royale d'Agriculture, & un Bureau Académique d'Ecriture. Tous les ſecours poſſibles y ſont raſſemblés: voilà des reſſources pour l'induſtrie, voilà une grande richeſſe pour l'Etat.

On a établi en 1776 une Société Royale de Médecine, compoſée de Médecins de la Cour, d'une partie de ceux de la Faculté, & d'autres Médecins étrangers: cette Société tient ſes aſſemblées particulieres & publiques, & n'a rien

de commun avec le Corps des Docteurs-Régens, & encore moins avec l'Univerſité de Paris.

Cette Univerſité qualifiée du titre de *Fille aînée* du Roi, tient par ſon ancienneté & par ſes fonctions le premier rang dans les établiſſemens du Royaume; c'eſt elle qui fournit les ſujets à l'Egliſe & à l'Etat pour remplir les places les plus diſtinguées.

Ce ſont quatre Facultés qui la compoſent; ſavoir, celle de Théologie, celle de Droit, celle de Médecine & celle des Arts.

Ces quatre Corps exercent leurs fonctions ſéparément, & dans des endroits différens, mais ils ſe raſſemblent tous quand les circonſtances l'exigent au College de Louis le Grand, où l'Univerſité tient ſes ſéances & ſon Tribunal; & c'eſt là où les Colleges envoyent leurs Bourſiers & leurs Eleves pour recevoir le prix de leurs talens.

Les Colleges & les Penſions ſont innombrables à Paris; les jeunes gens en ſortent quelquefois ſans avoir rien acquis du côté des ſciences, ni du côté des mœurs. Eſt-ce la faute de l'éducation ? Je ne le crois pas. Celui qui a mal réuſſi dans une Communauté ſeroit encore pis s'il avoit été élevé chez lui. Les mauvais caracteres ſont les mêmes par-tout, avec cette différence, que ſous la diſcipline d'un Directeur, ils

ils ſont forcés de ſe contraindre, & les meres les gâtent dans leurs maiſons.

Parmi ces établiſſemens utiles, le *Licée*, ſitué près du Palais-Royal, tient une place honorable. Ce n'eſt pas le Gouvernement qui l'a ordonné, c'eſt une Société de Citoyens reſpectables qui en ont fait la fondation, qui l'entretiennent, & qui, pour un abonnement fort modique, offrent la commodité au Public de s'inſtruire dans les Sciences & dans les Beaux-Arts.

Il y a auſſi le *Muſée*, rue de l'Obſervance, aux Cordeliers, préſidé par M. le Marquis de Gouffier, où des Aſſociés ſe raſſemblent, & dont les ſéances ſont très-utiles & très-agréables.

C'eſt dans une de ces Aſſemblées que j'ai vu & admiré M. Talaſſi, de la ville de Ferrare; c'eſt un de ces Talens ſurprenans, qui, ſur tel ſujet qu'on lui propoſe, débitent à l'impromptu & en chantant, cent vers ou cent couplets, ſans jamais manquer ni à la rime, ni à la raiſon.

Les Poëtes *Improviſatori* ne ſont pas rares en Italie; mais il en eſt de bons & de mauvais, & de tous ceux qui ſont venus à Paris de mon tems, M. Talaſſi eſt certainement le meilleur.

Je finirai ce Chapitre par un événement qui doit intéreſſer les Gens de Lettres, & qui a

coûté beaucoup de regrets à la France & à l'Europe entiere.

C'eſt vers la fin de l'année 1778, que Monſieur de Voltaire vint revoir ſa patrie ; il y fut reçu avec acclamation ; tout le monde vouloit le voir. Heureux ceux qui pouvoient lui parler.

Je fus de ce nombre ; je lui avois trop d'obligations pour ne pas me preſſer d'aller lui rendre mes hommages, & lui marquer ma reconnoiſſance. On connoît ſa lettre au Marquis d'Albergati, Sénateur de Bologne. Voltaire étoit l'homme du ſiecle, je n'eus pas de peine à acquérir ſous ſes auſpices une réputation en France.

Je ne ferai pas l'éloge de cet homme célebre. Il eſt trop connu & trop généralement eſtimé. Son génie auſſi fécond qu'inſtructif & brillant, embraſſoit toutes les claſſes de la Science & de la Littérature, avec un ſtyle original qu'il ſavoit approprier aux différentes matieres, donnant de la nobleſſe à la gaieté, & de l'agrément au ſérieux.

M. de Voltaire fit les délices de Paris pendant quelques mois ; mais il avoit une maladie habituelle qu'il auroit pu ſoutenir longtems, peut-être, dans la tranquillité de ſon paiſible ſéjour de Ferney, mais qui ne fit qu'augmenter

dans le tourbillon de Paris, & qui, au grand regret de ſes amis, de ſes concitoyens & de ſes admirateurs, coupa le fil de ſes jours. Hélas ! le *dulcis amor patriæ* l'avoit ſéduit, & la philoſophie avoit cédé à la nature.

CHAPITRE XXIX.

Le genre Italien supprimé à la Comédie Italienne. Quelques mots sur la Femme Jalouse *& sur son Auteur. Arrivée en France du Chevalier Dolfino, Ambassadeur de Venise.*

IL arriva dans l'année 1780, une catastrophe fâcheuse pour les Comédiens mes compatriotes. Ils avoient reçu dans leur Société l'Opéra-Comique, & les nouveaux camarades chasserent les anciens.

Mais il faut être vrai. Les Italiens se négligeoient un peu ; la Comédie chantante faisoit tout ; la Comédie parlante ne faisoit rien. Elle étoit réduite à jouer les mardis & les vendredis, que l'on appelle à ce Spectacle les mauvais jours ; & si elle étoit admise à paroître dans les beaux jours, c'étoit pour remplir le vuide entre les deux Pieces qui intéressoient le Public.

Quelques uns de ces Acteurs Italiens voyant de loin le sort qui les menaçoit, se cotiserent

pour me faire travailler. Je m'y prêtai avec plaiſir, avec zele ; je compoſai ſix Pieces, trois grandes & trois petites ; ils en étoient contens, ils les avoient payées ; ils n'eurent pas le tems apparemment de les étudier, de les jouer ; pas une ne parut ſur la ſcene.

La Comédie Italienne fut ſupprimée ; les Acteurs reçus furent renvoyés avec des penſions proportionnées à la part dont ils jouiſſoient. Ceux qui n'avoient pas fini leur tems, furent dédommagés, les gagiſtes furent récompenſés ; on ne conſerva du genre Italien que M. Carlin, en récompenſe de ſes quarante années de ſervice, & parce que le perſonnage d'Arlequin pouvoit être utile dans des Pieces Françoiſes.

M. Carlin n'étoit pas ſeulement utile, mais il étoit devenu néceſſaire ; il ne falloit pas perdre les nouvelles Pieces de M. le Chevalier de Florian. Ce jeune Auteur avoit l'art de placer ſupérieurement ce perſonnage groteſque.

Il n'eſt permis qu'à ce maſque de débiter des balourdiſes ſaillantes ; c'eſt un être imaginaire, inventé par les Italiens, & adopté par les François, lequel a le droit excluſif d'allier la naïveté à la fineſſe, & perſonne n'a ſu mieux rendre ce caractere amphibie, que M. de Florian.

Mais il a fait plus ; il a donné du ſentiment, de la paſſion, de la morale à ſes Pieces, & les a rendues intéreſſantes. *Les deux Billets, le Bon Ménage, les deux Jumeaux de Bergame, le Bon Pere*, ſont des petits chef-d'œuvres. Il les a compoſés pour lui-même ; perſonne ne les rendit mieux que lui dans la ſociété, & M. Carlin étoit le ſeul qui pouvoit les faire connoître au Public.

On avoit fait venir d'Italie M. Corali pour doubler M. Carlin. Ce nouvel Acteur n'étoit pas ſans mérite ; mais la comparaiſon eſt rarement favorable au dernier arrivé. M. Corali cependant ne fut pas renvoyé, il ſe rendit utile à l'Opéra-Comique, & fut gardé aux mêmes appointemens dont il jouiſſoit auparavant.

M. Camerani qui jouoit les rôles de Scapin dans la Comédie ſupprimée, eut ſa retraite & ſa penſion comme ſes camarades ; mais il fut reçu quelques jours après comme Acteur, & avec le titre de Semainier perpétuel de la Troupe.

Cet homme très-actif, plein d'intelligence & de probité, chargé des commiſſions épineuſes, ſait ſi bien concilier les intérêts de la ſociété & ceux des particuliers, qu'il eſt l'intermédiaire

des querelles, l'arbitre des reconciliations, & l'ami de tout le monde.

L'Opéra-Comique dégagée de la Comédie Italienne, ne pouvoit pas fournir lui tout ſeul deux ou trois Pieces par jour dans le courant de l'année.

Il y avoit autrefois ſur ce Théâtre une Comédie Françoiſe qui faiſoit corps avec les Italiens. Ceux-ci l'avoient renvoyée ; l'Opéra-Comique la fit revenir. Elle eſt aſſez bien composée, il y a des Acteurs excellens qui ſeroient très-utiles au Théâtre François ; ils ont donné des Pieces charmantes, je ne parlerai que de la *Femme Jalouſe* & de ſon Auteur.

Cette Piece en cinq Actes & en vers, eſt à mon avis, un Ouvrage achevé ; le ſujet qui paroît uſé, y eſt traité d'une maniere qui le rend nouveau. L'Auteur eut l'eſprit de rendre raiſonnable une jalouſie mal fondée ; la femme eſt intéreſſante par ſes craintes motivées, & le mari l'eſt auſſi par la délicateſſe de ſon ſecret. Tous les caracteres de la Piece ſont vrais, les épiſodes bien adaptés, les équivoques & les ſurpriſes bien ménagées ; la cataſtrophe naturelle & ſatisfaiſante ; le ſtyle noble, comique & correcte, les vers harmonieux ſans affectation. Je ne donnerai pas l'extrait d'une Piece

qui est imprimée ; je ne fais qu'énoncer les raisons qui me la font regarder comme une comédie très bien faite.

Je vais par sauts & par bonds dans mes Mémoires ; je passe hardiment de la Comédie à un sujet très-sérieux & très-noble.

Le Chevalier Dolfino, Ambassadeur de Venise, vint dans cette même année 1780, relever le Chevalier Zeno son prédécesseur.

Ce nouveau Ministre d'une famille très-ancienne & très-riche, s'annonça d'une maniere qui répondoit à son rang, & faisoit honneur à sa Nation ; mais il essuya des coups douloureux qui lui mirent l'amertume dans le cœur, & tout robuste qu'il étoit, il fut contraint de céder à son affliction.

Il avoit amené avec lui ses deux enfans. Un fils qu'il élevoit sous ses yeux, & une fille qu'il avoit confiée aux Dames Religieuses de Panthemont.

L'un & l'autre promettoient beaucoup, ils faisoient les délices d'un pere tendre, qui, pour cultiver leur esprit & leurs talens, leur avoit procuré les avantages de l'éducation Françoise.

La fille tomba malade & mourut. Le fils qui restoit pour la consolation du pere mourut aussi. Voilà le pere désolé ; il alla à Venise

pour mêler ſes larmes avec celle de la mere affligée ; il revint dans la triſteſſe. M. Dolfino n'étoit plus le même, on le voyoit peu ; je le voyois rarement, j'étois auſſi pénétré de douleur ; le pere & le fils avoient tant de bonté, tant d'amitié pour moi, pouvois-je m'empêcher de pleurer?

CHAPITRE XXX.

Nouvel incendie de l'Opéra. Naiſſance du Dauphin. Réjouiſſances à cette occaſion. Une Salle d'Opéra bâtie ſur les Boulevarts. Mariage de ma niece en Italie. Eloge d'un livre & de ſon Auteur. Quelques mots ſur la famille d'un de mes amis.

LA Salle de l'Opéra qui avoit été réduite en cendres en 1763, ſubit le même ſort le 16 Juin 1781, à la ſortie du Spectacle.

La flamme des lumieres latérales du Théâtre avoit entamé une toile des décorations; un des deux Ouvriers qui devoient ſe trouver aux deux bouts, n'étoit pas à ſa place; l'autre coupa la corde de ſon côté; la toile qui étoit roulée tomba perpendiculairement; le feu monta rapidement, il gagna la charpente d'en-haut; en trois quarts-d'heure, l'intérieur de la Salle fut embrâſé.

J'avois dîné ce jour-là chez M. le Comte de Miromeſnil, frere du Garde-des-Sceaux & Chancelier en ſurvivance, faiſant les fonctions de la Charge; les cris du peuple, & le ſon des clo-

chès nous avertirent de ce désastre ; nous vîmes une pluie de feu tomber sur le toit de la Bibliotheque du Roi ; on trembloit pour ce monument précieux, on craignoit pour l'Hôtel où nous étions & pour tout le quartier.

M. le Comte de Miromesnil envoyoit à chaque instant au Palais-Royal ; il ordonnoit, il présidoit lui-même aux précautions qu'il croyoit nécessaires pour le bien public & pour celui des particuliers; il étoit en cette occasion ce qu'il est toujours pour les affaires & pour les personnes qui l'intéressent. Il n'y a pas d'homme plus actif, il n'y a pas d'ami plus chaud, de protecteur plus zélé que lui.

L'Opéra ne trouva pas cette fois-ci à se placer aussi commodément qu'il le fut à l'occasion de l'incendie précedent; la Salle des Tuileries étoit toujours occupée par la Comédie Françoise, & les Acteurs chantans furent obligés de donner leurs représentations sur le petit Théâtre des Menus-Plaisirs du Roi, en attendant que l'on bâtit une nouvelle Salle.

Il y avoit différens projets pour ce nouveau bâtiment; tantôt c'étoit au Palais Royal qu'on devoit le reconstruire, tantôt c'étoit au Carousel, tantôt dans l'emplacement des Halles, & tantôt ailleurs.

Tous les jours il y avoit un projet nouveau,

qu'on difoit fûr, qu'on difoit arrêté, qu'on prétendoit avoir été figné, & qui n'exiftoit pas.

Cependant il falloit bien s'y réfoudre; ce bâtiment étoit néceffaire pour l'ornement de la Ville & pour l'amufement du Public, & une circonftance heureufe pour la France en rendoit la conftruction plus preffante. La Reine étoit enceinte; l'Opéra ne devoit pas manquer de figurer à l'occafion des réjouiffances : on remit à un autre tems l'idée d'un bâtiment magnifique & folide, & on bâtit en attendant dans l'efpace de foixante-fix jours fur les Boulevarts, une Salle très-jolie, très-commode, très-agréable, qui exifte encore, & qui exiftera encore long-tems.

Ce prodige fut exécuté par M. le Noir, Architecte très-habile, plein d'intelligence & de goût; il a donné à cette Salle une folidité plus que fuffifante, & la forme & l'étendue que le local lui permettoit.

On fit l'ouverture de ce Spectacle pour la naiffance du Dauphin, & on y donna l'Opéra *gratis* pour le peuple, en réjouiffance de cet heureux événement.

Tout le monde étoit dans la joie; les réjouiffances furent proportionnées à la grandeur du fujet; on décora fupérieurement l'Hôtel-de-Ville de Paris pour y recevoir le Roi & la Reine;

on donna un feu d'artifice dont la charpente étoit merveilleuſe, mais le feu manqua.

Ceux qui ſe diſtinguerent le plus dans cette occaſion, furent les Gardes-du-Corps du Roi.

Ils donnerent un bal dans la grande Salle de Spectacle à Verſailles ; on en choiſit trois dans chacune des quatre Compagnies pour danſer, & ce fut un de ces Meſſieurs qui ouvrit le bal avec la Reine ; la Salle étoit richement ornée, parfaitement éclairée, les rafraîchiſſemens en profuſion, & l'ordre d'une exactitude admirable.

Je partageois la joie publique ; j'étois, ſoit par inclination, ſoit par habitude, ſoit par reconnoiſſance ; j'étois, dis-je, François comme les nationaux. Une affaire de famille ne tarda pas à me rappeller que j'étois né ſous un autre ciel, & un événement agréable qui m'intéreſſoit particulierement ne fit que redoubler les plaiſirs que j'éprouvois à Paris.

J'avois laiſſé en partant de Veniſe une niece au Couvent ; elle étoit parvenue au bout de vingt ans à l'âge où il falloit qu'elle ſe décidât pour le monde ou pour le cloître ; je la queſtionnois de tems en tems dans mes lettres pour ſavoir ſon deſir & ſa vocation ; elle n'avoit d'autres volontés que les miennes ; je ne deſirois que de la ſatisfaire, & je croyois entrevoir du

myſtere caché ſous le voile de la modeſtie ; je priai un de mes Protecteurs de vouloir bien la ſonder finement ; voici ce qu'il put en tirer : *tant que je ſerai dans les fers, je ne dirai jamais ma façon de penſer.* J'augurai par-là qu'elle n'aimoit pas le Couvent : tant mieux, je n'avois que des biens ſubſtitués qu'on peut donner en dot, & les Religieuſes ne demandent que de l'argent comptant.

J'écrivis une lettre à la Supérieure du Couvent, & le Sénateur que j'avois prié de s'en charger, alla la chercher avec Madame ſon épouſe, & l'emmenerent chez eux : là, elle ne parla pas trop clairement, mais autant que la modeſtie le lui permettoit ; elle ne demandoit point d'être mariée, mais elle ne vouloit plus de Couvent.

Ma niece n'étoit pas faite pour reſter longtems dans une maiſon Patricienne, on la mit en penſion chez des gens très-ſages, très-honnêtes. M. *Chiaruzzi* qui étoit l'Hôte de Mademoiſelle Goldoni, ſe chargea en même tems du ſoin de mes affaires, & ſon épouſe de celui de la jeune perſonne. Au bout de deux ans ſa femme mourut, & le mari me demanda ma niece en mariage; elle en paroiſſoit contente, je l'étois on ne peut davantage; nous lui cédâmes, mon neveu & moi, tous nos biens d'Italie, & nous

paſſâmes les actes néceſſaires pardevant M. Lormeau, Notaire à Paris : la ſignature d'un homme de ſa probité ne pouvoit être que de bon augure pour les prétendus ; effectivement le mariage fut fait, & ils ſont très heureux.

Cet événement m'étoit néceſſaire pour ma tranquillité. Je m'étois chargé des deux enfans de mon frere ; je voyois mon neveu dans une poſition aſſez paſſable auprès de moi, j'étois bien aiſe de voir ma niece établie ; j'aurois été au comble de ma ſatisfaction, ſi j'avois pu aſſiſter à ſes noces, mais j'étois trop vieux pour entreprendre un voyage de trois cents lieues.

Je me porte bien, Dieu merci, mais j'ai beſoin de précautions pour ſoutenir mes forces & ma ſanté : je lis tous les jours, & je conſulte attentivement le Traité de la Vieilleſſe de M. Robert, Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

Nos Médecins ordinaires nous ſoignent quand nous ſommes malades, & tâchent de nous guérir, mais ils ne s'embaraſſent pas de notre régime, quand nous nous portons bien : ce livre m'inſtruit, me conduit, me corrige ; il me fait connoître les degrés de vigueur qui peuvent encore me reſter, & la néceſſité de les ménager ; cet Ouvrage eſt compoſé en forme de lettres ; quand je le lis, je crois qu'il me parle ; à chaque page je me rencontre, je me reconnois : les avis

ſont ſalutaires ſans être gênans; il n'eſt pas auſſi ſévere que l'Ecole de Salerne, & ne conſeille pas le régime de *Louis Cornaro* qui vécut cent ans en malade pour mourir en bonne ſanté.

M. Robert eſt un homme très-ſage, très-inſtruit; il eſt un de ceux qui ont le plus étudié la nature, & qui en connoiſſent les effets; je fis ſa connoiſſance chez M. Fagnan, premier Commis du Tréſor Royal, nous nous y rencontrions ſouvent; & Madame Fagnan ſa veuve, remplie de talens, de graces & de bon ſens, voit toujours avec la même cordialité les amis intimes de ſon mari.

CHAPITRE XXXI.

Le Palais-Royal. Sa nouvelle forme & ses agrémens.

DANS la même année 1781, dont je viens de parler, on fit part au Public des changemens projettés au Palais-Royal; & on donna le 15 Octobre, le premier coup de hache aux arbres de la grande allée.

Que de plaintes dans tout Paris! tout le monde trouvoit cette promenade charmante comme elle étoit; tout le monde en faisoit ses délices, on ne pouvoit pas croire, qu'on la rendroit plus agréable, ni plus commode; on craignoit qu'un projet de spéculation ne sacrifiât à l'intérêt du maître l'agrément des particuliers.

Les propriétaires des maisons qui environnoient le jardin étoient plus allarmés que les autres. Ils étoient menacés d'un nouveau bâtiment, qui alloit les priver de la vue & de l'entrée de cet endroit délicieux; ils se réunirent en corps, ils firent des tentatives pour

conserver leurs prétendus droits, les Juriscon-sultes les persuadèrent de cesser leurs démarches; le terrein avoit été donné par le Roi à la maison d'Orléans, M. le Duc de Chartres aujourd'hui Duc d'Orléans, & premier Prince du Sang, en avoit la jouissance; les jours & les entrées sur ce jardin, n'étoient que de tolérance, & sauf la perte des plaignans, c'étoit pour la plus grande satisfaction du Public que l'on alloit travailler.

Mais ce Public ne s'y fioit pas; on regrettoit cette superbe allée, qui rassembloit dans les beaux jours, un monde infini, où les beautés de Paris faisoient parade de leurs attraits, où les jeunes gens couroient des risques, & rencontroient des fortunes, où les hommes sensés s'amusoient quelquefois aux dépens des étourdis.

Chaque arbre qui tomboit faisoit une sensation douloureuse dans l'ame des spectateurs; je me rencontrai par hazard à la chûte de l'arbre de Cracovie, de ce beau Maronnier qui rassembloit les nouvellistes autour de lui, qui étoit depuis long-tems le témoin de leurs curiosité, de leurs contestations, & de leurs mensonges; je perçai la foule, j'eus le bonheur de m'emparer d'une branche qui avoit

conſervé ſes feuilles, je l'apportai ſur le champ dans une maiſon de ma connoiſſance ; je vis des Dames prêtes à pleurer, je vis des hommes en fureur ; tout le monde crioit contre le deſtructeur ; je riois tout bas, j'avois grande confiance dans ſes projets, & je ne me ſuis pas trompé.

Voila le Palais-Royal renouvellé, rebâti, achevé : on a beau dire, on a beau critiquer ; je n'y entre jamais ſans un nouveau plaiſir ; & l'afluence du monde qui le fréquente actuellement, vient à l'appui de mon jugement.

L'enceinte du jardin eſt rétrécie, dit-on ; elle eſt encore aſſez vaſte, pour offrir des allées d'été, des allées d'hiver, & un eſpace très-conſidérable au milieu, qui n'eſt jamais rempli. — Il n'y a pas aſſez d'air. — Ceux qui ne cherchent que de l'air doivent préférer les Champs-Éliſées ; mais ceux qui aiment à rencontrer dans le même endroit la ſociété, le plaiſir & la commodité, auront de la peine à ſe détacher du Palais-Royal.

Des arcades qui garantiſſent de la pluie & du ſoleil, des marchands très-achalandés, des Magaſins d'étoffe, de bijouterie & tout ce qui peut fournir à la parure, à l'habillement & à la curioſité ; des Cafés, des Bains, des

Reſtaurateurs, des Traiteurs, des Hôtels garnis, des établiſſemens de ſociété, des Spectacles, des Tableaux, des Livres, des Concerts, des Appartemens aſſez commodes en dedans, très-ornés & trop ornés peut-être en dehors; toujours du monde, des gens d'affaire, des commerçans, des politiques, chacun y trouve à s'occuper utilement, à s'amuſer agréablement; autant les goûts ſont différens, autant les plaiſirs du Palais-Royal ſont variés.

Il arrive par fois, quelques querelles, quelques tapages. Mais où n'en arrive-t-il pas? la Police y veille comme par-tout ailleurs; & il y a de plus, des Suiſſes toujours prêts aux premiers mouvemens.

Des gens de mauvaiſe humeur trouvent le Palais-Royal indécent; il n'y a rien à craindre pour les perſonnes décentes; j'ai vu ſuivre aux Tuileries, des femmes très-honnêtes, & les forcer de ſe retirer, parce qu'elles avoient quelque choſe d'extraordinaire dans leur parure, ou dans leur figure; cela n'eſt jamais arrivé au Palais-Royal, il y a trop de foule pour qu'une perſonne ſoit fixée & entourée d'une cohue de curieux ou d'étourdis.

On a ſoin dans certains jours & dans certains momens de ſéparer le peuple d'avec le

monde comme il faut ; s'il s'en mêle quelquefois mal à propos, les cotillons des Bonnes ne salissent pas les robes des Dames parées ; c'est en passant, on n'y prend pas garde ; c'est un endroit public, un endroit marchand ; utile, commode, agréable ; vive le Palais-Royal.

CHAPITRE XXXII.

La nouvelle Salle de la Comédie Françoiſe. Celle de la Comédie Italienne. Le Magnétiſme Animal. Les Ballons. Les Somnambules. L'Homme de Lyon qui devoit marcher ſur l'eau à pied ſec. Cette plaiſanterie compromet le Journal de Paris. Ce Journal eſt amplement juſtifié.

LA Comédie Françoiſe quitta les Tuileries en 1781, pour aller occuper le nouveau Théâtre qu'on lui avoit deſtiné au Fauxbourg Saint-Germain : ce Bâtiment eſt iſolé ; ſa façade ſe préſente bien, ſur un terrein très-ſpacieux & très-commode pour les voitures ; ſi, malgré les précautions que l'on a imaginées, le feu venoit à prendre, il n'y a rien à craindre pour le voiſinage.

La Salle eſt vaſte, noble & commode ; les Comédiens ont introduit une nouveauté dans le Parterre ; le Public y eſt aſſis, mais paye le double ; cela peut produire du bien & du mal pour la recette ; les jeunes gens habitués à payer vingt ſols, regardent à deux fois les

quarante huit, & ceux qui alloient aux places de ſix francs, trouvent agréable & décent ce ſiége économique.

Autre obſervation à faire ſur ce changement. C'étoit le Parterre autrefois qui jugeoit les Pieces nouvelles; ce Parterre n'eſt plus le même, les Acteurs donnoient des billets pour faire réuſſir leurs ouvrages, les jaloux en donnoient pour les faire tomber; le redoublement du prix doit diminuer les ſoutiens des uns, & la cabale des autres : eſt-ce un bien ? eſt-ce un mal ? je m'en rapporte à la recette des Comédiens; mais elle eſt ſi conſidérable & ſi aſſurée par les loges louées à l'année, qu'ils ne peuvent pas s'appercevoir du plus ou du moins de bénéfice.

Les Comédiens Italiens à leur tour, l'année ſuivante, changerent d'emplacement; ils en avoient plus beſoin que les autres; la poſition de leur ancien Hôtel de Bourgogne, étoit très-incommode pour le Public, & encore plus pour les habitans du quartier; j'en étois un, & j'ai couru des riſques pour rentrer chez moi, au moment de la défilée des voitures.

Au milieu d'une foule de projets que les Architectes propoſoient tous les jours, les Comédiens s'arrêterent à celui de l'Hôtel & Jardin de M. le Duc de Choiſeul, dont on

alloit faire un nouveau quartier, avec des rues, des maiſons, & des établiſſemens de toute eſpece.

Les Entrepreneurs de ces Bâtimens donnerent aux Comédiens la Salle conſtruite, ornée, achevée, & ſauf les décorations du Théâtre, prête à ſervir à l'uſage des acquéreurs, pour le prix convenu de cent mille écus ; les Comédiens ſignerent le contrat, payerent la ſomme, & la Salle eſt à eux.

Ils y firent quelques changemens l'année ſuivante, pour la commodité du Public ; ces changemens lui donnerent un relief conſidérable ; c'eſt une des belles Salles de Paris, elle eſt très-agréable, & elle eſt très fréquentée.

Voilà les trois grands Spectacles renouvellés preſqu'en même-tems, voilà ce que les François voudroient voir tous les jours ; le Public ne s'amuſe que de nouveautés ; l'une efface l'autre, & dans un grand Pays, elles ſe ſuccédent rapidement.

Quand les nouveautés donnent lieu à conteſtation, elles durent davantage. Celle, par exemple du Magnétiſme-Animal, commença en 1777, augmenta de vigueur pendant quelques années, & on en parle encore comme d'un problême à réſoudre, ou comme d'un phénomene à éclaircir.

M. Mefmer, Médecin Allemand, préféra les Parifiens pour leur faire part d'une découverte intéreffante pour l'humanité ; il s'agit de guérir toute efpece de maladies, par le tact; rien de plus agréable que de recouvrer la fanté fans le dégoût des médicamens.

Y a-t-il un agent dans fes opérations, ou n'y en a-t-il pas ? c'eft le fecret de l'Auteur de la découverte; il l'a communiqué à une fociété, qui s'eft cotifée à cent louis par tête, jufqu'à la concurrence de cent mille écus, avec la promeffe de la difcrétion; tout le monde à Paris n'eft pas difcret, il eft à parier que le myftere fera dévoilé; mais s'il n'y a pas d'agent, il n'y a rien à apprendre, fi l'effet ne dépend que de la vertu du tact, il faudroit avoir la main heureufe du maître.

M. Deflon faifoit des prodiges avec fes doigts auffi-bien que M. Mefmer; celui-ci cependant ne lui avoit pas confié fon fecret; M. Mefmer l'a dit lui-même, & l'a fait imprimer. M. Deflon l'avoit donc deviné, & le Médecin François avoit la même aptitude que le Docteur Allemand.

Je connoiffois la probité de M. Deflon, & les perfonnes refpectables de ma connoiffance qui le voyoient familierement, & qui avoient recours

à ſon Magnétiſme, m'aſſurent encore davantage ſur des doutes qui pourroient me reſter.

Enfin ſi ce remede n'étoit bon que pour guérir les maladies de l'eſprit, il faudroit toujours le conſerver pour le ſoulagement des hommes mélancoliques & des femmes à vapeurs.

Une autre découverte parut preſqu'en même tems, & ne fit pas moins de bruit. *M. de Montgolfier* fut le premier qui lança un Globe dans les airs : ce Globe monta à perte de vue, vola au gré des vents & ſe ſoutint juſqu'à l'extinction de la flamme & de la fumée qui l'alimentoient.

Cette premiere expérience donna lieu à d'autres ſpéculations ; M. Charles, Phyſicien très-ſavant, employa l'air inflammable les Globes remplis de ce gas, n'ont pas beſoin de la main-d'œuvre pour durer plus long-tems, & ſont à l'abri de la flamme.

Il y eut des hommes aſſez courageux pour confier leur vie à des cordes qui ſoutenoient une eſpece de bateau, & étoient attachées à ce Ballon fragile, ſujet à des dangers évidens & à des événemens qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir.

M. le Marquis d'Arlande & M. Pilaſtre de Roſier, firent le premier eſſai, d'après la

méthode de M. de Montgolfier ; & M. Charles, peu de tems après, vola lui-même à l'aide de ſon air inflammable.

Je ne pus les voir ſans frémir ; d'ailleurs à quoi bon ce riſque, ce courage ? ſi on eſt obligé de voler au gré du vent, ſi on ne peut pas parvenir à ſe diriger, la découverte ſera toujours admirable ; mais ſans l'utilité, elle ne ſera jamais qu'un jeu.

On a tant parlé, on a tant écrit ſur cette matiere, que je puis me diſpenſer d'en dire davantage, d'autant plus que je n'ai nulle connoiſſance en Phyſique expérimentale.

Je finirai cet Article en déplorant le ſort funeſte de M. Pilaſtre de Roſier, qui a été la victime de ſon dernier voyage aéroſtatique, & en ſouhaitant du courage & du bonheur à M. Blanchard, qui eſt l'Aréoſtate le plus conſtant & le plus intrépide.

La fureur des découvertes s'étoit ſi violemment emparé de l'eſprit des Pariſiens, qu'ils allerent en chercher dans la claſſe des preſtiges ; on a imaginé des ſomnambules qui parlent ſenſément & à propos avec les perſonnes éveillées, en leur attribuant la faculté de deviner le paſſé & de prévoir l'avenir.

Cette illuſion ne fit pas beaucoup de pro-

grès ; mais il y en eut une autre presqu'en même-tems, qui en imposa à tout Paris.

Une Lettre datée de Lyon, annonça un homme qui avoit trouvé le moyen de marcher sur l'eau à pied sec, & se proposoit de venir en faire l'expérience dans la Capitale. Il demandoit une souscription pour le dédommager de ses frais & de sa peine ; la souscription fut remplie sur le champ, & le jour fut fixé pour le voir traverser la Seine.

Cet homme ne parut point le jour indiqué, on trouva des prétextes pour prolonger la farce ; & on découvrit enfin qu'un plaisant Lyonnois s'étoit amusé de la crédulité des habitans de Paris. Son intention n'étoit pas apparemment d'insulter une ville de huit cens mille ames ; il faut croire qu'il a donné de bonnes raisons pour faire passer la plaisanterie, puisque rien de fâcheux ne lui est arrivé.

Ce qui engagea les Parisiens à prêter croyance à cette invention, ce fut le Journal de Paris qui l'annonça comme une vérité constatée par des expériences. Les Auteurs de cette Feuille Périodique furent trompés eux mêmes, & se justifierent amplement, en faisant imprimer les lettres qui leur en avoient imposé, avec les noms de ceux qui les avoient écrites & adressées à leurs Bureaux.

Trois ans après, vint à Paris un Etranger qui, effectivement, & à la vue d'un peuple infini, traversa la riviere à pied sec.

Cet homme fit un mystere des moyens qu'il avoit employés dans son expérience. Il eut grand soin de cacher la chaussure dont il s'étoit servi dans sa traversée; il vouloit apparemment vendre cher son secret; mais le peu d'utilité qu'on pouvoit en tirer, n'en méritoit pas la peine. C'étoit, sans doute, des especes de scaphes, ou des scaphandres appliqués aux deux pieds.

On trouve dans toutes les rivieres des bacs ou des bateaux pour les traverser. Il est rare qu'on ait besoin de secours extraordinaire pour passer l'eau; & en ce cas, on ne pourroit pas toujours avoir sur soi ces machines qui ne peuvent pas être ni légeres, ni commodes à porter.

Cette expérience a cependant fourni une nouvelle justification aux Auteurs du Journal de Paris, qui avoient vu de loin la possibilité de la découverte.

CHAPITRE XXXIII.

Les Feuilles Périodiques de Paris. Quelques Ouvrages dont la continuation n'a pas d'époques fixees.

LE Journal dont je viens de parler me rappelle à la mémoire cette quantité immenſe de Feuilles qui ſe débitent tous les jours à Paris.

L'homme du monde le plus curieux & le plus déſœuvré, n'en pourroit pas lire la totalité, en y employant même tout ſon tems; je parlerai de celles que je connois davantage.

La Gazette de France qui paroît deux fois par ſemaine ne donne pas les nouvelles les plus fraîches, mais les plus sûres: l'article de Verſailles eſt intéreſſant à cauſe des nominations & des préſentations; c'eſt un texte sûr & perpétuel pour les titres, pour les dignités & pour les charges.

Le Courier de l'Europe eſt une Gazette Angloiſe traduite en François; elle donne des détails très-étendus des débats & des harangues des Parlementaires, & ne traite pas mieux le

parti des Royaliſtes que celui de l'oppoſition. Cette feuille a été très-courue & très-intéreſſante pendant la derniere guerre, & elle entretient toujours la curioſité du Public ſur les démarches du Gouvernement Britannique.

Les Gazettes de Hollande, celles d'Allemagne & quelques-unes d'Italie, qui s'impriment en France, ſont utiles pour confronter les nouvelles; les Gazettiers s'empreſſent d'en donner; ils n'ont pas le tems de les vérifier; ils ſe trompent quelquefois, & la néceſſité de ſe dédire leur fournit des articles pour remplir les feuilles ſucceſſives.

Le Mercure de France, que l'on appelloit autrefois le Mercure Galant, a changé l'ordre de ſa diſtribution; au lieu d'un volume par mois, on en débite une partie tous les Samedis; c'eſt une Société de Gens-de-Lettres qui s'en occupe; il embraſſe les Arts, les Sciences, la Littérature, les Spectacles, les Nouvelles Politiques, & il a toujours conſervé l'ancien uſage des Enigmes & des Logogriphes, dont il donne l'explication dans le volume qui ſuit.

Tout le monde doit connoître les Enigmes, & il peut y avoir des perſonnes qui ne connoiſſent pas les Logogriphes; car je ne les connoiſſois pas en Italie. Voici l'explication qu'on en trouve dans le Dictionnaire de Trévoux.

Logogriphe, sorte de symbole en paroles énigmatiques; il consiste en quelque allusion équivoque, ou mutilation de mots, qui fait que le sens littéral differe de la chose signifiée, en sorte qu'il tient le milieu entre le rébus & la vraie Enigme ou l'Emblême.

Ce ne sont pas ces bagatelles qui soutiennent la réputation & le débit du Mercure; mais si on les avoit supprimées, il y auroit peut-être moins d'abonnés; aussi-tôt que ce livre paroît, les Curieux s'empressent de voir s'ils ont deviné les Enigmes & les Logogriphes du volume précédent; ils tombent immédiatement après sur les Pieces nouvelles de ce même genre: ils les étudient, ils passent des journées entieres dans cette occupation, qui devient pour eux sérieuse & piquante.

Une Dame de ma connoissance qui avoit le don de deviner très-souvent au premier coup-d'œil, trouve un jour une Enigme diabolique qui la met au désespoir; elle devine enfin ou croit avoir deviné; elle est couchée, elle sonne, elle se leve, elle écrit, elle envoye faire part à ses amis de sa découverte; on trouve le lendemain qu'elle s'est trompée: je ne puis pas peindre l'état de désolation dans lequel je l'ai vue.

L'Année Littéraire est aussi une Feuille Périodique

riodique qui paroît tous les mois, & dont Monſieur Fréron étoit l'Auteur à mon arrivée à Paris; c'étoit un homme très inſtruit, & très-ſenſé; perſonne ne faiſoit l'Extrait d'un livre, ou d'une Piece de Théâtre mieux que lui; il étoit méchant quelquefois, mais c'étoit la faute du métier.

Ce qui rendoit ce Journal plus piquant, c'étoit la guerre qu'il avoit déclarée au Philoſophe de Ferney, l'homme célebre eut la foibleſſe de s'en fâcher : Fréron étoit ſa bête noire; il le fourroit par-tout, il le chargeoit de ſarcaſmes, de ridicules, & cela fourniſſoit au Journaliſte de nouveaux matériaux pour remplir ſes Feuilles & pour amuſer le Public; cet Ouvrage Périodique eſt paſſé entre les mains d'un homme de mérite dont la plume eſt heureuſe, & le jugement eſtimable.

Le Journal des Savans n'eſt pas fait pour tout le monde; il répond bien à ſon titre; mais en général on aime mieux s'amuſer que s'inſtruire.

La Gazette des Tribunaux eſt utile aux Gens de Robe & aux Plaideurs, & le Journal d'Agriculture intéreſſe les Cultivateurs, mais ils ſont très-bien faits l'un & l'autre, & ils trouvent aſſez de Lecteurs pour récompenſer la peine de leurs Auteurs.

Une Feuille Périodique qui a été très-heureuse, & qu'on lit encore avec un certain plaisir, c'est celle qui paroît chaque mois sous le titre de Bibliothéque de Romans.

Un François aussi noble que riche, possede une Bibliotheque à Paris, que j'ose croire la plus ample & la mieux assortie de toutes celles des particuliers de l'Europe.

Son Catalogue est immense; mais ce qui ne paroît pas croyable, & que j'ai vu de mes propres yeux, c'est qu'à chaque article on trouve en marge une note de la main du possesseur de ce recueil précieux; cela prouve que ce n'est pas le faste, mais le goût & la connoissance qui y ont présidé.

Parmi ses collections les plus rares & les plus complettes, on y trouve celle des Anciens Romans; c'est le tableau le plus fidelle des mœurs, des usages & des caracteres de tous les siecles; des Gens de Lettres protégés & encouragés par le savant & généreux Bibliophile, donnerent sous sa direction des Extraits très-curieux, très-intéressans; ces Ecrivains furent forcés au bout de quelque tems & par des raisons particulieres de puiser ailleurs; ce Journal ne laisse pas cependant d'être intéressant, & ne manque pas d'Abonnés & de Lecteurs.

Mais il sort de la même Bibliotheque actuel-

lement un nouveau Recueil qui n'eſt pas moins utile & pas moins intéreſſant ; c'eſt une eſpece d'Hiſtoire Univerſelle de la Littérature de toutes les Nations policées ; & c'eſt M. Content Dorville qui en eſt l'Auteur.

Le Journal de Littérature mérite certainement d'être lu. Il eſt très-bien écrit, & ſes critiques ſont très-bien faites.

Je ne parle point du Journal de Bouillon, ni des Affiches de Province, ni de bien d'autres, parce qu'on ne peut pas tout lire & tout connoître, & je finirai cet article par les deux Feuilles qui paroiſſent tous les jours, l'une ſous le titre de Journal de Paris, l'autre ſous celui de Journal de France ou de Petites Affiches.

L'objet principal de la derniere eſt d'annoncer les meubles & les immeubles qui ſont à vendre ou à louer ; les charges dont les poſſeſſeurs voudroient ſe défaire, les demandes des particuliers, les effets perdus ou retrouvés, les nouveautés que l'on trouve chez les Marchands ; les ouvrages des Artiſtes, & tout ce qui regarde l'utilité & la commodité du Public.

On y a ajouté depuis quelques années des Notices littéraires ; on y trouve des Extraits bien-faits, des Critiques judicieuſes, & des Obſervations très-ſenſées.

Le Journal de Paris n'eſt pas moint utile &

intéreſſant ; il donne tous les jours les nouvelles les plus fraîches & les plus aſſurées : il rend compte des projets & des découvertes, des diſcuſſions en tous genres.

Les traits de valeur, de vertu, de bienfaiſance, trouvent place dans ce Journal ; on s'adreſſe à lui pour faire part au Public des Ouvrages d'eſprit, & des travaux méchaniques des particuliers ; les Auteurs de la Feuile ne manquent pas dans leurs expoſitions de donner du relief au mérite, & d'indiquer très-modeſtement les endroits qui auroient beſoin d'éclairciſſement ou de correction.

Le Public ſe plaint quelquefois que le Journal de Paris n'eſt pas aſſez riche de nouveautés ; mais peut-il y en avoir tous les jours ? &, d'ailleurs, peut-on tout dire, tout écrire, tout imprimer ?

On y trouve l'article des Spectacles qui ne manque jamais, & qui pourroit tout ſeul contenter une grande partie des Curieux & d'Abonnés ; le Journal de France s'en eſt emparé auſſi, mais il n'y a pas de mal de voir les Ouvrages dramatiques, criblés par deux Auteurs différens.

Le lendemain de la nouvelle repréſentation d'une Piece, vous en voyez dans ces deux Journaux l'expoſition, le ſuccès & la critique ;

quelquefois les Journaux ſont d'accord, quelquefois ils different dans leurs avis : il en eſt un plus ſévere ; l'autre eſt beaucoup plus indulgent ; je ne les nommerai pas : le Public les connoît.

Ces expoſitions, ces critiques ſont des leçons très-utiles pour les jeunes Auteurs ; d'autres Feuilles donnent au bout de quelques tems des extraits & des remarques ſur les mêmes Pieces ; mais les ſecours tardifs ſont inutiles ; la promptitude des Journaux dont je viens de parler éclaire les Auteurs ſur-le-champ, & une Piece tombée à la premiere repréſentation ſe releve quelquefois à la deuxieme, & fait autant de plaiſir qu'elle avoit cauſé de dégoût.

C'eſt le Public, me dira-t-on, peut-être qui indique l'endroit qui le choque ou qui l'ennuie ; mais les Auteurs & les Comédiens peuvent-ils démêler au juſte la cauſe de la mauvaiſe humeur de l'aſſemblée ?

Ce ſont les Auteurs des Journaux qui, d'après leur propre jugement, & d'après celui des Spectateurs qu'ils ont eu le tems d'examiner attentivement & de ſang-froid, rendent compte des bons & des mauvais effets, & donnent des avis ſalutaires.

Voilà ma façon de penſer ſur l'utilité de ces

Ouvrages Périodiques que j'eſtime beaucoup, mais pour leſquels je ne voudrois pas pour tout l'or du monde me voir occupé. Il n'y a rien de ſi dur que d'être obligé de travailler bon gré, malgré, tous les jours. On a beau ſe partager la beſogne entre pluſieurs Ecrivains, les engagemens avec le Public ſont terribles, & la difficulté de plaire à tout le monde eſt déſeſpérante.

Il y a des Ouvrages, qui, ſans être Périodiques, ont une continuation arbitraire. Telle eſt, par exemple, *la Vie des Hommes Illuſtres*, ou le *Plutarque François de M. Turpin*. Ses éloges ſont puiſés dans l'hiſtoire ; mais on admire dans cet Auteur eſtimable l'art de raprocher les faits, ſans ennuyer le Lecteur, & ſon ſtyle noble & vigoureux qui fait relever le mérite, ſans prodiguer l'encens.

M. Rétif de la Bretonne eſt auſſi un Auteur d'une fécondité ſans égale ; *ſes Contemporaines* entr'autres ſont connues de tout le monde, & ſe liſent toujours avec ſatisfaction ; il a tracé des tableaux de toute eſpece ; s'il a peint d'après nature, il a beaucoup vu, s'il a travaillé d'imagination, il a beaucoup deviné.

Ce ſeroit ici l'occaſion de parler du *Tableau de Paris de M. Mercier*; mais je l'avoue, je me trouve à cet égard fort embarraſſé; car j'eſ-

time l'Auteur, & je ſuis piqué contre ſon Ouvrage.

Il ne trouve rien de beau, rien de bon, rien de ſupportable à Paris ; qui prouve trop ne prouve rien; M. Mercier avoit fait pleurer le Public à la repréſentation de ſes drames; il a voulu l'égayer à la lecture de ſon livre.

CHAPITRE XXXIV.

Obſervations ſur quelques établiſſemens dans Paris.

DEPUIS vingt-cinq ans que je ſuis à Paris, je dois le connoître, & comme je ne ſuis pas né dans un deſert je dois ſavoir l'apprécier; j'ai parlé de ſes beautés, je vais parcourir à la hâte ſes commodités, ſes agrémens & ſa Police.

La Ville eſt gardée par huit-cents ſoixante-ſeize hommes d'Infanterie, & cent onze de Cavalerie, que l'on appelle le Guet à pied, & le Guet à Cheval; on en trouve des Corps-de-Garde par-tout, on les rencontre en patrouille à toute heure, ils prêtent main-forte à la Juſtice, & ils arrêtent, & amenent les hommes arrêtés chez le Commiſſaire du quartier.

Ce ne ſont pas cependant des Sbires, mais des Gardes montés ſur le pied Militaire, & commandés par des Officiers qui ont occupé des grades reſpectables dans les Troupes du Roi.

Cinquante Commiſſaires diſtribués dans la Capitale, reçoivent les plaintes des particuliers

& les rapports des dénonciateurs; ils dreſſent des Procès-verbaux ſur le champ, & renvoyent les accuſés aux Juges compétens; ces Officiers ſubalternes ſont très-utiles pour vérifier les faits dans le premier inſtant, & pour éviter la peine & la dépenſe dans les cas de moindre importance.

Le Lieutenant-Général de Police eſt le Magiſtrat qui veille ſur l'exécution des ordonnances à la ſûreté & à la tranquillité du Public; il a quatre Secrétaires & vingt Inſpecteurs ſous ſes ordres; chacun a ſon département à remplir, & rien n'échappe à leur vigilance.

Sans ces ſoins, ſans ces précautions, l'on perdroit le fruit de tant d'établiſſemens utiles & commodes, dont on jouit à Paris; celui des voitures publiques en eſt un; on ſe plaint des mauvais Fiacres, & l'on a raiſon; les Fermiers viennent d'en donner une certaine quantité de meilleurs, mais les plus délabrés valent toujours mieux que rien; je ſuis dans la claſſe des piétons; je les trouve délicieux quand j'en ai beſoin.

Il y a des Chaiſes à Porteurs, & des Brouëttes; ces petites Voitures coûtent beaucoup moins que les autres; mais pour en ſentir le bénéfice, il faut être ſeul : ſi vous êtes qua-

tre, vous avez meilleur marché dans un Fiacre.

Ce qu'il y a de plus à craindre dans les Voitures de Place, ce ſont les Cochers; il ſemble, qu'on les choiſiſſe parmi les hommes les plus malpropres & les plus groſſiers; on n'entend parler que de leurs impertinences, & ſans la rigueur de la Police, on ne pourroit pas y tenir.

Je puis me vanter cependant de n'avoir jamais eu de diſpute avec eux; je ſais qu'ils ſont avides, je tâche de les prévenir, & quelques ſols de plus les contentent.

Mais je fais encore mieux; les François ſont dans l'habitude de les gourmander, de les tutoyer, & ces gens ſans éducation ne riſquent rien à renchérir ſur la mauvaiſe opinion que l'on a de leur état; je leur parle avec honnêteté, avec douceur, & je ſuis bien ſervi.

La Petite Poſte de Paris, eſt auſſi un établiſſement bien imaginé, & très-bien conduit; on peut écrire, & recevoir la réponſe dans le même jour; cela eſt très-utile pour le commerce, pour les affaires, pour les complimens, pour les invitations.

Ce ſont, dans ce dernier genre, les billets que je reçois le plus ſouvent par la Petite Poſte, & je trouve fort commode de pouvoir accep-

ter, ou refuser sur le champ sans aller moi-même, & sans envoyer; j'accepte presque toujours les dîners; j'évite tant que je peux les soupers, & je ne refuse jamais les parties de jeu.

Mais ce qui mérite plus d'attention, c'est l'établissement des Pompes Publiques, pour remédier aux incendies; il y a dix-sept Corps-de-Gardes-Pompiers, & autant de Dépôts de Pompes & de Voitures d'eau.

Au premier avertissement, les Pompiers sont toujours prêts à partir; leur activité, leur zele, leur courage sont admirables; je les ai vus moi-même, s'élancer dans les flammes, s'exposer aux dangers les plus évidens, & tout cela sans autre intérêt que celui de remplir les devoirs de leur état, car il n'est pas possible de leur faire accepter la plus petite marque de reconnoissance.

Ce Corps respectable n'a pas besoin de Police; M. Moret, Directeur Général des Pompes du Roi, a sû leur inspirer le courage & l'honneur.

On trouve des Bureaux à Paris, pour tous les métiers & pour tous les emplois du bas Peuple; un garçon Peruquier s'adresse à son Bureau, pour retrouver un Maître; un Tailleur s'adresse au sien, pour avoir un Garçon;

les Domeſtiques en font autant pour ſe procurer une condition, & les Nourrices, pour ſe pourvoir de nourriſſons.

Ce dernier Bureau mérite plus d'attention que les autres, car il s'agit de confier les enfans à des femmes inconnues qui emportent les nouveaux nés à la campagne; auſſi, la Police y a mis de l'ordre, & prend ſoin de l'exécution; les Nourrices viennent à Paris avec des Certificats de leurs Curés, & le chef du Bureau répond de l'enfant.

Malgré toutes ces précautions, il peut arriver que le pere & la mere reçoivent un enfant nourri, qui n'eſt pas le leur; les meres qui nourriſſent leurs enfans obéiſſent à la loi de la nature, & évitent les inconvéniens; ce ſoin maternel eſt heureuſement devenu à la mode; les femmes qui étoient autrefois trop délicates pour le ſoutenir, ſont devenues vigoureuſes : il eſt à ſouhaiter que cette mode ne ſoit pas éphémere, comme les autres.

Je n'oublierai pas le Bureau Royal de Correſpondance nationale, & étrangere; il ſe charge de toutes les affaires actives & paſſives; il a des correſpondans, ou il en trouve, dans les quatre parties de l'univers; cinq cens mille livres dépoſées chez un Notaire, garantiſſent votre confiance; & l'intelligence du Directeur vous aſſure de la meilleure réuſſite poſſible.

Je finirai l'article des établiſſemens publics par celui des machines à feu pour donner de l'eau en abondance dans toutes les rues, & dans toutes les maiſons de Paris.

Ce projet n'eſt pas neuf; c'eſt depuis long-tems qu'il a été imaginé & exécuté à Londres avec le plus grand ſuccès.

La Ville de Paris voyoit la néceſſité de l'imiter; elle écouta un Anglois, & lui accorda le privilége excluſif qu'il demandoit.

Une Compagnie de Citoyens François remplie de zele & de patriotiſme, & animée par l'intelligence des ſieurs *Perier*, *Freres*, prit à tâche de revendiquer l'honneur de ſa Nation; les Aſſociés autoriſés par le Gouvernement, acheterent à grand frais le privilege, & ils entreprirent ce grand ouvrage, le plus eſſentiel & le plus utile pour la Capitale.

L'exécution eſt très-avancée; les premieres machines élevées à *Chaillot* ont bien réuſſi; les ſieurs Perier, Méchaniciens très-célebres, très-verſés principalement dans la Pyrotechnie & dans l'Hydroſtatique, ont bien répondu dans ce premier eſſai à la réputation qui les avoit annoncés, & la Compagnie ſoutient toujours la dépenſe avec courage, malgré les obſtacles qu'elle a rencontrés, & les critiques qu'elle a eſſuyées.

Il ne faut pas ſe ſcandaliſer ſi les meilleurs projets poſſibles éprouvent des contrariétés. tous les hommes ne les regardent pas du même œil ; il peut y avoir des jaloux, des envieux, des plaiſans ; mais ces perſonnes-là ne méritent pas d'attention, c'eſt dans la claſſe des honnêtes gens, des gens bien intentionnés qu'on trouve des mécontens.

Un projet qui intéreſſe tous les individus d'une grande ville, donne lieu à un chacun d'en examiner l'utilité publique & particuliere ; celui qui n'en eſt pas ſatisfait, peut louer l'intention & condamner les moyens ; il dit ſon avis, il le fait imprimer ; on répond, les eſprits s'échauffent.

Quelque choſe de pareil eſt arrivée à l'égard de l'établiſſement en queſtion ; la diſpute de quelques particuliers n'a pas ralenti le zele de la ſociété, ni l'activité des Directeurs. On continue à poſer les tuyaux dans les rues.

Les grandes nouveautés ont toujours de la peine à être généralement approuvées. Il eſt rare même que les premiers auteurs en profitent ; mais il ſemble que celle-ci prend déjà une conſiſtance réelle & viſible. La Compagnie a diſtribué des actions à des particuliers, & ces actions ont monté prodigieuſement.

Le projet eſt ſi beau, l'exécution eſt ſi

heureuſe, l'utilité ſi conſidérable, la commodité ſi évidente, qu'il n'eſt pas poſſible que la Nation la plus éclairée de la terre, ſe refuſe à en reconnoître l'avantage, & à en ſavoir bon gré au zele patriotique de ſes Concitoyens.

CHAPITRE XXXV.

Mort de Madame Sophie de France. *Projet d'un nouveau Journal. Aventure d'un Américain & d'une femme Napolitaine.*

JE touche à la fin de mes Mémoires, & je ſoutiens avec courage la peine d'un travail qui commence à me fatiguer ; mais un événement funeſte dont je ſuis au moment de parler, me fait ſentir le déſagrément de la charge que je me ſuis impoſée.

C'eſt dans l'année 1783, que Madame Sophie de France ceſſa de vivre ; quelle perte pour la Cour ! quelle affliction pour ſes tendres Sœurs ! Ses vertus la rendoient reſpectable, ſa douceur inſpiroit l'amour & la confiance ; ſon ame bienfaiſante prévenoit l'indigence, & ſon eſprit faiſoit des efforts inutiles pour ſe cacher ſous le voile de la piété & de la modeſtie ; cette Princeſſe a été pleurée, a été regrettée de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ; je n'en ai pas moins été pénétré que les autres ; je trouvois quelque conſolation chez Madame

Tacher,

Tacher, & chez Madame la Marquiſe de Chabert ſa fille ; nous étions affligés par la même cauſe ; la converſation de ces Dames me faiſoit reſſouvenir de ma perte, & leurs bontés pour moi ſoulageoient ma douleur.

Ce n'eſt pas cependant la mort de mes protecteurs, de mes amis, ni de mes parens dont je me ſens, par mon naturel, le plus vivement pénétré : je ſuis né ſenſible ; le moindre mal, le moindre inconvénient qui leur arrivent, m'affecte, me déſole, & je regarde la mort de ſang-froid, comme le tribut de la nature dont la raiſon doit nous conſoler.

D'où vient donc que la perte de mon auguſte Ecoliere m'afflige encore aujourd'hui comme le premier jour ? Dans la juſtice que je rends au mérite, pourroit-on me ſoupçonner d'amour-propre ou de vanité ? Hélas ! mes amis, faites-moi la grace de croire que c'eſt plutôt de la reconnoiſſance.

En parcourant mes tablettes, je trouve le plan d'un Journal de mon imagination ; ce projet doit paroître contradictoire à l'averſion que j'ai marquée dans le Chapitre XXXIII, pour l'aſſiduité qu'exige un ouvrage périodique ; mais ce n'étoit pas moi qui aurois dû m'en charger.

Un jeune homme, François d'origine & habitant de l'Amérique, avoit été envoyé par ſes

parens dans cette Capitale pour y faire ses études : il étoit bien avancé, il avoit profité des moyens de s'instruire plus que des occasions de s'amuser ; mais il avoit tant souffert dans sa traversée, & il craignoit tant la mer, qu'il ne vouloit plus s'y exposer.

En attendant le consentement de sa famille pour rester en France, il cherchoit de l'occupation : il venoit chez moi ; il avoit appris assez bien la Langue Italienne, il vouloit traduire mes Œuvres en François ; je lui en fis voir les difficultés. Il étoit raisonnable, il y renonça ; mais il aimoit la Littérature, & il vouloit tirer parti de l'Italien qu'il avoit appris. J'ai formé pour le contenter le projet d'une Feuille Périodique, & en voici le titre & le plan.

» *Journal de Correspondance Italienne &*
» *Françoise.*

» Un Italien établi depuis quelque tems à Pa-
» ris, est en correspondance de lettres avec
» plusieurs personnes de son pays. Ces lettres
» roulent sur toutes les matieres susceptibles de
» remarques, d'observations, de critique. L'his-
» toire, les sciences, les arts, les découvertes
» les projets, la typographie, les spectacles,
» la musique, les loix, la police, les mœurs,

» les usages, les caracteres nationaux, les » fêtes publiques, les cérémonies, les nouvel- » les, les anecdotes, tout y est mis à contri- » bution. Mais le contenu de ces lettres doit » toujours, par des rapports mutuels, intéresser » à la fois le pays d'où elles partent, & celui où » elles sont adressées.

» Sort-il un livre, un Drame, un Poëme, » un Ouvrage quelconque d'une des deux Na- » tions, on en fait part à l'autre. L'on s'en- » voie des extraits, des analyses, des compa- » raisons; les matieres sujettes à discussion ou » à déclaration, ne resteront pas sans réponse, » & on ne manquera pas d'y insérer des dis- » cours, des harangues, des dissertations, & tout » ce qui pourra contribuer à intéresser les Lec- » teurs.

» Seroit-ce une entreprise téméraire que de » proposer un nouveau Journal à Paris?

» Les Auteurs qui viennent d'entreprendre » celui-ci, se flattent que non, vu que chaque » Journal a ses partisans, & que le leur pourroit » en acquérir comme un autre. La Littérature » Françoise fait depuis long-tems les délices de » l'Italie; il semble que les Italiens soient re- » connoissans envers les François d'avoir sou- » tenu & embelli le grand œuvre de la renais-

» ſance des Lettres pour lequel ils avoient tra-
» vaillé les premiers.

» Mais il paroît auſſi que les François re-
» montent de tems en tems à la ſource, & ſe
» plaiſent à converſer avec les grands Maîtres
» du bon ſiecle de la Littérature Italienne.

» Cette Langue eſt en vogue en France plus
» que jamais. Le goût de la nouvelle muſique y
» a beaucoup contribué ; les Bibliotheques à
» Paris abondent en Livres Italiens, on les lit,
» on les goûte, on les traduit, & les voyages
» des François en Italie ſont devenus plus fré-
» quens.

» Tant d'objets paroiſſent juſtes, raiſonna-
» bles & engageans ; ſi les Auteurs de ce Jour-
» nal ſe trompent, ce ne ſera pas la faute du
» projet, mais de l'exécution. Cependant les
» perſonnes qui doivent s'en occuper, ne man-
» queront pas de matériaux intéreſſans, de no-
» tices ſûres, de correſpondances bien établies,
» de zele pour le Public & d'attention pour leur
» propre intérêt. Car on a beau dire, je me
» ſacrifie pour l'honneur, pour le bien de la ſo-
» ciété, l'homme riche ne travaille gueres, &
» celui qui ne l'eſt pas ne s'oublie point, &c. ».

Mon jeune homme, enchanté du programme, avoit trouvé quatre aſſociés qui l'auroient ſe-

condé. Je leur avois procuré des connoissances à Rome, à Naples, à Florence, à Bologne, à Milan, à Venise, & on attendoit d'avoir apprêté assez de matiere pour le travail de six mois, avant que de publier le Prospectus.

Dans ces entrefaites, une femme Napolitaine vint à Paris. C'étoit une Actrice de l'Opéra-Comique Italien ; elle venoit de Londres, où le Directeur qui l'avoit engagée, avoit fait banqueroute, & elle venoit chercher des ressources en France. Elle n'étoit ni jeune, ni jolie ; mais elle étoit fine & adroite, & ajoutoit aux artifices ordinaires de son état, celui de l'hypocrisie.

J'eus l'honneur de sa premiere visite ; mon Américain la trouva fort aimable ; il étoit un peu dévot ; la Napolitaine avoit toujours son chapelet à la main. Elle allumoit tous les Samedis une lampe devant l'Image de Notre-Dame-de-Lorette, & pendant que le bon-homme apprenoit à prier Dieu en Italien, il oublioit son travail & ses associés.

J'avois beau lui faire des remontrances, & même des reproches ; il étoit amoureux. Tout son chagrin étoit que sa belle étoit mariée, & qu'il ne pouvoit pas l'épouser.

Le Journal alloit mal. Les jeunes gens qui s'y étoient engagés, commençoient à mépriser

celui qui étoit chargé de les conduire, & je faifois mon poffible pour les encourager ; je me flattois de ramener leur chef à la raifon; mais le voilà perdu.

Il va un jour chez la forciere, il la trouve à genoux. Ah ! venez, mon ami, s'écrie-t-elle en le voyant, profternez-vous devant la Vierge Marie, remerciez Dieu avec moi, criez au miracle, mon mari eft mort.

Elle lui fait voir la lettre qu'elle venoit de recevoir, l'extrait-mortuaire étoit dedans. Bref; ils fe marient. La femme étoit jaloufe, elle ne vouloit pas refter à Paris ; le mari étoit honteux, ils ne fe laiffoit plus voir. Ils partirent quelques jours après : voilà le Journal fini avant que de commencer.

On fe plaint des femmes qui enchantent par leurs graces, qui enchaînent les hommes par leurs agrémens, qui les ruinent quelquefois par leurs caprices ; mais leurs charmes font connus, & c'eft l'homme lui-même qui leur prête les armes pour le foumettre.

Il n'y a que l'hypocrifie qui trompe, & cet artifice eft auffi rare en France que l'imbécillité de ceux qui fe laiffent tromper.

Les femmes fages ont en France plus d'amabilité que par-tout ailleurs, & les femmes adroites y font moins méprifables.

CHAPITRE XXXVI.

Didon, *Tragédie Lyrique, en trois Actes. Nouveau genre de Drames sur le Théâtre de l'Opéra de Paris. Le Barbier de Séville & le Mariage de Figaro, à la Comédie Françoise. Quelques mots sur d'autres Auteurs & sur des personnes de ma connoissance.*

DANS l'année 1783, on donna à Paris la premiere représentation de l'Opéra de Didon, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini; c'est à mon avis le chef-d'œuvre de l'un, & le triomphe de l'autre.

Il n'y a pas de Drame musical qui s'approche plus de la véritable Tragédie que celui ci; M. Marmontel n'a imité personne, il s'est rendu maître de la Fable, & il lui a donné toute la vraisemblance, & toute la régularité dont un Opéra est susceptible.

Quelques-uns disent que M. Marmontel a travaillé son Drame d'après Métastase; ils ont tort. Didon a été le premier ouvrage du

Poëte Italien ; on y reconnoît un génie ſupérieur, mais on y remarque en même tems les écarts de la jeuneſſe, & l'Auteur François auroit mal réuſſi s'il avoit cherché à l'imiter.

M. Piccini, après avoir travaillé ſur des Poëmes ingrats, a trouvé celui-ci qui pouvoit faire briller ſes talens, & il en a ſu profiter. Madame Saint-Huberti, auſſi bonne Actrice que bonne Muſicienne, a ſupérieurement rendu le rôle de Didon, & cet ouvrage eſt juſtement regardé comme un monument précieux de l'Opéra François.

Depuis quelques années ce Spectacle avoit beaucoup perdu de ſon ancien crédit; il s'eſt vigoureuſement ſoutenu depuis qu'on a pris le parti de multiplier les nouveautés, & d'en varier les repréſentations.

On donnoit autrefois le même Opéra, bon ou mauvais, pendant trois ou quatre mois, & les Spectateurs diminuoient tous les jours; à préſent la Salle eſt toujours remplie, on a beaucoup de peine à trouver des Loges à l'année.

Ce qui a auſſi beaucoup contribué à l'agrément de ce Spectacle, c'eſt un nouveau genre de Drames que l'on y a introduit, & qu'on pourroit appeller des *Opéras-Comiques décorés. Colinette à la Cour, l'Embarras des richeſſes*,

la Caravanne, *Panurge dans l'Isle des Lanternes*, & bien d'autres, ne sont que des esquisses de Comédies sans intrigue & sans intérêt, & dont le dialogue ne donne pas assez de tems pour en démêler le sujet; mais de la musique charmante, des ballets de la plus grande beauté, des décorations magnifiques, donnent du mérite à l'ensemble & du plaisir au Public; c'est bien-là le cas de dire, que la sausse vaut mieux que le poisson.

Je n'entends pas porter atteinte au mérite des Auteurs qui ont travaillé dans ces bagatelles, ils se sont conformé à la singularité des ouvrages qu'on leur avoit demandés; ils ont réussi à bien servir les autres parties du Spectacle qui en faisoient l'objet principal, & il paroît que le Public en a été satisfait.

Ce Public que l'on accuse d'être si difficile, si rigide, est par fois très-docile, très-indulgent; vous n'avez qu'à lui présenter les choses pour ce qu'elles sont, sans morgue & sans prétention, il applaudit aux endroits qui l'amusent sans examiner le fond du sujet.

Le Mariage de Figaro a eu le plus grand succès à la Comédie Françoise, parce que l'Auteur avoit fait précéder ce titre par celui de *la Folle-Journée.*

Personne ne connoît mieux que M. de

Beaumarchais, les défauts de ſa Piece; il a donné des preuves de ſon talent dans ce genre, & s'il avoit voulu faire de ſon Figaro une Comédie dans les regles de l'art, il l'auroit faite auſſi-bien qu'un autre; mais il n'a voulu qu'égayer le Public, & il y a parfaitement réuſſi.

Le ſuccès de cette Comédie a été extraordinaire en tout. On donne régulierement aux Théâtres-Comiques à Paris, deux ou trois Pieces par jour; Figaro rempliſſoit tout ſeul le Spectacle; il faiſoit courir le Public deux ou trois heures avant le lever de la toile, il le faiſoit reſter trois quarts-d'heure plus tard qu'à l'ordinaire, ſans l'ennuyer : le voilà à ſa quatre-vingt-ſixieme repréſentation, il eſt toujours frais, toujours applaudi; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les mêmes perſonnes qui le critiquent en ſortant du Spectacle, ne ceſſent pas d'y revenir, & s'amuſent de ce qu'elles avoient critiqué.

M. de Beaumarchais avoit donné quelques années auparavant, une Comédie intitulée le Barbier de Séville, & ce même Eſpagnol qui portoit le nom de Figaro, fournit le ſujet de la Folle-Journée.

La premiere de ces deux Pieces a été goûtée, applaudie. L'Auteur venoit d'eſſuyer un Procès; il avoit défendu ſa cauſe lui-même;

ſes Plaidoyers étoient gais, plaiſans & bien écrits; on les liſoit par-tout, ils faiſoient le ſujet des converſations; il avoit eu l'adreſſe d'inſérer dans le Barbier de Séville, des anecdotes maſquées qui rappelloient ſon procès, & donnoient du ridicule à ſes adverſaires; tout cela contribua infiniment au ſuccès de la Piece.

Dans celle du Mariage de Figaro, il n'y avoit pas de ſarcaſme pour des particuliers, mais il y en avoit pour tout le monde; perſonne cependant ne pouvoit s'en plaindre, les critiques tomboient ſur des vices, ſur des ridicules, que l'on rencontre par-tout, tant pis pour ceux qui s'y reconnoiſſent.

Les connoiſſeurs & les amateurs du bon genre faiſoient retentir leurs plaintes contre ces ouvrages qui, à leur avis, étoient faits pour dégrader le Théâtre François; ils voyoient une eſpece de fanatiſme qui entraînoit leurs compatriotes; & craignoient que la maladie ne devînt contagieuſe.

L'expérience leur fit voir le contraire. On donna en même tems à la Comédie Françoiſe des nouveautés qui n'eurent pas moins tout le ſuccès qu'elles pouvoient mériter; *Coriolan*, par exemple, de M. de la Harpe, *le Séducteur*, de M. de Bievre, *les Aveux difficiles*, & la

Fauſſe Coquette, de M. Vigé : ce dernier Auteur a été même encouragé par le Public ; on a trouvé les premiers eſſais de ſon talent du meilleur goût, du meilleur ton, du meilleur ſtyle; & on a lieu d'eſpérer en lui, un ſoutien de la bonne Comédie.

Je m'intéreſſe beaucoup à ce jeune Auteur, parce que j'ai l'honneur de le connoître particulierement, c'eſt le frere de *Madame le Brun* de l'Académie Royale de Peinture, & dont les ouvrages ſont honneur à ſon ſexe, à ſon pays & à notre ſiecle; c'eſt le gendre de M. *Riviere*, Conſeiller & Sécrétaire de légation de la Cour de Saxe; c'eſt le mari d'une Dame que j'ai vu naître, remplie de vertus, & de talens qui prouvent l'éducation d'une mere incomparable, d'une mere de neuf enfans, dont il n'y en a pas un qui ne réponde aux ſoins de ſa vigilance, & ne promette la conſolation de ſes parens.

J'ai fait cette heureuſe connoiſſance chez Madame Bertinazzi, veuve de M. Carlin; je fréquentois cette maiſon du vivant du mari, je ne l'ai pas quittée depuis.

On ne peut pas être plus aimable que Madame Carlin; beaucoup d'eſprit, beaucoup de gaieté, toujours égale, toujours honnête, toujours prévenante; ſa ſociété n'eſt pas nom-

breuſe, mais bien choiſie; ſes anciens amis ſont toujours les mêmes; elle aime le jeu, & moi auſſi; elle eſt belle joueuſe, & je tâche de l'imiter.

Il n'y a que le *Reverſi* qui donne des convulſions aux joueurs les plus flegmatiques. Madame Carlin eſt fort vive, elle ne peut pas ſe contenir plus qu'un autre, mais elle met tant de graces dans ſes tranſports, & tant d'agrément dans ſes reproches, qu'on peut dire qu'elle eſt belle dans ſa colere.

CHAPITRE XXXVII.

Traduction d'une de mes Pieces en François. Sa chûte au Théâtre Italien. Naiſſance du Duc de Normandie. Nouvelle maniere d'illuminations. Quelques obſervations ſur les modes.

VERS la fin de l'année 1784, pendant que je travaillois à la deuxieme partie de mes Mémoires, & que je faiſois des extraits de Pieces de mon Théâtre, un de mes amis vint me parler d'une affaire qui étoit on ne peut pas plus analogue au travail dont j'étois occupé.

Une homme de Lettres que je n'ai pas l'honneur de connoître, avoit envoyé à M. Courcelle de la Comédie Italienne, une de mes Comédies qu'il avoit traduite en François; il prioit l'Acteur de me la préſenter, & de la faire jouer ſi j'étois content de ſa traduction, bien entendu, diſoit-il très-honnêtement, que l'honneur & le profit devoient appartenir à l'Auteur.

La Piece en queſtion eſt intitulée en Italien, *un Curioſo Accidente*, (une Plaiſante Aven-

ture) vous en trouverez l'extrait dans la deuxieme partie de mes Mémoires, avec des notices hiſtoriques qui regardent le fond du ſujet.

Je trouvai la traduction exacte, le ſtyle n'étoit pas coupé à ma maniere, mais chacun a la ſienne; le Traducteur avoit changé le titre en celui de la Dupe de ſoi-même, je n'en étois pas mécontent; je donnai mon conſentement pour qu'elle fût jouée; les Comédiens la reçurent à la lecture avec acclamation; elle fut donnée l'année ſuivante, & elle tomba net.

Un endroit de la Piece qui avoit fait le plus grand plaiſir en Italie, révolta le Public à Paris; je connois la délicateſſe Francoiſe, & j'aurois dû le prévoir; mais comme c'étoit un François qui en avoit fait la traduction, & que les Comédiens l'avoient trouvée charmante, je me ſuis laiſſé conduire.

Je me ſerois peut-être apperçu du danger ſi j'avois pu aſſiſter aux répétitions; mais j'étois malade, & les Comédiens étoient preſſés de la faire paroître.

J'avois donné quelques billets d'Amphithéâtre & de Parterre pour la premiere repréſentation; perſonne ne vint chez moi m'en donner des nouvelles, c'étoit mauvais ſigne; je me couchai cependant ſans m'informer de

l'événement, & ce fut mon Perruquier qui, les larmes aux yeux, me fit le lendemain le détail de la chûte ſolemnelle de la Piece; je la retirai ſur le champ, & comme je me portois beaucoup mieux ce jour là, je dînai de très-bon appetit.

Accoutumé depuis long-tems aux ſuccès, tantôt bons, tantôt mauvais, je ſais rendre juſtice au Public, ſans le ſacrifice de ma tranquillité; ce qui me fâchoit davantage, c'étoit que perſonne ne venoit me voir, perſonne n'envoyoit s'informer de l'état de ma convaleſcence; j'écrivis à mes amis pour ſavoir ſi ma Piece les avoit indignés, au contraire c'étoit par trop d'amitié, par trop de ſenſibilité qu'ils n'oſoient pas faire éclater devant moi leur chagrin; nous nous vîmes enfin, & c'étoit moi qui faiſois l'office de conſolateur.

Des réjouiſſances publiques me firent quitter ma chambre, & me dédommagerent de la maladie & des déſagrémens que j'avois eſſuyés.

La Reine venoit de donner un nouveau Prince à l'Etat; elle accoucha le 27 Mars 1785, du Duc de Normandie; on fit des illuminations à Paris comme à l'ordinaire, mais il y eut de riches particuliers qui ſe diſtinguerent dans cette occaſion, d'une maniere noble &

nouve lle;

nouvelle, les façades de leurs Hôtels étoient ornées du haut en bas de nouveaux desseins abondamment & artistement éclairés; on ne peut pas voir de décorations plus frappantes, ni plus éclatantes.

Il est à croire que ce nouveau goût sera suivi à Paris, & que chacun, à proportion de ses forces, voudra dorénavant avoir une illumination à la mode.

La mode a toujours été le mobile des François, & ce sont eux qui donnent le ton à l'Europe entiere, soit en Spectacles, soit en décorations, en habillemens, en parure, en bijouterie, en coëffure, en toute espèce d'agrémens; ce sont les François que l'on cherche par-tout à imiter.

A l'entrée de chaque saison, on voit à Venise dans la rue de la *Mercerie* une figure habillée, que l'on appelle la *Poupée de France*; c'est le Prototype auquel les femmes doivent se conformer, & toute extravagance est belle d'après cet original; les femmes Vénitiennes n'aiment pas moins le changement que celles de France; les Tailleurs, les Couturieres, les Marchandes de Modes en profitent; & si la France ne fournit pas assez de modes, les Ouvriers de Venise ont l'adresse de donner du changement à la Poupée, & de faire paf-

ſer leurs inventions pour des idées tranſalpines.

Quand j'ai donné à Veniſe ma Comédie intitulée la Manie de la Campagne, j'ai beaucoup parlé d'un habillement de femme qu'on nommoit *le Mariage*; c'étoit une robe d'une étoffe toute unie, avec une garniture de deux rubans de différentes couleurs, & c'étoit la Poupée qui en avoit donné le modele; je demandai en arrivant en France, ſi cette mode exiſtoit encore; perſonne ne la connoiſſoit, elle n'avoit jamais exiſtée, on la trouvoit même ridicule, & on ſe moquoit de moi.

J'eus le même déſagrément ici en parlant de robes à la Polonnoiſe, qu'au moment de mon départ les femmes avoient adoptées en Italie, mais douze ans après, je vis les Polonnoiſes à Paris, comme une nouveauté charmante.

La mode en fait d'habillemens, a eu, il eſt vrai, un long interregne en France, mais elle a repris ſon ancien empire.

Que de changemens en très-peu de tems! des Polonnoiſes, des Lévites, des Foureaux, des Robes à l'Angloiſe, des Chemiſes, des Pierrots, des Robes à la Turque & des Chapeaux de cent façons; & des Bonnets qu'on ne ſauroit définir; & des Coëffures!... des Coëffures!...

Cette partie des ajuſtemens des fem mes, ſi eſſentielle pour relever leurs graces & leur beauté, étoit arrivée, il y a quelque tems, au point de ſa perfection; aujourd'hui, j'en demande pardon aux Dames, elle eſt inſupportable à mes yeux.

Ces cheveux chiffonnés, ces toupets qui tombent ſur les ſourcils, leur donnent des déſavantages qu'elles devroient éviter.

Les femmes ont tort de ſuivre en fait de Coëffure la mode générale; chacune devroit conſulter ſon miroir, examiner ſes traits, adapter l'arrangement de ſa chevelure à l'air de ſon viſage, & conduire la main de ſon Perruquier.

Mais avant que mes Mémoires ſortent de la preſſe, on verra peut-être, les Coëffures des Femmes, & bien d'autres modes changées; on diminuera la grandeur des Boucles, on rognera les Chapeaux, on donnera plus de nobleſſe aux habillemens des Femmes, & plus d'ampleur aux culottes des hommes.

CHAPITRE XXXVIII.

Quelques mots ſur une Procédure réglée à l'extraordinaire. Le goût des François pour le Vaudeville. Quelques mots ſur deux Auteurs eſtimables. Obſervation ſur la ville de Saint-Germain-en-Laye. Traits de reconnoiſſance envers quelques-uns de mes amis. Ma vie ordinaire. Mon ſecret pour m'endormir. Mon tempérament.

IL y eut une grande affaire à Paris dans cette même année 1785 : des Priſonniers d'Etat furent enfermés à la Baſtille ; le Roi ordonna à ſon Parlement de les juger, & l'Arrêt fut prononcé le 30 Mai de l'année ſuivante.

Je ne parlerai pas du fond de ce Procès que perſonne ne doit ignorer ; les Gazettes en ont aſſez dit, & les Mémoires des Accuſés ont été répandus par-tout.

Un Perſonnage illuſtre, victime d'une duperie inconcevable, fut déchargé de toute accuſation.

Un Etranger impliqué mal-à-propos dans cette affaire, fut blanchi de même.

Une femme intriguante, méchante, criminelle, fut punie ; le nom de son mari contumace fut affiché & flétri.

Un homme qui avoit prêté sa plume aux escroqueries fut banni à perpétuité, & une jeune étourdie, complice sans le savoir, fut mise hors de Cour par commisération de son ignorance.

Cette cause singulierement compliquée, occupa le Public pendant dix mois ; elle faisoit le sujet journalier des cercles & des sociétés de Paris ; les personnes qui par leurs adhérences y étoient intéressées, vivoient dans l'inquiétude & les beaux esprits faisoient des couplets.

C'est le ton de la Nation ; si les François perdent une bataille, une épigramme les console ; si un nouvel impôt les charge, un vaudeville les dédommage ; si une affaire sérieuse les occupe, une chansonnette les égaye, & le style le plus simple & le plus naïf est toujours relevé par des traits malins & par des pointes piquantes.

La France est riche en talens ; les uns travaillent pour la gloire, les autres s'amusent pour l'agrément de la société.

M. *le Comte de Rivarol* est un jeune Auteur qui s'est annoncé au Public par un Ouvrage qui lui fait le plus grand honneur, & qui prouve

l'étendue de ſes connnoiſſances & l'énergie de ſa plume.

Tout le monde connoît ſon *Diſcours ſur la préférence de la Langue Françoiſe*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin : il vient de traduire le Poëme *du Dante*, & on a lieu d'eſpérer en lui un ſucceſſeur aux Grands-Maîtres de la Littérature.

Voici un Poëte qui embraſſe les deux genres de Poëſie ci-deſſus marqués. *M. Robet* eſt grave & vigoureux dans ſes Poëmes, & agréable dans ſes contes ; c'eſt un Auteur qui n'a imité perſonne ; ſon ſtyle eſt original, ſes vers ſont plus énergiques que coulans, ſes rimes ſont des plus riches, & en même tems des plus difficiles & des plus heureuſes ; ſon érudition eſt immenſe, & ſa logique eſt auſſi claire que vigoureuſe.

Ses Ouvrages ne ſont pas imprimés ; j'en ai entendu débiter par l'Auteur lui-même pluſieurs fois, mais pas auſſi ſouvent que je deſirerois ; car *M. Robet* partage ſa demeure entre la Capitale & Saint-Germain-en-Laye.

L'occaſion de nommer cette derniere Ville me fait ſouvenir que j'avois oublié d'en faire mention dans mes Mémoires.

C'eſt un ſéjour royal, à quatre lieues de Paris, dont la poſition eſt des plus heureuſes : elle eſt bâtie ſur une élévation qui domine une plaine

immenſe, traverſée par les eaux de la Seine ; ce qui fait que l'air y eſt très-ſalutaire, & la vue délicieuſe.

La forêt qui l'approche ſans la gêner, eſt très-vaſte, bien coupée, bien peignée, & abondante en bêtes fauves & en gibier ; le Châtean eſt ſuperbe, dans l'ancien goût ; c'eſt le lieu de la naiſſance de Louis XIV.

Si ce Monarque avoit eu plus d'attachement pour ſon pays natal, il auroit épargné tant de millions qu'il a ſacrifiés pour deſſécher les marais de Verſailles, il auroit trouvé le ſol moins ingrat, & l'expoſition plus heureuſe pour l'exécution de ſes idées magnifiques.

Saint-Germain eſt aujourd'hui une retraite agréable pour bien du monde : les uns y vont chercher la tranquillité, les autres l'économie ; chacun y trouve la ſociété qui lui convient ; ſi mes affaires ne me retenoient à Paris, j'irois certainement profiter de ce ſéjour agréable pour le reſte de mes jours.

Ce qui m'engageroit encore davantage, ce ſeroit l'occaſion de me raprocher d'un ami reſpectable que j'aime tendrement par inclination & par reconnoiſſance.

M. Huet y fait ſa demeure depuis quelques années ; je le voyois ſouvent quand il étoit à Paris ; il n'y a pas d'homme plus aimable ; il

n'y a pas d'ami plus ſolide que lui ; dans le tems où le Tréſor Royal n'étoit pas en regle comme aujourd'hui, M. Huet ne m'a jamais refuſé de m'avancer les ſommes dont je pouvois avoir beſoin ; & lorſque le Roi m'accorda la gratification de cent cinquante louis pour mon Bourru Bienfaiſant, cet ami généreux m'envoya ſur-le-champ trois ſacs de 1200 livres, & ſe chargea de les retirer à la commodité du Caiſſier des Menus-Plaiſirs ; ce ſont des ſervices qu'on ne peut pas oublier.

Je me félicite de plus en plus d'avoir entrepris cet Ouvrage, pour pouvoir donner des marques de reconnoiſſance à ceux qui m'ont obligé.

Les Lecteurs de mes Mémoires qui n'ont pas des raiſons pour s'intéreſſer aux perſonnes que je me fais un honneur & un plaiſir de nommer, ne peuvent pas me ſavoir mauvais gré que je leur faſſe connoître des hommes qui méritent d'être connus.

Je n'oublierai pas dans cet article Madame *de la Bergerie*. M. & Madame *Haudry*, ſes pere & mere, furent de mes premieres connoiſſances à mon arrivée à Paris ; j'étois chez eux comme chez moi ; je vis naître leur fille, je la vis croître tous les jours en beauté, en ſageſſe, en eſprit..

Mademoiſelle Haudry perdit à la fleur de ſa

jeuneſſe ſon pere, ſa mere, ſon oncle paternel; ces pertes entraînerent celle d'une partie de ſon bien.

M. de la Bergerie, jeune homme d'une conduite peu commune, avec un eſprit ſolide & un cœur excellent, rendit juſtice au mérite de la jeune perſonne, la fit demander en mariage, l'épouſa; il prit ſoin des affaires de ſa femme, il la fit rentrer dans les droits de ſa terre de Bleneau; c'eſt un ménage charmant dont je jouis en hiver, & que je regrette en été.

Beaucoup de mes connoiſſances vont à la campagne dans la belle ſaiſon, & je reſte à Paris; j'irois bien m'établir pour quelques jours chez les uns & chez les autres de mes amis, mais la petite ſanté de ma femme m'empêche de m'éloigner.

Elle a eu une maladie conſidérable cette même année: *M. de Longlois*, ſon Médecin, l'a tirée d'affaire; c'eſt un homme qui, indépendamment de ſa ſcience, a l'exactitude & la douceur qui conſolent les malades & les tranquilliſent; mais les pleuréſies laiſſent toujours des veſtiges dangereux, & je n'oſe pas la quitter; ma pauvre femme a tant d'attention pour moi, il faut bien que j'en aye pour elle.

Je vais, pour changer d'air, paſſer quelques journées dans les environs de Paris; tantôt à

Belleville, chez Madame Bouchard & Madame Legendre ſa fille ; maiſon charmante où l'on trouve les talens réunis, & tous les agrémens poſſibles de la ſociété.

Tantôt à Paſſy, chez Madame Alphand ou chez Mademoiſelle Deſglands, deux aimables voiſines dont la douceur de l'une & la vivacité de l'autre ſont toujours dans la plus parfaite harmonie, parce que leurs eſprits ſont raiſonnables, & leurs cœurs excellens.

Je vais auſſi quelquefois à Clignancour me promener dans le ſuperbe jardin de M. Agironi ; ce dernier eſt un honnête Vénitien privilégié par Lettres-patentes du Roi pour la vente d'une eau médicinale de ſa compoſition : il faut que ſon remede ſoit bon ; car c'eſt depuis vingt ans qu'il le débite à Paris, & il lui a produit une fortune conſidérable.

Pour le reſte du tems, je mene ma vie ordinaire à la Ville ; je me leve à neuf heures du matin, je déjeûne avec du chocolat de ſanté ; c'eſt Madame Toutain, rue des Arcis qui m'en fournit d'excellent ; je travaille juſqu'à midi, je me promene juſqu'à deux heures ; j'aime la ſociété, je vais la chercher, je dîne en Ville très-ſouvent, ou chez moi avec la ſociété de ma femme.

Madame & Mademoiſelle Farinelli ſont de

ce nombre; la mere a été une des premieres Actrices de l'Opéra en Italie, la fille enseigne à toucher du *forte-piano*, & la musique Italienne & Françoise à Paris; elle a beaucoup d'Ecolieres, ses talens & ses mœurs lui font honneur également.

Madame Rinaldi est aussi une de nos compatriotes qui viennent quelquefois nous voir; & M. Rinaldi a bien voulu, par amitié, être le copiste de mon Ouvrage; c'est un Maître de Langue Italienne très-accrédité: il y en a plusieurs dans cette Ville, je les crois tous excellens, mais celui-ci est mon ami, je l'estime beaucoup, & tous ceux à qui je l'ai proposé m'en ont remercié.

Que de disgressions! que de bavardage!.. Pardonnez-moi, Messieurs, ce n'est pas du bavardage: je suis à Paris; j'annonce aux Parisiens des personnes utiles, & je serois bien aise de pouvoir contribuer aux avantages des uns, & à la satisfaction des autres.

Je reviens à mon régime.... Direz-vous encore que je pourrois m'en passer? Vous avez raison; mais tout cela est dans ma tête, il faut que cela en sorte peu-à-peu, & je ne vous ferai pas grace d'une virgule.

Après mon dîner, je n'aime ni le travail, ni la promenade; je vais aux Spectacles quelque-

fois, & le plus ſouvent je fais ma partie juſqu'à neuf heures du ſoir; je rentre toujours avant les dix; je prends deux ou trois diablotins, avec un verre d'eau & de vin, & voilà tout mon ſouper; je fais la converſation avec ma femme juſqu'à minuit; nous nous couchons maritalement en hiver, & dans deux lits jumeaux dans la même chambre en été; je m'endors bien vîte, & je paſſe les nuits tranquillement.

Il m'arrive quelquefois comme à tout le monde d'avoir la tête occupée par quelque choſe capable de retarder mon ſommeil; dans ce cas, j'ai un remede sûr pout m'endormir; le voici:

J'avois projetté depuis longtems de donner un vocabulaire du dialecte Vénitien, & j'en avois même fait part au Public qui l'attend encore; en travaillant à cet Ouvrage ennuyeux, dégoûtant, je vis que je m'endormois; je le plantai-là, & je profitai de ſa faculté narcotique.

Toutes les fois que je ſens mon eſprit agité par quelque cauſe morale, je prends au haſard un mot de ma langue maternelle; je le traduis en Toſcan & en François; je paſſe en revue de la même maniere les mots qui ſuivent par ordre alphabétique, je ſuis sûr d'être endormi à la troiſieme ou à la quatrieme verſion; mon ſomnifere n'a jamais manqué ſon coup.

Il n'eſt pas difficile de démontrer la cauſe & l'effet de ce phénomene; une idée gênante a beſoin d'être remplacée par une idée oppoſée ou indifférente; l'agitation de l'eſprit une fois calmée, les ſens ſe tranquiliſent, & le ſommeil les aſſoupit.

Mais ce remede, tout excellent qu'il eſt, ne pourroit pas être utile à tout le monde; un homme trop vif, trop ſenſible n'y réuſſiroit pas; il faut avoir le tempérament dont la nature m'a favoriſé; le moral chez moi eſt analogue au phyſique, je ne crains ni le froid ni le chaud, & je ne me laiſſe ni enflammer par la colere, ni enivrer par la joie.

CHAPITRE XXXIX.

Arrivée à Paris de M. le Chevalier Cappello, Ambaſſadeur de Veniſe. Quelques mots ſur le nouveau Port de Cherbourg. Nouvelle repréſentation de mon Bourru Bienfaiſant à Verſailles. Retraite de quatre Acteurs de la Comédie Françoiſe. Pieces jouées ſur ce Théâtre dans ces derniers tems. Autres Pieces jouées à la Comédie Italienne.

EN m'approchant de la fin de mes Mémoires, je rencontre de plus en plus des ſujets agréables à traiter.

M. le Chevalier Cappello, Ambaſſadeur de Veniſe à cette Cour, arriva à Paris dans le mois de Mars 1786 : c'eſt le ſeptieme Miniſtre de ma nation que je vois en France.

J'ai vu les autres, je leur ai fait ma cour; ils ont eu tous des bontés pour moi, mais celui-ci m'a fait au premier abord un accueil ſi gracieux, ſi tendre, ſi intéreſſant, que je me ſuis ſenti ravir de joie, de reſpect, de reconnoiſſance

Je n'avois pas eu l'honneur de le connoître à Venise ; je connoissois bien la famille Cappello, qui est une des plus anciennes & des plus respectables de la République, mais M. le Chevalier étoit jeune, quand j'ai quitté mon pays; & c'est une raison de plus qui augmente ma surprise, en trouvant dans ce Patricien un de mes plus zélés protecteurs.

Je ne ferai pas son éloge ; je connoîs sa modestie, il ne le souffriroit pas; d'ailleurs, s'il est sage, s'il est juste, il s'acquitte des devoirs de l'homme ; s'il est grand, honnête, généreux, il remplit les charges de son état, mais les qualités de son cœur ne sont pas communes ; il y a peu d'hommes qui s'intéressent à l'humanité indigente comme lui : sa porte n'est pas fermée pour les malheureux ; sa personne n'est pas inaccessible pour les mal vêtus, & le titre national suffit pour avoir droit à sa protection : que Son Excellence me pardonne ; je n'ai pas pu m'empêcher de donner un petit échantillon de ses vertus, je n'en dirai pas davantage

Je sors d'un sujet qui me flatte, & j'entre dans un autre qui ne me touche pas moins ; j'aime la France, je m'intéresse à la gloire de son Souverain, aux avantages de ses citoyens.

Par-tout où je vais, je n'entends parler que du Port de Cherbourg : il y en avoit un dans

cette Ville, qui, par ſon heureuſe ſituation, offroit des avantages conſidérables dans cette partie intéreſſante de l'Océan; mais n'étant ni aſſez vaſte, ni aſſez profond, il ne pouvoit recevoir que de petits bâtimens, & on va le mettre en état de contenir une armée navale.

Cet ouvrage immenſe eſt très-avancé; on a fait des prodiges en trois années de tems; on a ſurmonté la profondeur de la mer pour élever un terrein ſuſceptible de batteries & de fortifications; & on doit l'étendre des deux côtés pour garantir les vaiſſeaux de la violence des vents & des flots.

Voilà un ouvrage digne des Romains; Louis XVI ne néglige rien pour la ſûreté & pour la tranquillité de ſes Etats; il eſt allé lui-même viſiter les travaux, & encourager les travailleurs; il a répandu la joie & la bienfaiſance partout. Que d'éloges, que d'acclamations, que de bénédictions n'a-t-il pas rapporté?

Je prenois part à la joie publique; mais je n'étois pas inſenſible à une heureuſe nouvelle, qui me regardoit particulierement

On devoit donner des Spectacles à Verſailles, pour des illuſtres Etrangers qui étoient fêtés par la Cour de France; mon Bourru Bienfai-

ſant étoit du nombre des Pieces que l'on avoit choiſies pour cette occaſion.

Mon amour-propre en étoit flatté à cauſe de la circonſtance, & parce que M. Préville qui venoit de ſe retirer du Théâtre devoit y jouer.

Cet homme incomparable ne manqua pas de plaire, & même de ſurprendre, comme à ſon ordinaire; ma Piece gagna de nouveaux partiſans; & moi-même de nouveaux protecteurs.

C'eſt une grande perte que la Comédie Françoiſe vient de faire par la retraite de Monſieur & de Madame Préville; & par celle de M. Briſard & de Mademoiſelle Fanié : il lui reſte cependant de bons Acteurs, d'excellentes Actrices pour conſerver cette réputation qu'à juſte titre elle a toujours mérité.

Ils ont donné depuis ſur ce Théâtre pluſieurs Pieces tant comiques que tragiques, dont la plus grande partie a obtenu les applaudiſſemens du Public.

Je vais rarement au Spectacle, & je ne puis pas parler des Pieces que je ne connoîs que par relation; mais j'ai vu l'Inconſtant de M. Collin; j'ai trouvé la Piece charmante & les Acteurs excellens : M. Mollé, entr'autres, m'a paru toujours nouveau, toujours étonnant : c'eſt le mê-

me jeune homme, vif, agréable, brillant, qu'il étoit il y a vingt ans.

Paroît-il cet Acteur célebre, en jouant l'Inconstant, le même homme qui joue le rôle de Dorval dans le Bourru Bienfaisant? Je crois qu'il réussiroit également dans celui de Géronte.

Les Italiens n'ont pas été moins heureux dans ces derniers tems.

Richard, Cœur de Lyon, a eu le plus grand succès. M. Sedaine, membre de l'Académie Françoise, & M. Gretry se surpasserent l'un & l'autre dans cet Opéra-Comique charmant, & M. Clairval fit valoir encore davantage le mérite du Poëte & celui du Musicien.

Lorsqu'on retira l'Opéra de Richard, il paroissoit difficile d'en trouver un autre qui pût le remplacer avec autant de bonheur. *Nina*, ou la *Folle par amour*, fit le miracle; & si le succès de cette Piece ne l'emporta pas sur la précédente, elle l'a au moins égalé.

Cet Ouvrage de M. Marsoiller eut le mérite de faire tolérer sur la scene un être malheureux sans crime & sans reproche, & la musique de M. d'Alerac fut trouvée bonne & analogue au sujet.

Mais Madame du Gazon qui avoit donné tant

de preuves de ſes talens dans tous les genres, dans tous les caracteres, dans toutes les poſitions les plus intéreſſantes, rendit avec tant d'art & avec tant de vérité le rôle extraordinaire de Nina, qu'on a cru voir une nouvelle Actrice, ou, pour mieux dire, on a cru voir la malheureuſe créature dont elle repréſentoit le perſonnage & imitoit les délires.

CHAPITRE XL & dernier.

Compliment de l'Auteur. Ses excuſes. Quelques mots ſur deux Auteurs Italiens. Concluſion de l'Ouvrage.

ME voilà parvenu à l'année 1787, qui eſt la quatre-vingtieme de mon âge, à laquelle j'ai borné le cours de mes Mémoires.

Mes quatre vingts ans ſont complets ; mon Ouvrage l'eſt auſſi ; le Proſpectus en a été diſtribué ; les ſouſcriptions ont ſurpaſſé mes eſpérances, & le deſſein de mon portrait eſt achevé.

C'eſt M. Cochin qui a bien voulu employer ſon crayon pour décorer mon Ouvrage. Cet homme célebre, Secrétaire & Hiſtoriographe de l'Académie Royale de Peinture, & Chevalier de l'Ordre du Roi, n'a pas ſeulement conſenti à mon deſir & à mon ambition, mais il m'a prévenu avec l'amitié la plus pure & la générоſité la plus obligeante.

Tout eſt fini, tout eſt prêt ; je vais envoyer mes trois Volumes à la preſſe & mon portrait au Graveur.

Ce dernier Chapitre ne peut donc pas regarder les événemens de l'année courante, mais il ne me ſera pas inutile pour m'acquitter de quelques devoirs qu'il me reſte à remplir.

Je commence par remercier les perſonnes qui ont eu aſſez de confiance en moi pour m'honorer de leurs ſouſcriptions.

Je ne parle pas des bontés & des bienfaits du Roi & de la Cour ; ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler.

J'ai nommé dans mon Ouvrage quelques-uns de mes amis, quelques-uns même de mes Protecteurs. Je leur demande pardon ſi j'ai oſé le faire ſans leur permiſſion ; ce n'eſt pas par vanité ; les à-propos m'en ont fourni l'occaſion ; leurs noms ſont tombés ſous ma plume ; le cœur a ſaiſi l'inſtant ; & la main ne s'y eſt pas refuſée.

Voici, par exemple, une de ces heureuſes occaſions dont je viens de parler. J'ai été malade ces jours derniers ; M. le Comte Alfieri m'a fait l'honneur de venir me voir ; je connoiſſois ſes talens, mais ſa converſation m'a averti du tort que j'aurois eu, ſi je l'avois oublié.

C'eſt un homme de Lettres très-inſtruit, très-ſavant, qui excelle principalement dans l'art de Sophocle & d'Euripide ; & c'eſt d'après ces

grands modeles qu'il a tracé ſes Tragédies.

Elles ont eu deux Editions en Italie ; elles doivent être actuellement ſous la preſſe, chez Didot à Paris. Je n'en donnerai pas les détails, puiſque tout le monde eſt à portée de les voir & de les juger.

Dans ces mêmes jours de ma convaleſcence, M. Caccia, Banquier à Paris, mon compatriote & mon ami, m'envoya un livre qu'on lui avoit adreſſé d'Italie pour moi.

C'eſt un Recueil d'Epigrammes & de Madrigaux François traduits en Italien par M. le Comte Roncali, de la ville de *Breſcia*, dans les Etats de Veniſe.

Ce Poëte charmant n'a traduit que les penſées ; il a dit les mêmes choſes en moins de mots, & il a trouvé dans ſa Langue des pointes auſſi brillantes, auſſi ſaillantes que celles de ſes Originaux.

J'eus l'honneur de voir M. Roncali, il y a douze ans à Paris, & il me fait eſpérer que j'aurai le bonheur de l'y revoir ; cela me flatte infiniment ; mais, de grace, qu'il ſe dépêche, car ma carriere eſt fort avancée, & ce qui eſt encore pis, je ſuis extrêmement fatigué.

J'ai entrepris un Ouvrage trop long, trop

laborieux pour mon âge, & j'y ai employé trois années, craignant toujours que je n'aurois pas l'agrément de le voir achevé.

Cependant me voilà, Dieu merci, encore en vie, & je me flatte que je verrai mes trois volumes imprimés, diſtribués, lus.... Et s'ils ne ſont pas loués, au moins j'eſpere qu'ils ne ſeront pas mépriſés.

On ne m'accuſera pas de vanité ou de préſomption, ſi j'oſe eſpérer quelque lueur de grace pour mes Mémoires, car ſi j'avois cru devoir déplaire abſolument, je ne me ſerois pas donné tant de peine, & ſi dans le bien & dans le mal que je dis de moi-même, la balance panche du bon côté, je dois plus à la nature qu'à l'étude.

Toute l'application que j'ai miſe dans la conſtruction de mes Pieces, a été celle de ne pas gâter la nature, & tout le ſoin que j'ai employé dans mes Mémoires, a été de ne dire que la vérité.

La critique de mes Pieces pourroit avoir en vue la correction & la perfection de la Comédie, & la critique de mes Mémoires ne produiroit rien en faveur de la Littérature.

S'il y avoit cependant quelqu'Ecrivain qui voulût s'occuper de moi, rien que pour me

donner du chagrin, il perdroit ſon tems. Je ſuis né pacifique ; j'ai toujours conſervé mon ſang-froid, à mon âge je lis peu, & je ne lis que des livres amuſans.

Fin du Troiſieme & dernier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Préface. pag. 1

CHAP. I. *Ma naissance. Mes parens.* 7

CHAP. II. *Mon premier voyage. Mes humanités.* 14

CHAP. III. *Suite du Chapitre précédent. Exploit Comique. Arrivée de ma mere à Perouse.* 21

CHAP. IV. *Mon voyage à Rimini. Ma Philosophie. Ma premiere connoissance avec les Comédiens.* 25

CHAP. V. *La barque des Comédiens. Surprise de ma mere. Lettre intéressante de mon pere.* 31

CHAP. VI. *Retour de mon pere. Dialogue entre mon pere & moi. Mes nouvelles occupations. Trait de jeunesse.* 39

CHAP. VII. *Mon départ pour Venise. Coup-d'œil de cette Ville. Mon installation chez le Procureur.* 47

CHAP. VIII. *Mon départ pour Pavie. Mon arrivée à Milan. Premiere entrevue avec le Marquis de Goldoni. Difficultés surmontées.* 54

CHAP. IX. *Mon installation au College. Mes dissipations.* 61

CHAP. X. *Mes premieres vacances. Lecture intéressante. Mon départ pour Modene. Aventure comique.* 65

CHAP. XI. *Route pour Pavie. Bonne fortune à Plaisance. Entrevue avec le Marquis de Goldoni. Seconde année de College.* 70

CHAP. XII. *Charmant voyage. Sermon de ma façon. Retour à Pavie par la Lombardie. Agréable rencontre. Danger d'assassinat. Station à Milan chez le Marquis de Goldoni.* 78

CHAP. XIII. *Troisieme année de College. Ma premiere & ma derniere satyre. Mon expulsion du College.* 86

CHAP. XIV. *Triste voyage. Mes desseins manqués. Rencontre singuliere.* 94

CHAP. XV. *Mon arrivée à Chiozza. Suite des anecdotes du Révérend Pere. Mon voyage à Udine. Essai sur cette Ville & sur la Province du Frioul.* 101

CHAP. XVI. *Mes occupations sérieuses. Thérese, anecdote plaisante.* 109

CHAP. XVII. *Mon voyage à Gorice & à Vipack. Partie de campagne charmante. Course en Allemagne.* 123

CHAP. XVIII. *Mon retour à Chiozza. Mon départ pour Modene. Spectacle affreux. Mes vapeurs. Ma guérison.* 133

CHAP. XJX. *Toujours à Chiozza. Mon nouvel emploi. Anecdote d'une Religieuse & d'une Pensionnaire.* 144

CHAP XX. *Mon arrivée à Feltre. Troupe de Comédiens. Spectacle de société. Mes premiers Ouvrages comiques. Mes amours.* 154

CHAP. XXI. *Séparation douloureuse. Changement de position de mon pere. Mon embarquement pour Ferrare. Mauvaise rencontre. Mon arrivée à Bagnacavallo. Petit voyage à Fayence. Mort de mon pere.* 162

CHAP. XXII. *Mon doctorat. Singularités qui le précéderent.* 169

CHAP. XXIII. *Ma réception dans le Corps des Avocats. Ma présentation au Palais. Dialogue entre une femme & moi.* 178

CHAP. XXIV. *L'heureuse condition d'un bon Avocat. Trait singulier d'un Avocat Vénitien. Almanach de ma façon.* Amalassonte, *Tragédie Lyrique de ma composition.* 185

CHAP. XXV. *Mon premier plaidoyer. Mon histoire avec une tante & une niece.* 192

CHAP. XXVI. *Suite du Chapitre précédent. Mon départ de Venise.* 201

CHAP. XXVII. *Mon voyage de Padoue à Milan. Station à Vicence & à Vérone. Course par le Lac de Garde à Salò. Ressource inattendue dans cette Ville. Station à Bresse. Agréable rencontre à Bergame.* 207

CHAP. XXVIII. *Mon arrivée à Milan. Ma premiere visite au Résident de Venise. Lecture de mon Amalassonte.* 215

CHAP. XXIX. *Sacrifice de mon Amalassonte. Visite inopinée à M. le Résident. Ressource encore plus inopinée pour moi. Arrivée d'un*

Anonyme à Milan. Ouverture de Spectacle par mon entremiſe. Petite Piece de ma compoſition. Origine de ma premiere Piece en cinq Actes. Départ du Réſident pour Veniſe. 223

CHAP. XXX. *Rencontre d'une Vénitienne. Milan ſurpris par les Armées du Roi de Sardaigne. Mon embarras à cauſe de la guerre & de la Vénitienne. Retour du Réſident de Veniſe à Milan. Son départ & le mien pour Crême.* 235

CHAP. XXXI. *Reddition du château de Milan. Siege de* Pizzighettone. *Armiſtice. Reddition de la place. Repriſe de mes occupations théâtrales. Viſite importune. Rupture entre le Réſident & moi.* 244

CHAP. XXXII. *Mon arrivée à Parme. Terrible frayeur des Parmeſans. La bataille de Parme de 1733. Mort du Général Allemand. Vue du Camp après la bataille. Changement de route. Evenement très-fâcheux pour moi.* 253

CHAP. XXXIII. *Hoſpitalité du Curé de* Caſal-Paſturlengo. *Lecture de mon Belliſaire au Curé. Mon arrivée à Breſſe. Rencontre inattendue dans cette Ville. Reſſource fâcheuſe, mais néceſſaire. Route pour Verone.* 262

CHAP. XXXIV. *Vérone, ſon amphithéâtre, ouvrage des Romains. Spectacle pendant le jour contre l'uſage d'Italie. Heureuſe rencontre. Lecture & réception de mon Belliſaire. Ma premiere liaiſon avec les Comédiens.* 269

CHAP. XXXV. *Réunion des Intermedes à la Comédie. L'Opéra-Comique inconnu en Lombardie & dans l'Etat de Veniſe.* La Pupille, *Intermede. Préſent bien employé. Mon arrivée à Veniſe. Coup-d'œil de cette Ville pendant la nuit. Ma préſentation au noble Grimani. Ses promeſſes & mes eſpérances.* 275

CHAP. XXXVI. *Premiere repréſentation de* Beliſaire. *Son ſuccès. Premiere repréſentation de la* Pupille; *celle de* Roſimonde; *celle de la* Birba. *Clôture des Spectacles.* 283

CHAP. XXXVII. *Mes Comédiens à Padoue. Changemens arrivés dans leur Troupe. Ma prédilection pour une belle Comédienne.* Griſelda, *Tragédie. Mon voyage à Udine. Entretien avec mon ancienne Limonnadiere. Spectacle préparé pour l'ouverture de la ſalle de Veniſe. Mort de la belle Comédienne.* 292

CHAP. XXXVIII. *Mon retour à Veniſe. Entretien avec ma mere. Démarche de mon ancienne*

prétendue. Retour de la troupe de mes Comédiens à Venise. Mon attachement pour la Soubrette. Ses infidelités. 299

CHAP. XXXIX. *Mon Festin de Pierre, sous le titre de* Don Jouan Tenorio, *ou le Dissolu. Vengeance complette contre la Passalacqua. Mon voyage pour Gênes. Coup-d'œil de cette Ville. Origine de la Loterie. Mon mariage. Mon retour à Venise.* 309

CHAP. XL. *Mon retour de Venise avec ma femme.* Renaud de Montauban, *Tragi-Comédie.* Henri, Roi de Sicile, *Tragedie. Arrivée à Venise du fameux Arlequin Sacchi & de sa famille. Leur entrée dans la Troupe de Saint-Samuel. Acquisition d'autres bons sujets.* L'Homme accompli, *Comedie en trois actes, partie ecrite, partie à canevas.* 321

CHAP. XLI. Gustave Vasa, *Opéra. Courte digression sur* Metastasio & Apostolò Zeno. *Entretien avec ce dernier sur mon Opera* Le Prodigue, *Comedie en trois actes, partie écrite, partie à canevas. Plainte des Acteurs à masque.* Les trente-deux Infortunes d'Arlequin, *Comédie à canevas. Quelques mots sur l'Arlequin* Sacchi. La Nuit critique, *Comédie à canevas.*

CHAP. XLII. *Changement dans mon état.* Oronte, Roi des Scithes, *Opéra.* 338

CHAP. XLIII. *Fâcheuse découverte dans mon nouvel emploi. Commission difficile heureusement terminée. Imputations démenties. Suspension de mes rentes à Modene. Arrivée de mon frere à Venise. Changemens dans la Troupe de Saint-Samuel. Portrait de la Soubrette.* La Donna di Garbo, *Comédie de caractere en trois actes en prose, & la premiere entierement écrite.* 341

CHAP. XLIV. *Préparatif pour mon voyage. Prétentions de mon frere. Lettres de Gênes. Nouvelle Commission à Venise.* Statira, *grand Opéra. Mauvais présent de mon frere. Subtilités d'un faux Capitaine. Mon désastre. Mon départ de Venise.* 349

CHAP. XLV. *Mon embarquement pour Bologne. Profits casuels dans cette Ville. Mauvaise nouvelle. Voyage à Rimini. Mon arrivée en cette Ville. Ma présentation au Duc de Modene. Observations sur le Camp Espagnol. Troupe de Comédiens à Rimini.* Le Monde de la Lune, *Comédie. Mouvemens des Troupes Autrichiennes. Retraite des Espagnols.* 358

CHAP. XLVI. *Mauvais gîte. Fâcheuse nouvelle. Entreprise hasardée. Triste aventure. Course fatiguante. Bonheur inattendu.* 366

CHAP. XLVII. *Mon arrivée à Rimini. Heureuse rencontre. Commission honorable & lucrative. Ma renonciation au Consulat de Gênes. Autre commission encore plus lucrative. Marche des Allemands de Rimini à la poursuite des Espagnols. Mon départ pour la Toscane.* 375

CHAP. XLVIII. *Mon arrivée à Florence. Quelques mots sur cette Ville. Mon voyage à* Siene. *Connoissance du Chevalier* Perfetti, *& son talent extraordinaire. Sociétés de* Siene. *Route pour Volterra. Vue des Catacombes. Curiosités ramassées dans ce pays & dans celui de* Peccioli. *Mon arrivée à* Pisa. 381

CHAP. XLIX. *Quelques mots sur la ville de* Pisa. *Mon aventure à l'Académie de cette Ville. Mon nouvel Emploi. Mes succès. Mes distractions.* 387

CHAP. L. *Mon aggrégation aux Arcades de Rome. Ma Comédie de l'*Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé. *Cause intéressante à Pise. Autre Cause à Florence. Mon voyage à* Luc-

que. *Musique extraordinaire. Opéra charmant. Route délicieuse.* 395

CHAP. LI. *Mon retour à Pise. Arrivée de mon beau-frere de Genes. Son départ & celui de ma Femme pour le même Pays. Désagrément essuyé dans mon Emploi. Réfroidissement de mon zele. Conversation singuliere avec un Comédien. Piece nouvelle composée à sa requisition. Mon voyage à Livourne.* 403

CHAP. LII. *Visite de* Medebac*; Directeur de Comédiens; il m'oblige d'aller dîner chez lui. Portrait de* Madame Medebac. *Je vois ma Comédie de* la Donna di Garbo *pour la premiere fois. Détail de cette Piece.* Medebac *m'engage. Mes adieux à Pise. Mon départ.* 411

CHAP. LIII. *Mes adieux à Florence.* Le Sibyllone, *Amusement Littéraire. Mon départ de la Toscane & mes regrets. Traversée de l'Appenin. Mon passage par Bologne & Ferrare. Mon arrivée à Mantoue. Mes incommodités & mon départ pour Modene. Arrangement de mes affaires à la Banque Ducale de cette ville. Mon voyage pour Venise.* 419

SECONDE PARTIE.

Chapitre Premier.

Mon *retour à Venise.* Medebac *prend à bail le Théâtre* Saint-Ange. Antoinet-le-Gentil, l'Homme prudent, les deux Jumeaux Vénitiens, *Pieces de caractere, chacune en trois Actes & en prose. Détail de ces trois Pieces. Leurs succès.* pag. 1

Chap. II. *Critiques de mes Comédies. Brochure insultante contre mes Comédiens. Leur histoire & leur défense.* La Vedova Scaltra, *(la Veuve rusée), Comédie en trois Actes, en prose. Extrait de cette Piece.* L'Honnête Fille, *Comédie Vénitienne en trois Actes, en prose. Son extrait. Son succès.* 10

Chap. III. *Critiques, disputes, avis différens sur mes nouvelles Comédies. Ma façon de penser sur* l'unité de lieu *dans la Comédie. L'explication & l'utilité du mot* Protagoniste. *Quelques mots sur les Comédies que les François appellent Drames.* 20

CHAP. IV. La Bonne Femme, *ſuite de l'*Honnête Fille, *Comédie Vénitienne, en trois Actes & en proſe. Son heureux ſuccès. Anecdote d'un jeune homme converti. Réflexions ſur les ſujets populaires.* Le Chevalier & la Dame, *ou* les Ciciſbés, *Comédie en trois Actes & en proſe. Son brillant ſuccès. Critique d'un incident dans la même Piece.* 27

CHAP. V. *Repriſe de la* Veuve Ruſée. *Parodie critique & ſatyrique de cette Piece. Mon apologie. Mon triomphe. Epoque de la cenſure des Pieces de Théâtre à Veniſe.* 36

CHAP. VI. L'Heureuſe Héritiere, *Comédie en trois Actes & en proſe. Sa chûte. Départ du Pantalon* Darbes. *Mon engagement avec le Public.* 41

CHAP. VII. *Découverte d'un nouveau Pantalon.* Le Théâtre Comique, les Femmes Pointilleuſes, le Café, *Pieces en trois Actes, & leurs extraits.*

CHAP. VIII. Le Menteur, *Comédie en trois Actes & en proſe imitation du* Menteur *de Corneille.* Le Flatteur, *Comédie en trois Actes & en proſe. Extrait de cette Piece.* La

Famille de l'Antiquaire, *Comédie en trois & en Prose. Précis de la Piece. Traduction de cet Ouvrage par un Auteur François.* 54

CHAP. IX. Pamela, *Comédie en trois Actes, en prose & sans masques. Analyse de la Piece.* L'Homme de goût, *Comédie en trois Actes, en prose. Son médiocre succès. Abrégé de la Piece.* Le Joueur, *Piece en trois Actes. Sa chûte. Défense des jeux de hasard & suppression de la Redoute à Venise.* 63

CHAP. X. *Petit Libelle, galanterie de mes ennemis.* Le Véritable Ami, *Piece en trois Actes & sans masques. Son Succès. Son analyse.* La Feinte Malade, *Piece en trois Actes. Son succès.* La Femme Prudente, *Piece en trois Actes, sans masques. Quelques mots sur cette Piece. Son succès.* 73

CHAP. XI. L'Inconnue, *Comédie Romanesque, en trois Actes, en prose.* L'Honnête Aventurier, *Comédie en trois Actes, en prose. Analogie du Protagoniste avec l'Auteur.* La Femme changeante, *autre Comédie en trois Actes, en prose.* Les Caquets, *Comédie en trois Actes, en prose. Succès de ces quatre Pieces. Mon engagement rempli. Satisfaction du Public.* 84

Chap. XII. *Suite de mes pénibles travaux. Ingratitude du Directeur. Projet de la premiere Edition de mon Théâtre. Premier Volume de mes Œuvres. Mon voyage à Turin. Quelques mots sur cette ville.* Moliere, *Comédie en cinq Actes & en vers. Histoire de cette Piece. Son succès à Turin. Mon voyage à Genes. Mon retour à Venise. Premiere représentation de* Moliere *dans cette Capitale. Son succès.* 93

Chap. XIII. Le Pere de Famille, *Comédie en trois Actes. Analyse de cette Piece.* L'Avocat Vénitien. *Son abrégé.* Le Feudataire *& son extrait.* La Fille obéissante. *Singularité de ses épisodes.* 101

Chap. XIV. La Suivante généreuse, la Femme de bons sens, les Négocians, les Femmes jalouses, *quatre Pieces en trois Actes & en prose. Leurs extraits & leurs succès.* 109

Chap. XV. *Mon voyage à Bologne. Heureuse connoissance contractée avec un Sénateur de cette Ville. Ses bontés à mon égard.* Les Tracasseries domestiques, *Piece en trois Actes. Son succès.* Le Poëte Fanatique, *Piece en trois Actes. Son histoire. Son jugement.* 118

Chap. XVI. *Annonce à* Medebac *de notre sé-*

paration pour l'année ſuivante. Mon engagement avec le Propriétaire du Théâtre Saint-Luc. La Locandiera, (*l'Aubergiſte*), *Comédie en trois Actes & ſans maſques. Son brillant ſuccès. Convulſions de Madame* Medebac. L'Amant Militaire, *Piece en trois Actes. Son ſuccès.* Les Femmes curieuſes, *Piece en trois Actes, & la derniere de mon engagement avec* Medebac. *Allégorie de cette Comédie. Son ſuccès. Trois Pieces nouvelles données à* Medebac *à l'inſtant de notre ſéparation. Leurs titres & leurs argumens.* 124

CHAP. XVII. *Mon paſſage du Théâtre Saint Ange à celui de Saint-Luc. Mes nouvelles conditions. Fanatiſme du mari de la premiere Actrice. Prétentions ridicules de* Medebac & *de mon Libraire. Mon voyage en Toſcane. Edition de mon Théâtre à Florence. Défenſe de mon Edition à Veniſe.* L'Avare Jaloux, *Comédie en trois Actes, en proſe. Son médiocre ſuccès. Propos de mes adverſaires.* La Femme légere, *Comédie en trois Actes, en proſe. Sa chûte. Réflexions ſur l'événement de ces deux Pieces.* 134

CHAP. XVIII. L'Epouſe Perſanne, *Comédie, en cinq Actes, en vers, & ſans changement de*

décorations. Obſervations préliminaires ſur cette Piece. Son extrait. Son brillant ſuccès. 143

Chap. XIX. *Entêtement du mari de la premiere Actrice. Sa colere & ſa réſolution.* Hircana à Julfa, *ſuite de* l'Epouſe Perſane. *Son extrait. Son ſuccès.* 153

Chap. XX. Hircane à Iſpahan, *Comédie en cinq Actes, en vers, & derniere ſuite de* l'Epouſe Perſane. *Analyſe de la Piece. Son ſuccès.* 160

Chap. XXI. La Soubrette femme d'eſprit, *Comédie en trois Actes, en proſe. Son médiocre ſuccès.* Le Philoſophe Anglois, *Comédie en cinq Actes, en vers, ſans changement de décorations. Son brillant ſuccès.* La Mere tendre, *Comédie en trois Actes, en proſe. Son ſuccès.* Les Cuiſinieres Vénitiennes, *Comédie en cinq Actes, en proſe.* 169

Chap. XXII. *Lettre de mon frere. Son arrivée à Veniſe avec ſes enfans. Ma maladie à Modene. Mes vapeurs à Milan.* 176

Chap. XXIII. La Partie de Campagne, *Piece en trois Actes, en proſe. Son abrégé. Son ſuc-*

cès. La Femme Forte, *Piece en cinq Actes & en vers. Son heureux ſuccès.* L'Aimable Vieillard, *Piece en trois Actes, en proſe. Sa chûte. Méchanceté de mes adverſaires.* Le Bal Bourgeois, *Piece en cinq Actes & en vers. Effet admirable de cette Comédie.* 181

CHAP. XXIV. *Nouvelle Edition de mes Œuvres ſous le titre de* Nouveau Théâtre de Goldoni. *Mon voyage à Bologne. Fâcheuſe Aventure au* Pont de Lago - Scuro. *Généroſité d'un Commis ambulant. Plaintes des Bolonois ſur ma réſorme. Obſervations ſur les quatre maſques de la Comédie Italienne & ſur les Pieces à Canevas.* 189

CHAP. XXV. *Autres plaintes des Bolonois contre ma réſorme.* Térence, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son extrait. Son brillant ſuccès.* 198

CHAP. XXVI. *Mon retour à Veniſe. Charmante Partie de Campagne. J'y joue la Comédie. Je réuſſis mal dans un rôle d'Amoureux. Je prends ma revanche dans des rôles de charge.* Le Chevalier Joconde, *Comédie en cinq Actes & en vers. Mon jugement ſur cet Ouvrage. Projet de trois Pieces conſécutives.* 212

CHAP. XXVII. La Villeggiatura, (*la Manie de la Campagne*), *Comédie en trois Actes & en prose.* 217

CHAP. XXVIII. *Suite du Chapitre précédent.* Les Aventures de la Campagne, *Comédie en trois Actes, en prose.* 225

CHAP. XXIX. *Suite des deux Chapitres précédens.* Le Retour de la Campagne, *Comédie en trois Actes, en prose, & la derniere des trois Pieces consécutives sur le même sujet.* 231

CHAP. XXX. La Péruvienne, *Comédie en cinq Actes, en vers.* Une plaisante Aventure, *Comédie en trois Actes & en prose. Son succès.* La Femme d'importance, *Comédie en trois Actes, en prose. Son heureux succès.* Le Directeur d'Opéra pour Smirne, *Comédie en trois Actes & en prose.* Les Bonnes Ménageres, *Comédie Vénitienne, en cinq Actes & en vers.* 246

CHAP. XXXI. *Mon voyage à Parme par ordre de S. A. R. Trois Opéra-Comiques composés pour ce Prince.* La Bonne Fille, le Bal Bourgeois & les Voyageurs Ridicules. *Les trois Musiciens qui ont composé la musique. Mon*

retour à Venise avec un titre & une pension. Le Pere par attachement, *Comédie en cinq Actes & en vers.* La Guerre, *Comédie en trois Actes & en prose.* Le Médecin Hollandois, *Comédie en trois Actes & en prose.* 253

CHAP. XXXII. *Critiques de mes adversaires. Défenses de mes Partisans. On m'accuse d'avoir manqué à la pureté de la Langue Toscane. Le Tasse a été critiqué de même. Ma Comédie en cinq Actes & en vers, intitulée* Torquato Tasso, *ou* le Tasse. *Notices préliminaires sur la vie du* Tasse. *Abrégé de la Piece.* 261

CHAP. XXXIII. *Avertissement sur les dates de mes Comédies.* L'Egoïste, *Comédie en cinq Actes & en vers. Quelques mots sur cette Piece.* La Belle Sauvage, *Comédie en cinq Actes, en vers.* Le Carrefour, *Comédie en cinq Actes & en vers libres. Son brillant succès.* La Bonne Famille, *Comédie en trois Actes & en prose. Son médiocre succès.* 270

CHAP. XXXIV. *Connoissance de Madame du Boccage faite à Venise. Quelques mots sur cette Dame respectable & sur ses Ouvrages* La Dalmate, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son heureux succès.* I Rustighi, (*les*

Rustres), *Comédie Vénitienne en trois Actes & en prose. Son analyse & son succès.* 276

CHAP. XXXV. Le Riche assiégé, *Comédie en trois Actes & en prose. Son succès.* La Veuve femme d'esprit, *Comédie en cinq Actes & en vers, tirée des Contes Moraux de M. Marmontel. Quelques mots sur cet Auteur, un des quarante de l'Académie Françoise.* La Gouvernante, *Comédie en trois Actes & en prose.* Les Partisans du Plaisir, *Piece Vénitienne en cinq Actes & en vers. Son brillant succès. Lettre de Rome.* 283

CHAP. XXXVI. *Seconde Lettre de Rome. Mon départ pour cette ville avec ma femme. Vue de Loret. Quelques observations sur ce Sanctuaire & sur ses richesses. Mon arrivée à Rome. Entrevue avec M. le Comte *** & ses Comédiens.* 289

CHAP. XXXVII. *Ma premiere visite au Cardinal* Neveu. *Ma présentation au Saint Pere. Mon étourderie. Offres généreuses du Cardinal* Porto-Carraro *& de l'Ambassadeur de Venise. Quelques mots sur Saint-Pierre de Rome. Caractere de mon hôte. Ses attentions pour moi.* 295

CHAP. XXXVIII. *Premiere répétition de* la Veuve femme d'esprit. *Mauvais prélude. Chûte de cette Piece. Bouranello, fameux Musicien, tombe le même jour au Théâtre d'Aliberti. Singularité du parterre de Rome. Mon nouvel arrangement avec le Comte de ***. Heureux succès de mes Pieces au Théâtre* Capranica. Pamela maritata, (*Pamele mariée*), *Comédie en trois Actes, en prose, composée pour les Acteurs de Rome.* 301

CHAP. XXXIX. *Le Carnaval de Rome. Course de chevaux Barbes. Embarras de mon hôte. Amusement de Carême. Messe Pontificale. La Cêne.* Le Miserere *de la Chapelle du Vatican. La Fête de Saint-Pierre & Saint-Paul. Raisons qui m'ont empêché d'aller à Naples. Ma visite de congé au Saint Pere. Mon départ de Rome.* 308

CHAP. XL. *Mes Comédies nouvelles données à Venise pendant mon absence.* La Femme adroite, *Piece en cinq Actes & en vers. Son heureux succès.* L'Esprit de Contradiction, *Piece en cinq Actes & en vers. Quelques mots sur le même sujet traité par* Dufreny. La Femme seule, *Piece en cinq Actes & en vers. Le secret de cette Comédie. Son succès.*

La Bonne Mere, *Piece en trois Actes, en prose. Son peu de succès.* Les Femmes gaies, *Piece Vénitienne en cinq Actes & en vers. Son brillant succès.* 315

CHAP. XLI. *Mon retour à Venise. Je n'avois rien fait pour l'ouverture de mon Théâtre. Facilité acquise par l'expérience.* Les Amoureux, *Piece en trois Actes, en prose. Quelques mots sur cet Ouvrage. Son succès.* La Maison neuve, *Comédie Vénitienne en trois Actes, en prose. Son abrégé. Son brillant succès.* 322

CHAP. XLII. La Femme capricieuse, *Comédie en cinq Actes & en vers. Son succès.* Les Disputes du Peuple de la Ville de Chiozza, *Comédie en trois Actes & en prose. Son brillant succès. Projet de mon Edition de Pasquali. Lettres d'un Auteur François.* 331

CHAP. XLIII. *Contenu de la Lettre que je venois de recevoir de Paris. Je suis appellé dans cette ville. L'Ambassadeur de France a des ordres pour me faire partir. Mes réflexions. Je suis forcé de quitter ma Patrie. Mes dernieres Pieces pour Venise.* Théodore-le-Grognard, *Comédie Vénitienne en trois Actes & en prose. Abrégé de la Piece. Son brillant succès.* 338

CHAP. XLIV. *Extrait de la Préface de l'E-coſſaiſe, tome XIII de mon Théâtre, Edition de Paſquali.* 345

CHAP. XLV. La Soirée des Jours Gras, *derniere Piece donnée à Veniſe avant mon départ, Comédie Vénitienne en trois Actes & en proſe. Allégorie de la Piece. Son brillant ſuccès. Six Pieces qui forment un petit Théâtre de ſociété.* L'Homme d'eſprit, la Femme bel eſprit, l'Apatiſte, l'Hôtellerie de la Poſte, l'Avare & la Pupille. 352

CHAP. XLVI. *Mon départ de Veniſe. Je tombe malade à Bologne. Préſentation de mes Volumes à la Cour de Parme & à celle de la Landgrave Darmſtat. Vue des Parens de ma femme à Genes. Mon embarquement avec le Courier de France. Danger ſur mer. Diſpute comique. Je mets pied à terre à Nice. Je traverſe le Var. Me voilà en France.* 358

TROISIEME PARTIE.

Chapitre Premier.

Ma route du bord du Var *à Paris. Ma premiere couchée à* Vidauban. *Courte dissertation sur le souper & sur la soupe. Vue de* Marseille. *Vue d'*Avignon. *Quelques mots sur* Lyon. *Lettre de* Paris. *Union de l'Opéra-Comique à la Comédie Italienne. Reflexions sur moi-même. Mon arrivée à* Paris. 1

Chap. II. *Mon premier coup d'œil de* Paris. *Mes premieres visites. Charmant dîner. Vue de l'Opéra-Comique. Quelques mots sur ce Spectacle & sur ses Acteurs.* 8

Chap. III. *Suite du Chapitre précédent. Quelques détails sur les Acteurs Italiens de Paris. Mon étourdissement dans cette vaste Capitale. Mon premier voyage à Fontainebleau. Quelques mots sur la Cour. Signature de la Paix entre la France & l'Angleterre. Les Italiens donnent sur le Théâtre de Fontainebleau* l'Enfant d'Arleqnin perdu & retrouvé. *Cette Piece déplaît à la Cour. Dangers des Pieces à Canevas. Mes projets contrariés.* 13

Chap.

CHAP. IV. *Mon retour à Paris. Mon logement sur le Palais - Royal.* L'Amour Paternel, *ma premiere Comédie à Paris. Petit extrait de cette Piece. Son peu de succès. Pieces données à la Comédie Italienne pendant le cours de deux années. Nouvelles observations sur l'Opéra - Comique. Quelques mots sur la Comédie Françoise.* 21

CHAP. V. *Je vais à la Comédie Françoise pour la premiere fois. Je vois* le Misantrope *de Moliere. Quelques mots sur cet Ouvrage & sur les Acteurs.* Le Pere de Famille *de M. Diderot. Anecdotes qui regardent cet Auteur & moi.* Les Dominiqueaux, *Société Littéraire.* 28

CHAP. VI. *La premiere fois que je vois l'Opéra Fançois. Mon enchantement pour l'ensemble de ce Spectacle. Trait d'imprudence de ma part.* Castor & Pollux *me raccommode avec l'Opéra François. Quelques mots sur Rameau, sur Gluk, sur Piccini & sur Sacchini.* 37

CHAP. VII. *L'Incendie de l'Opéra. Le Concert spirituel. Les deux années de mon engagement à Paris touchent à leur fin. Mon indécision. L'Ambassadeur de Venise veut me rapprocher de ma Patrie. Mort de ce Ministre. Heureux événement pour moi. Je suis employé*

au ſervice de Meſdames de France. Je cours riſque de perdre la vue. Mes défauts, mes ridicules dans la ſociété. 42

CHAP. VIII. *Mon logement au Château de Verſailles. Petit voyage de la Cour à Marly. Quelques obſervations ſur cet endroit charmant. Le grand voyage de la Cour à Compiegne. Quelques mots ſur cette Ville & ſur les Camps de cette année-là. Mort de l'Infant Don Philippe, Duc de Parme. Mon voyage à Chantilly.* 51

CHAP. IX. *Voyage de Fontainebleau. Quelques mots ſur le Château & ſur la Ville. Mort du Dauphin. Le Duc de Berry prend le titre de Dauphin. Mon retour à Verſailles. Triſte compliment à mon arrivée. Mort de Madame la Dauphine, celle du Roi de Pologne & celle de la Reine de France, ſa fille. Préſent de Meſdames. Mon état fixé. Propos des Pariſiens ſur Verſailles.* 61

CHAP. X. *Mon établiſſement à Paris. Nouvelle Société Littéraire. Difficultés des traductions. Quelques-unes de mes Pieces traduites en François. Théâtre d'un inconnu. Traduction de mon* Avocat Vénitien. *Celle de mon* Valet

de deux Maîtres. Choix de meilleures Pieces Italiennes. *Quelques mots sur cet Ouvrage.* Dialogue entre un Monsieur, une Dame & moi. 72

CHAP. XI. *Conversation du lendemain avec la Dame du Chapitre précédent.* Les Amours de Zelinde & Lindor. La Jalousie de Lindor. Les Inquiétudes de Zelinde. Les Amans timides. Le bon & mauvais Génie, *Piece à machines, en cinq Actes. Son histoire. Son extrait. Son succès.* 85

CHAP. XII. *Mon neveu Professeur de Langue Italienne à l'Ecole Royale-Militaire. Suppression de cet Emploi avec pension. Mon neveu employé au Bureau de la Guerre, en qualité de Secrétaire-Interprête au Département de la Corse. Départ du Chevalier Gradenigo, Ambassadeur de Venise. Suppression des entrées publiques des Ambassadeurs Ordinaires. Le Chevalier Mocenigo, nouvel Ambassadeur de Venise.* 93

CHAP. XIII. *Ma correspondance avec les Entrepreneurs de l'Opéra de Londres.* Victorine, *Opéra-Comique.* Le Roi à la Chasse, *autre Opéra-Comique pour Venise, même sujet que*

le Roi & le Fermier de M. Sedaine. Observations & quelques détails sur les Auteurs de l'Opéra-Comique de Paris. Projets d'une petite Piece en deux Actes. 100

CHAP. XIV. *Extrait de la* Bouillote. *Raisons qui m'ont empêché de la donner.* 109

CHAP. XV. *Mariage du Dauphin. Ouverture du grand Théâtre de la Cour. Observations sur ce Monument. Foule de Poëtes à cette occasion.* Le Bourru bienfaisant, *Comédie en trois Actes, en prose. Son succès. Justice rendue aux Acteurs qui l'ont exécutée.* 115

CHAP. XVI. *Observations qui regardent le Bourru bienfaisant. Conversation avec J. J. Rousseau sur le même sujet.* 121

CHAP. XVII. *Suite du Chapitre précédent. Anecdotes qui regardent J. J. Rousseau. Quelques réflexions sur le même sujet.* 131

CHAP. XVIII. *Mariage de Monsieur, Frere du Roi. Le Parc de Versailles. Prise d'Habit de Madame Louise, Tante du Roi, aux Carmelites de Saint-Denis.* 137

CHAP. XIX. *Les petits Spectacles de Paris. Les Boulevards, les Foires & les Promenades de cette Capitale & des Environs.* 141

CHAP. XX. L'Avare fastueux, *Comédie en cinq Actes. Son extrait.* 149

CHAP. XXI. *Suite du Chapitre précédent.* 161

CHAP. XXII. *Suite des deux Chapitres précédens. Anecdotes qui regardent l'Avare fastueux.* 178

CHAP. XXIII. *Mariage de Monsieur le Comte d'Artois, Frere du Roi. Arrivée à Paris du Chevalier Jean Mocenigo, nouvel Ambassadeur de Venise. Ses bontés pour moi. Son heureuse négociation pour l'abolition du droit d'Aubaine, entre la Cour de France & sa République. Mes attentions pour les Italiens. Amateurs de Langue Italienne à Paris. Nouvelle Edition de Métastase, Graveurs Italiens, qui s'y sont distingués.* 183

CHAP. XXIV. *Mort de Louis XV. Avénement au Trône de Louis XVI. Naissance du Duc d'Angoulême. Maladie de Mesdames de France.*

Leur convalescence à Choisy. Mariage de Madame Clotilde, Sœur du Roi. Mes services auprès de cette Princesse & auprès de Madame Elisabeth. Nouveaux bienfaits du Roi à mon égard. 191

CHAP. XXV. *Départ du Chevalier Jean Mocenigo, Ambassadeur de Venise. Le Chevalier Zeno le remplace. Défense des jeux de hasard à Paris. Quelques mots sur un nouveau Livre intitulé :* De la Passion du Jeu. *Quelques réflexions sur les jeux du commerce.* 200

CHAP. XXVI. Les Renards, *Opéra-Comique, en trois Actes. Arrivée des Acteurs comiques Italiens à Paris, pour jouer sur le Théâtre de l'Opéra.* 206

CHAP. XXVII. *Naissance du Duc de Berry, fils de Monsieur le Comte d'Artois. Naissance de Marie-Thérese-Charlotte de France, (Madame, fille du Roi). Quelques mots sur la derniere Guerre, sur la Marine & sur les Finances.* Roland, *Opéra, Musique de Monsieur Piccini. Ce Chapitre est interrompu par une de mes maladies d'habitude. Reprise du même Chapitre le lendemain. Singularité de*

cette incommodité. Avantages que j'ai rapportés ſous la conduite de mon Médecin. 211

CHAP. XXVIII. *Le Sallon des Tableaux. Quelques mots ſur les Académies & les Sociétés Royales de Paris. Arrivée de M. de Voltaire dans cette ville. Sa mort.* 217

CHAP. XXIX. *Spectacle Italien ſupprimé à la Comédie Italienne. Quelques mots ſur la* Femme jalouſe *& ſur ſon Auteur. Arrivée en France du Chevalier Dolfino, Ambaſſadeur de Veniſe. Mort de ſes enfans.* 228

CHAP. XXX. *La Salle de l'Opéra réduite en cendre une ſeconde fois. Naiſſance du Dauphin. Réjouiſſance à cette occaſion. Une Salle d'Opéra bâtie ſur les Boulevards. Mariage de ma niece en Italie. Eloge d'un Livre & de ſon Auteur. Quelques mots ſur la famille d'un de mes amis.* 234

CHAP. XXXI. *Le Palais-Royal. Sa Nouvelle forme & ſes agrémens.* 241

CHAP. XXXII. *La nouvelle Salle de la Comédie Françoiſe. Celle de la Comédie Italienne. Le Magnétiſme - Animal. Les Ballons. Les*

Somnambules. L'Homme de Lyon qui devoit marcher ſur l'eau à pied ſec. Cette plaiſanterie compromet le Journal de Paris. Le Journal eſt amplement juſtifié. 246

CHAP. XXXIII. *Les Feuilles Périodiques de Paris. Quelques autres Ouvrages, dont la continuation n'a pas d'époques fixées.* 254

CHAP. XXXIV. *Obſervations ſur quelqu'établiſſemens dans cette Capitale.* 264

CHAP. XXXV. *Mort de Madame Sophie de France. Projet d'un nouveau Journal. Aventure d'un Américain & d'une femme Napolitaine.* 272

CHAP. XXXVI. Didon, *Tragédie Lyrique, en trois Actes. Nouveau genre de Drames ſur le Théâtre de l'Opéra de Paris.* Le Barbier de Séville & le Mariage de Figaro, *deux Pieces de M. de Beaumarchais à la Comédie Françoiſe. Quelques mots ſur d'autres Auteurs & ſur des perſonnes de ma connoiſſance.* 279

CHAP. XXXVII. *Traduction d'une de mes Pieces en François. Sa chûte au Théâtre Italien. Naiſſance du Duc de Normandie. Nouvelle maniere d'Illuminations. Quelques obſervations ſur les modes.* 286

CHAP. XXXVIII. *Quelques mots ſur une Procédure réglée à l'extraordinaire. Le goût des François pour le Vaudeville. Quelques mots ſur deux Auteurs eſtimables. Obſervations ſur la Ville de Saint-Germain-en-Laye. Traits de reconnoiſſance envers quelques-uns de mes amis. Ma vie ordinaire. Mon ſecret pour m'endormir. Mon tempérament.* 292

CHAP. XXXIX. *Arrivée en France du Chevalier Cappello, Ambaſſadeur de Veniſe. Quelques mots ſur le nouveau Port de Cherbourg. Compliment adreſſé à mes amis de Verſailles.* Le Bourru bienfaiſant, *rédonné à la Cour. Retraite de quatre Acteurs de la Comédie Françoiſe. Pieces Nouvelles données au Théâtre Italien.* 302

CHAP. XL & dernier. *Compliment de l'Auteur. Ses excuſes. Quelques mots ſur deux Auteurs Italiens. Concluſions de l'Ouvrage.* 308

CATALOGUE

Des Pieces de Théâtre de M. Goldoni, dont il est parlé dans ces Mémoires.

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

COMÉDIE sans titre, composée à l'âge de huit ans.

Il Buon Padre, (*le Bon Pere*) Comédie en deux Actes,, en prose.

La Cantatrice, (*la Cantatrice*) Intermede en deux Actes & en vers.

Amalassunta, Opéra en trois Actes & en vers lyriques.

Il Gondoliere Veneziano, (*le Gondolier Vénitien*) Intermede en deux Actes & en vers libres.

Bellisario, (*Bellisaire*) Tragi-Comédie en cinq Actes & en vers blancs.

La Pupilla, (*la Pupille*) Intermede en deux Actes & en vers.

Rosmonda, Tragédie en cinq Actes & en vers blancs.

La Birba, (*les Gueux*) Intermede en deux Actes & en vers.

Griselda, Tragédie en cinq Actes & en vers blancs.

La Fondazion di Venezia, (*la Fondation de Venise*) Opéra-Comique en un Acte.

Don Giovanni Tenorio, o il Dissoluto, (*Don Jouan Tenorio, ou le Dissolu*) Comédie en cinq Actes & en vers blancs.

Rinaldo di Montalbano, (*Renaud de Montauban*) Tragi-Comédie en cinq Actes & en vers blancs.

Enrico Ré di Sicilia, (*Henri Roi de Sicile*) Tragédie en cinq Actes en vers blancs.

El Cortesan Venezian, o l'Uomo di mondo, (*l'Homme du Monde ou l'Homme accompli,*) Comédie en trois Actes & en prose.

Gustavo, (*Gustave*) Opéra en trois Actes.

Il Prodigo, (*le Prodigue*) Comédie en trois Actes & en prose.

Le Trentadue Disgrazie d'Arlecchino, (*les Trente-deux Infortunes d'Arlequin*) Comédie en trois Actes à canevas.

Cento e quattro accidenti in una notte, o la notte critica, (*Cent quatre événemens dans la même nuit, ou la nuit critique*) Comédie à Canevas, en trois Actes.

Oronte Ré de Sciti, (*Oronte, Roi des Scites*) Opéra en trois Actes.

La Banca rotta, (*la Banqueroute*) Comédie en trois Actes en prose.

La Donna di Garbo, (*la Brave Femme*) Comédie en trois Actes & en prose.

Statira, Opéra en trois Actes.

L'Impostore, (*l'Imposteur*) Comédie en trois Actes, en prose & sans femmes.

Il Mondo della Luna, (*le Monde Lunaire*) Comédie en trois Actes & en prose.

Il Servitore di due Padroni, (*le Valet de deux Maîtres.*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Figlio d'Arlecchino perduto e ritrovato, (*l'Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé.*) Comédie en trois Actes & en prose, partie écrite, partie à canevas.

Tonin Bella Grazia, o il Frappatore, (*Antoinet le Gentil, ou le Trompeur*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Uomo Prudente, (*l'Homme prudent*) Comédie en trois Actes, en prose.

I due Gemelli Veneziani, (*les deux Jumeaux Vénitiens.*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Vedova scaltra, (*la Veuve rusée.*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Putta Onorata, (*l'Honnête Fille*) Comédie Vénitienne, en trois Actes, en prose.

La Buona Madre, (*la Bonne Mere*) Comédie Vénitienne, suite de l'Honnête Fille, en trois Actes, en prose.

Il Cavaliere e la Dama, o J Cicisbei, (*le Chevalier & la Dame, ou les Cicisbés*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Erede Fortunata, (*l'heureuse Héritiere*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Teatro Comico, (*le Théâtre Comique*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Donne Pontigliose, (*les Femmes pointilleuses*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Bottega del Caffé, (*le Cafe*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Adulatore, (*l'Adulateur*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Bugiardo, (*le Menteur*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Famiglia dell' Antiquario, o la Suocera e la Nuora, (*la Famille de l'Antiquaire, ou la Belle-Mere & la Bru*) Comédie en trois Actes, en prose.

Pamela, (*Pamele*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Awenturiere Onorato (*l'Honnête Aventurier*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Cavalier di buon gusto, (*l'Homme de goût*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Giocatore, (*le Joueur*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il vero Amico, (*le vértiable Ami*) Comédie en trois Actes, en prose.

La finta Ammalata, (*la feinte Malade*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Donna volubile, (la Femme changeante) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Incognita perseguitata, (*l'Inconnue persécutée*) Comédie en trois Actes, en prose.

I Pettegolezzi delle Donne (*Les Caquets*) Comédie en trois Actes, en prose.

Moliere, Comédie en cinq Actes & en vers.

Il Padre di Famiglia (le *Pere de Famille*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Awocato, Veneziano (*l'Avocat Vénitien*) Comédie en trois Actes, en prose,

Il Feudatario, (*le Feudataire*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Figlia obbediente, (*la Fille* (*obéissante.*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Serva amorosa, (*la Suivante généreuse*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Moglie saggia, (*la Femme de bon sens*) Comédie en trois Actes, en prose.

I Mercatanti, (*les Négocians*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Donne Gelose, (*les Femmes jalouses*) Comédie en trois Actes, en prose.

I Pontigli domestici, (*les Tracasseries domestiques*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Poeta fanatico, (*le Poëte fanatique*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Locandiera, (*la belle Aubergiste*) Comédie en trois Actes, en prose.

L'Amante Militare, (*l'Amant Militaire*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Donne curiose, (*les Femmes Curieuses*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Castalda, (*la Concierge*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Contratempo o il Chiacchirone, (*Contretems ou le Bavard Imprudent*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Donna Vendicativa, (*la Femme Vindicative*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Gelese Avaro, (*l'Avare jaloux*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Donna Ditesta debole, (*la Femme légere*,) Comédie en trois Actes, en prose.

La Sposa Persiana, (*l'Epouse Persane*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Ircana in Julfa, (*Hircane à Julfa*) Comédie en cinq Actes, en vers, suite de la Comédie précédente.

Ircana in Ispaan. (*Hircane à Ispahan.*) Comédie en cinq Actes, en vers; suite & conclusion de deux Comédies précédentes.

La Comeriera brillante, (*la Soubrette d'esprit.*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Filosofo Inglese, (*le Philosophe Anglois*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Madre Amorosa, (*la Mere tendre*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Massere, (*les Cuisinieres*) Comédie, Vénitienne, en cinq Actes, en vers. La

La Villeggiatura, (*la Partie de Campagne*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Donna Forte, (*la Femme Forte*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Il Vecchio Bizarro, (*l'Aimable Vieillard*) Comédie en trois Actes, en prose.

Il Festino, (*le Bal Bourgeois*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Terenzio, (*Terence*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Il Cavalier Giocondo, (*le Chevalier Joconde*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Le Smanie della Villeggiatura, (*la Manie de la Campagne*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Awenture della Villeggiatura, (*les Aventures de la Campagne*) Comédie en trois Actes, en prose, suite de la Comédie précédente.

Il Ritorno della Villeggiatura, (*le retour de la Campagne*) Comédie en trois Actes, en prose, suite & conclusion de deux Comédies précédentes.

La Peruviana, (*la Péruvienne*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Un curioſo Accidente, (*Une Plaiſante Aventure*) Comédie en trois Actes, en proſe.

La Donna di Maneggio, (*la Femme d'Importance*) Comédie en trois Actes, en proſe.

L'Impreſſario delle Smirne, (*le Directeur d'Opéra de Smirne*) Comédie en trois Actes, en proſe.

Le Donne de Caſa ſoa, (*les Bonnes Ménageres*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Buona Figliuola, (*la Bonne Fille*) Opéra-Comique, en trois Actes, en vers.

Il Feſtino, (*le Bal bourgeois*) Opéra-Comique en trois Actes, en vers.

I Viaggiatori Ridicoli, (*les Voyageurs Ridicules*) Opéra-Comique en trois Actes, en vers.

Il Padre per amore, (*le Pere par amour*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Guerra, (*la Guerre*) Comédie en trois Actes, en proſe.

Il Medico Olandeſe, (*le Médecin Hollandois*) Comédie en trois Actes, en proſe.

Torquato Taſſo, (*le Taſſe*) Comédie en cinq Actes, en vers.

L'Amante di ſeſteſſe, o l'Egoiſta, (*l'Egoiſte*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Bella Selvaggia, (*la Belle Sauvage*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Il Campiello, (*le Carreſour*) Comédie Vénitienne, en cinq Actes, en vers.

La Buona Famiglia, (*la Bonne Famille*) Comédie en trois Actes, en proſe.

La Dalmatina, (*la Dalmate*) Comédie en cinq Actes, en vers.

I Ruſteghi, (*les Ruſtres*) Comédie Vénitienne, en cinq Actes en vers.

Il Ricco inſidiato, (*le Riche aſſiégé*) Comédie en trois Actes, en proſe.

La Vedova Spiritoſa, (*la Veuve Femme d'eſprit*) Comédie en trois Actes, en proſe.

La Donna di Governo, (*la Gouvernante*) Comédie en trois Actes, en proſe.

I Morbinoſi, (*les Partiſans du plaiſir*) Comédie Vénitienne, en cinq Actes, en vers.

Pamela maritata, (*Pamela mariée*) Comédie en trois Actes, en proſe.

La Spoſa ſagace, (*La Femme adroite*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Lo Spirito di contradizione, (*l'Esprit de Contradiction*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Donna sola, (*la Femme seule*) Comédie en cinq actes, en vers.

La Madre Amorosa, (*la Mere Tendre*) Comédie en trois Actes, en prose.

Le Morbinose, (*les Femmes gaies*) Comédie Vénitienne, en cinq Actes, en vers.

Gl'innamorati, (*les Amoureux*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Casa nova, (*la Maison neuve*) Comédie Vénitienne, en trois Actes, en prose.

La Donna Capricciosa, (*la Femme capricieuse*) Comédie en cinq Actes, en vers.

Le Baruffe Chiozzote, (*les Disputes populaires de la Ville de Chiozza*) Comédie en trois Actes, en prose.

Todaro Brontolon, (*Théodore le Grognard*) Comédie Vénitienne, en trois Actes, en prose.

La Scozzese, (*l'Ecossoise*) Comédie en trois Actes, en prose.

Una delle ultime se di Carnovale, (*la Soirée des Jours Gras*,) Comédie Vénitienne, en trois Actes en prose.

Il Cavaliere di Spirito, (*l'Homme d'Esprit*) Comédie en cinq Actes, en vers.

La Donna Bizarra, (*la Femme Bel Esprit*) Comédie en cinq Actes, en vers.

L'Apatista, (*l'Apatiste*) Comédie en cinq Actes, en vers.

L'Osteria della Posta, (*l'Hôtellerie de la Poste*) Comédie en un Acte, en prose.

L'Avaro, (*l'Avare*) Comédie en un Acte, en prose.

La Pupilla, (*la Pupille*), Comédie en cinq Actes, en vers.

L'amor Paterno, (*l'Amour Paternel*) Comédie en trois Actes, en prose.

I due Fratelli Rivali, (*les deux Freres Rivaux*) Comédie en un Acte, à Canevas.

Arlecchino, Erede ridicolo. (*Arlequin, héritier ridicule.*) Comédie en cinq Actes, à canevas.

La Famiglia in discordia, (*la Famille en discorde*) Comédie en un Acte à Canevas.

Il Ventaglio, (*l'Eventail*) Comédie en trois Actes, à canevas.

Le due Italiane, (*les deux Italiennes*) Comédie en trois Actes, en prose; elle n'a pas été jouée.

La Schiava generosa, (*l'Esclave généreuse*) Comédie en trois Actes, en prose ; elle n'a pas été jouée.

Gli Amori di Arlecchino e di Camilla, (*les Amours d'Arlequin & de Camille*) Comédie en trois Actes, à canevas.

La Gelosia d'Arlecchino, (*la Jalousie d'Arlequin*) Comédie en trois Actes, à canevas, suite de la précédente.

L'Inquietudine di Camilla, (*l'Inquiétude de Camille*) Comédie en trois Actes, à canevas, suite des deux Comédies précédentes.

L'Inganno vendicato, (*la Dupe vengée*) Comédie en trois Actes, à canevas.

Il Ritratto d'Arlecchino, (*le Portrait d'Arlequin*) Comédie en deux Actes, à canevas.

L'Appuntamento Notturno, (*le Rendez-vous Nocturne*) Comédie en un Acte, à canevas.

L'Inimizia d'Arlecchino e di Scapino, (*l'Inimitié d'Arlequin & de Scapin*) Comédie en deux Actes, à canevas.

Arlecchino e Camilla Schiavi in Barbaria, (*Arlequin & Camille, Esclaves en Barbarie*) Comédie en trois Actes, à canevas, avec un divertissement.

Arlecchino Carbonajo, (*Arlequin Charbonnier*) Comédie en un Acte, à canevas.

L'Anello magico, (*la Bague magique*) Comédie en deux Actes, à canevas.

Le cinque età d'Arlecchino, (*les cinq âges d'Arlequin*) Piece à Spectacle, en cinq Actes, à canevas.

Gli Amori di Zelinda e Lindoro, (*les Amours de Zelinde & de Lindor*) Comédie en trois Actes, en prose.

La Gelosia di Lindoro, (*la Jalousie de Lindor*), Comédie en trois Actes, en prose, suite de la Comédie précédente.

Le Inquietudini di Zilinda, (*les Inquiétudes de Zelinde*) Comédie en trois Actes, en prose, suite des deux Comédies précédentes.

Gli Amanti timidi, (*les Amans timides*) Comédie en deux Actes, en prose.

Il Genio buono ed il Genio cattivo, (*le bon & le mauvais Génie*) Comédie à Spectacle, en cinq Actes, en prose.

Vittorina, (*Victorine*) Opéra-Comique en trois Actes.

Il Ré alla Caccia, (*le Roi à la Chaſſe*) Opéra-Comique en trois Actes.

La Bouillotte, canevas d'un Opéra-Comique en deux Actes.

Le Bourru bienfaiſant, Comédie Françoiſe, en trois Actes, en proſe.

L'Avare faſtueux, Comédie Françoiſe, en cinq Actes, en proſe.

I Volponi, (*les Renards*) Opéra-Comique en trois Actes.

CATALOGUE
DES OPÉRA-COMIQUES DE M. GOLDONI,

D'après l'Edition de Turin 1777, *ſix volumes* in-8. *& dont il n'eſt pas parlé dans ſes Mémoires.*

IL Filoſofo di Campagna, (*le Philoſophe Campagnard*).

Gli Uçellatori, (*les Oiſeleurs*).

Arcifanfano, Ré de' Matti, (*Arciſanſano, Roi des Foux*).

Il Mercato di Malmantile, (*le Marché de Malmantile*).

L'Iſola diſabitata, (*l'Iſle inhabitée*).

La Calamita de' cuori, (*l'Aimant des cœurs*). (*a*)

Il Negligente, (*le Négligent*).

La Buona Figliuola, (*la Bonne Fille*). (*b*)

(*a*) C'eſt-à-dire, *la femme aimable.*

(*b*) C'eſt le même Opéra qu'on trouve annoncé dans les Mémoires de M. Goldoni.

Il Mondo della Luna, (*le Monde lunaire*).

La Buona Figliuola maritata, (*la Bonne Fille mariée*). (*c*)

I Bagni d'Abano, (*les Bains d'Abano*). (*d*)

Statira, (*Statire*). (*e*)

Le Virtuose ridicole, (*les Savantes ridicules*).

L'Arcadia in Brunta, (*l'Arcadie sur la Brenta*). (*f*)

Il finto Principe, (*le faux Prince*).

L'Astusia felice, (*la Ruse heureuse*).

Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno, (*les trois Bertoldes*).

I Portentosi effetti della madre natura, (*les Effets prodigieux de la Nature*).

(*c*) Tiré de la Comédie du même Auteur, qui en parle dans ses Mémoires.

(*d*) Piece désavoué par l'Auteur.

(*e*) C'est un grand Opéra, dont l'Auteur parle dans ses Mémoires.

(*f*) C'est une Société établie sur la Brenta, riviere délicieuse dans le Padoan, à quelques lieues de Venise.

Lucrecia Romana, (*Lucrece Romaine*). (*a*)

Il Mondo alla rovefcia, (*le Monde renverfé*).

Buovo d'Antona, (*Buovo d'Antone*).

Il Paefe della Cucagna, (*le Pays de Cocagne*).

Le Donne vendicate, (*les Femmes vengées*).

La Mafcherata, (*la Mafcarade*).

Le Pefcatrici, (*les Pêcheufes*).

Il Conte Caramella, (*le Comte Caramelle*).

La Donna di Governo, (*la Gouvernante*).

Le Nozze, (*la Noce*).

La Fiera di Sinigaglia, (*la Foire de Sinigaille*).

(*a*) Cette Piece ne devroit pas être placée dans ce Recueill d'Opéra-Comiques. L'Auteur l'avoit compofée pour les Comédiens plufieurs années avant fa réforme, & il a été bien fâché de la voir imprimée.

Nota. Les Opéra-Comiques de M. Goldoni ont parcouru plufieurs endroits de l'Italie. L'on y a fait par-tout des changemens au gré des Acteurs & des Compofiteurs de mufique. Les Imprimeurs les ont pris où ils ont pu les trouver, & il y en a très-peu qui reffemblent aux Originaux.

AUTRES PIECES
DE
THEATRE
DE M. GOLDONI,
Dont il n'eſt pas queſtion dans ſes Mémoires.

IL Taliſmano, (*le Taliſman*) Opéra-Comique en trois Actes. (*a*)

La Maſchera, (*le Maſque*) Comédie en trois Actes, partie écrite, partie à canevas. (*b*)

Il buon Compatrioto, (*le bon Compatriote*) Comédie en trois Actes, partie écrite, partie à canevas. (*c*)

(*a*) Jouée & imprimée à Milan, à l'occaſion de l'ouverture du nouveau Théâtre de cette Ville.

(*b*) Jouée à Veniſe ſur le Théâtre de Saint-Luc, en 1753.

(*c*) Jouée à Veniſe ſur le Théâtre de Saint-Luc, en 1756.

Enea nel Lazio, (*Enée dans le Latium*) Tragédie en cinq Actes, en vers.

Nerone, (*Néron*) Tragédie en cinq Actes, en vers. (*d*)

La Sucola di Ballo, (*le Maître à danser*) Comédie en cinq Actes, en vers. (*e*)

La Guerra de Bergamaschi, (*la Guerre des Bergamasques*) Comédie à Spectacle, en cinq Actes, en prose. (*f*)

Artemisia, (*Artemise*) Tragédie en cinq Actes, en vers. (*g*)

Gli Amori di Alessandro Magno, (*les Amours d'Alexandre-le-Grand*) Tragédie en cinq Actes, en vers. (*h*)

(*d*) Ces deux Tragédies ont été jouée sur le Théâtre Saint-Ange à Venise. L'Auteur les a oubliées dans ses Mémoires.

(*e*) Piece composée pour le Théâtre Saint-Luc à Venise. Elle n'a pas été représentée.

(*f*) Piece composée pour le Théâtre Italien à Paris, & n'a pas été représentée.

(*g*) C'est une imitation de Sémiramis de M. de Voltaire. Elle n'a pas été ni jouée ni imprimée.

(*h*) Composée pour le Théâtre de S. Luc, à Venise.

Il Quartiere fortunato, (*l'heureux Quartier*) Intermede en deux Actes, en vers.

Amor fà l'uomo cieco, (*l'Amour rend l'homme aveugle*) Intermede en deux Actes, en vers.

Il difinganno, (*la vérité qui détrompe*) Intermede en deux Actes, en vers.

Tal Padrona, tal Serva, (*Telle Maitreffe, telle Suivante*) Comédie en cinq Actes, en profe. (*i*)

I Naftri di color rofa, (*les Nœuds couleur de rofe*) Comédie en un Acte, en profe. (*k*)

La Favola dei tre Gobbi, (*les trois Boffus*) Opéra-Comique en deux Actes. (*l*)

(*i*) Deux Pieces pour le Théâtre Italien, à Paris, point repréfentées.

(*k*) *Idem.*

(*l*) Joué fur le Théâtre de Saint-Moïfe à Venife, & imprimé en 1750.

FAUTE A CORRIGER.

Tome III, Chapitre XXXIX, page 302, Mars 1786, *lisez* Décembre 1785.

2559-515